



Università  
Ca' Foscari  
Venezia

Corso di Laurea magistrale in Lingue e  
Letterature Europee, Americane e  
Postcoloniali

Tesi di Laurea

—

Ca' Foscari  
Dorsoduro 3246  
30123 Venezia

# L'humour dans l'œuvre des « Romanciers Nationaux » haïtiens.

**Relatore**

Prof. Alessandro Costantini

**Correlatore**

Prof. Alessandro Scarsella

**Laureanda**

Giulia Zanin

Matricola 821292

**Anno Accademico**

**2012 / 2013**

« C'est uniquement pour votre plaisir  
que j'ai écrit ces page... jugez! »

Justin Lhérisson, *La famille des Pitite-Caille*.

## **RINGRAZIAMENTI**

Con questa tesi si conclude il mio percorso universitario, colgo quindi l'occasione, in queste pagine, di ringraziare tutte le persone che mi sono state vicine in questi anni, durante il raggiungimento di questo traguardo e, in particolar modo, in questi ultimi mesi.

Grazie innanzitutto al Prof. Costantini, che mi ha seguita nella redazione di questo lavoro fornendomi sempre idee interessanti, e al prof. Scarsella, che ha gentilmente accettato di essere il mio correlatore.

Ringrazio in generale tutti i professori e i docenti che durante la carriera scolastica mi hanno realmente insegnato qualcosa; grazie a chi di voi mi ha incoraggiata a seguire i miei sogni e grazie anche a chi ha reso questo percorso un po' più complicato, perché mi ha reso più determinata.

Un grazie enorme va ai miei genitori, Mara e Diego, per essermi stati sempre vicini, per avermi incoraggiato e sostenuto nelle mie scelte, per non avermi mai permesso di mollare, per avermi sostenuto moralmente ed economicamente ed avermi permesso di studiare e di conseguire prima una laurea triennale e poi una specializzazione. GRAZIE INFINITE.

Grazie alla mia famiglia, che è sempre stata con me e fiera di me e me l'ha dimostrato in tutti i modi. Grazie per aver creduto in me, sempre.

Un grazie particolare a te, Giorgia, amica inseparabile da 18 anni, per esserci sempre stata, aver creduto in me in ogni occasione ed avermi appoggiata in ogni scelta. Non so come farei senza di te.

Grazie anche a te Vale, anche se le nostre strade fin da bambine hanno sempre avuto percorsi e amicizie diverse, ho sempre saputo che tu c'eri, per qualsiasi cosa e che mi avresti aiutato a superare ogni ostacolo. Grazie perché anche se ci vediamo poco, so che posso contare su di te.

Un ringraziamento particolare va anche alle mie sorelle acquisite: Vale (Quaglia) e Debora. Per esserci sempre, per aver sopportato i miei sfoghi, per le infinite risate e le infinite estati passate insieme. Colgo inoltre l'occasione, in questo piccolo spazio, per ringraziare chi da quasi 5 anni a

questa parte arricchisce le mie estati con risate e allegria: tutti gli animatori dell'associazione A.S.D. Smile e, in particolare, Roberta, Federico, Alberto (Unico), Laura (Villano), Quagliati, Jessica, Valentina e Luigi.

Un altro grazie alle amiche di sempre: Martina, Giorgia, Anna; stiamo diventando grandi sul serio adesso, ognuna ha scelto il suo percorso eppure so che voi ci siete sempre, e che posso contare su di voi, come ho fatto sempre. Grazie di cuore!

Grazie poi agli Amici con la A maiuscola, quelli che tutti vorrebbero avere: Andrea, Anna, Filippo, Francesca, Francesco, Giada, Laura (Bisi), Michele, Sara, Saretta, Simone e Ugo. Per tutti questi anni passati insieme, le vacanze e le innumerevoli serate passate all'Open e, in quest'ultimo periodo, per aver sopportato il mio nervosismo di laureanda. Grazie!

Un ringraziamento va anche a Filippo (Franz) e Andrea per le tantissime risate al liceo e le serate fantastiche che abbiamo passato insieme.

Passiamo ora agli amici dell' "unive": grazie a Laura (Lalla), compagna inseparabile dal primo giorno di università ad oggi. Grazie per tutti i caffè, le risate, lo studio pazzo e disperatissimo dell'ultimo minuto.

Grazie a Angela, Viola e Giada che con il nostro gruppo delle Z-girls abbiamo passato delle ore d'inglese fantastiche! Grazie per le risate, gli scherzi, le prese in giro e gli esercizi grammaticali.

Grazie anche a Eric, Nicola e Laura (Trama) per le ore di lezione insieme. Alle amiche della magistrale: Alessia, Sara, Giulia (la maestra) per i moltissimi pomeriggi passati sedute alle Zattere e tutte le altre: Giada, Anna, Valentina, Chiara e Arianna.

E dulcis in fundo un grazie enorme agli amici dell'Erasmus, nominarvi tutti sarebbe impossibile, quindi un grazie generale a tutti voi per l'indimenticabile e bellissima esperienza e un grazie particolare a «ma famille italienne»: Valentina e Alberto e ad una amica greca fantastica: Eleni.

Grazie a tutti per essermi stati vicini.

Giulia

## 1. INTRODUCTION

Nous proposons dans ce travail une analyse de l'ironie et d'autres formes d'humour dans les œuvres des « Romanciers Nationaux » haïtiens, Fernand Hibbert (1873-1928), Antoine Innocent (1874-1960), Justin Lhérisson (1873-1907) et Frédéric Marcelin (1848-1917). Nous pouvons considérer ces auteurs comme les « premiers » grands noms du roman haïtien, ceux qui ont ouvert toutes les portes de la littérature par où devaient passer plus tard Jacques Roumain et Stéphen Alexis. Alors que pendant près de cent ans seulement neuf romans ont été publiés; entre 1901 et 1910 ces quatre auteurs publieront une dizaine de romans. Dantès Bellegarde écrivait dans « La Ronde » pour décerner éloges aux auteurs:

Notre sympathie ira à tous ceux qui, en dépit des railleurs, contribuent à enrichir notre littérature. Mais notre admiration sera entièrement acquise aux écrivains qui « absorbant en eux toute la sève physique et morale de notre coin de terre » auront rendu les bizarreries et les beautés de notre nature, et marqué leurs œuvres d'un cachet vraiment national.<sup>1</sup>

Nous constaterons que leur vision réaliste de la société, de la politique, des coutumes, des personnes, des préjugés et des vertus sera traitée toujours avec une ironie quelque peu condescendante. Les auteurs n'hésiteront pas à interrompre la trame du roman pour exposer explicitement, soit directement soit à travers un porte-parole, leurs idées sur les questions les plus différentes. Marcelin, par exemple, sera l'un des premiers à pratiquer ce qui deviendra une constante de l'humour haïtien: la satire du style pompeux et pédantesque chez ses compatriotes dans les discours officiels ou dans les éloges funèbres.

Pour procéder à notre analyse, après avoir examiné la biographie et les caractéristiques principales des auteurs, nous commencerons par un chapitre théorique qui va nous expliquer ce que c'est l'ironie, ses sous-espèces et s'il y a d'autres formes semblables; en arrivant à décrire l'allégorie, la parodie, la satire, l'humour et le sarcasme. À partir de cette

---

<sup>1</sup> Cité dans Ghislain Gouraige, *Histoire de la littérature haïtienne: de l'indépendance à nos jours*, Genève, Slatkine, 2003, p. 103-104.

description, nous utiliserons les définitions obtenues pour analyser chaque partie des romans vue à travers l'ironie des auteurs.

Les chapitres qui suivent le chapitre théorique sont six; consacrés à les noms, les personnages, le langage, la culture, la société et la politique. Chaque chapitre prend en considération un aspect du roman que les auteurs ont traité de façon humoristique. Notre travail, après une petite introduction de l'argument, consistera à analyser comment chaque auteur critique et ironise l'aspect à analyser.

Les chapitres de ce travail se divisent en trois ou cinq sections, caractérisées par différentes thématiques. Le premier chapitre, « Onomastique comique », est composé par deux parties: les noms grecs et romains et les noms ridicules. Le deuxième chapitre, « L'humour dans la description des personnages », se compose de trois parties: le caractère et l'aspect physique, la fausseté et le langage, les discours entre les personnages. Le troisième, « Le comique dans le langage », est composé de cinq parties: la langue parlée en privé, la langue parlée en public, les répétitions, la grammaire et la prononciation, les discours officiels pompeux. Le quatrième, « La culture: sarcasme et ironie », prend en considération trois aspects: l'ignorance, les fausses croyances et les croyances religieuses. Le cinquième, « Le comique dans la société », se compose de trois parties: les classes sociales, les caractéristiques générales, les critiques envers la société. Le dernier, « La politique comme union du Vice et de l'Ignorance », prend en considération cinq aspects: la situation politique haïtienne, la politique injuste, corrompue et fausse, les principes de la politique, la politique et la cuisine, les prisons.

## 2. UNE ÉTAPE FONDAMENTALE DANS L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE HAÏTIENNE: LES ROMANCIERS NATIONAUX (1901-1910)

Toutes les informations biographiques présentes dans ce chapitre d'introduction des auteurs ont été trouvées dans les œuvres suivantes: *Littérature d'Haïti*<sup>2</sup>; *Haïti, in littératures francophones II*<sup>3</sup> et *Frédéric Marcelin: un Haïtien se penche sur son pays*<sup>4</sup> de Léon-François Hoffmann; *Histoire de la littérature haïtienne: de l'indépendance à nos jours*<sup>5</sup> de Ghislain Gouraige; *Les origines sociales de la littérature haïtienne*<sup>6</sup> de Trouillot Hénock et dans le site internet: « île en île ».<sup>7</sup>

Au début du XX<sup>ème</sup> siècle les œuvres de quatre romanciers (Fernand Hibbert, Antoine Innocent, Justin Lhérisson et Frédéric Marcelin) manifestent une indiscutable spécificité haïtienne. Ils ont été appelés par les critiques « réalistes » parce qu'ils se sont tournés vers la réalité ambiante. Comme l'a reconnu Jean Prince Mars, ils ont en commun « cette inflexible volonté de tirer parti de la matière haïtienne pour l'édification de L'œuvre d'art qui leur donne la place privilégiée qu'ils occupent dans les lettres haïtiennes ». Nous verrons, en ordre alphabétique, une petite synthèse de la biographie et des caractéristiques principales de ces auteurs.

Fernand Hibbert est né le 30 octobre 1873 dans la petite ville de Miragoâne, en Haïti. À l'âge de dix ans, il va à Port-au-Prince où il s'inscrit au Petit Séminaire Collège Saint-Martial. Il continue ses études secondaires à Paris où il fréquente la Faculté de droit et le Collège de France. À son retour en Haïti, il est d'abord comptable au département des Finances. Deux ans plus tard, il se marie avec Marie Pescaye. En 1904, Hibbert est nommé

---

<sup>2</sup> Léon-François Hoffmann, *Littérature d'Haïti*, Vanves, EDICEF/AUPELF, 1995.

<sup>3</sup> Léon-François Hoffmann, *Haïti, in Littératures francophones. II. Les Amériques*, Paris, Editions BELIN, 1998.

<sup>4</sup> Léon-François Hoffmann, *Frédéric Marcelin: un Haïtien se penche sur son pays*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2006.

<sup>5</sup> Gouraige, *Histoire*, cité.

<sup>6</sup> Hénock Trouillot, *Les origines sociales de la littérature haïtienne*, P.-au-P., Les éditions Fardin, 1986.

<sup>7</sup> <http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/>

professeur d'histoire et de langue et littérature françaises au Lycée Pétion. Il milite contre l'occupation américaine et contribue à *La Revue de la Ligue de la jeunesse haïtienne*, revue de l'opposition. Après l'enseignement, Hibbert commence sa carrière politique. Il est chef de division au département des Relations extérieures. Il devient aussi ministre à la Havane et secrétaire d'État de l'Instruction publique. Il meurt en Haïti le 19 décembre 1928, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Hibbert est souvent appelé peintre de la société haïtienne. La plupart de ses personnages principaux font partie de la bourgeoisie haïtienne. Il fait référence dans ses œuvres aux pratiques politiques et sociales de son époque. Par exemple, il décrit souvent le rôle que joue l'argent dans les relations humaines. Il insère aussi la peinture du haut commerce haïtien. Hibbert utilise beaucoup d'humour tout en critiquant certaines mœurs haïtiennes de son époque et en raillant le ridicule de ses compatriotes nouveaux riches. Il est très sévère envers une société préoccupée seulement de satisfactions matérielles et à laquelle manque la passion et le rêve. Ses romans se caractérisent aussi par l'absence de l'amour et de tous les sentiments fondés sur le sacrifice.

Le deuxième romancier est Antoine Innocent. Antoine Innocent est né en 1874 à Port au Prince. Il fait ses études au Lycée Pétion. Après les études, il commence sa carrière théâtrale et devient le principal interprète de Massillon Coicou. En 1908, il est impliqué dans le complot où Massillon Coicou meurt, il doit donc s'exiler. À son retour en Haïti, il devient professeur au lycée et puis rédacteur au Sénat. Il partage sa vie entre l'enseignement et le théâtre et il collabore à la revue *La Ronde*. Il meurt le 13 Avril 1960. *Mimola* est sa seule œuvre publiée en volume; cette œuvre est entièrement consacrée au vaudou. La critique fut dans l'ensemble négative, elle accusa Innocent d'encourager la superstition, de critiquer le clergé catholique et de décrire l'horrible et l'indécent. Toutefois le vrai mérite d'Innocent est d'avoir donné d'importance aux croyances africaines.

Le troisième romancier est Justin Lhérisson. Justin Lhérisson est né à Port-au-Prince, le 10 février 1873, et est mort dans la même ville, le 15



novembre 1907. Il enseigne histoire d'Haïti et géographie au Lycée Pétion. Il fonde un important quotidien, *Le Soir*, et il écrit les paroles pour *La Dessalinienne*, hymne national haïtien. À cause de sa très courte vie, 34 ans, il n'a pas eu le temps de publier de nombreux ouvrages. Toutefois il a eu le temps de pratiquer le journalisme politique. Il a inventé un genre d'article, qui n'appartenait qu'à lui: chaque lundi il écrivait une « petite revue », dans laquelle il résumait tous les faits importants de la semaine. Cela se caractérisait par quinze lignes très concentrées. Parler par parabole et utiliser de la litote pour ironiser sont les traits essentiels de l'art de Justin Lhérisson. Il décrit les conditions de vie effroyables et les abus auxquels sont soumis les prisonniers. Il parle aussi de la vie paysanne telle qu'elle est dans la réalité: brutale, plongée dans l'ignorance et la superstition. Le désir de Lhérisson n'est pas celui de résoudre les problèmes politiques et sociaux, comme ce sera pour Marcelin, mais les observer et les transporter dans son œuvre. Il s'occupe de quatre aspects fondamentaux: la satire sociale, la critique politique, l'observation de mœurs locales et la morale. Il crée aussi un nouveau genre littéraire « l'audience », qui désigne l'attitude de se réunir entre amis pour commenter les nouvelles du jour, raconter des souvenirs ou des plaisanteries. L'audience se caractérise aussi par l'utilisation de tous les niveaux de la langue, en utilisant toutes les ressources de la mimique et de la gestuelle, en passant du sérieux au burlesque.

Le dernier auteur est Frédéric Marcelin. Il est né à Port-au-Prince le 11 janvier 1848. Il appartient à une famille de commerçants et en conséquence grandit dans un riche quartier d'affaires de la capitale. À l'âge de 12 ans, ses parents l'envoient à Paris. Marcelin rentre en Haïti seulement après quatre mois et reprend ses classes à Port-au-Prince. Il fait aussi des cours de droit, mais ne choisit pas la carrière d'avocat. Il commence sa carrière politique en 1867 comme secrétaire à la Légation d'Haïti à Washington. À son retour à Port-au-Prince, après deux ans, il épouse Elisabeth Pamela Pouille. En 1874, il est élu à la Chambre des députés. Mais à la chute du gouvernement Domingue, il trouve refuge à Kingston pour quelques mois. Ensuite, il vit entre Haïti et la France. En 1882 il est de nouveau élu député à Port-au-Prince. À cette époque, il est membre du parti national. Successivement sous le président Hippolyte, Marcelin dirige le département des Finances.

Ensuite il se retire en France, où il passe environ dix ans de sa vie et y publie plusieurs ouvrages. Il rentre en Haïti en novembre 1903. En 1905, Marcelin fonde la revue *Haïti littéraire et sociale*. Quelques années plus tard il est encore à la tête du département des finances sous la présidence de Nord Alexis. Après la chute du gouvernement Alexis, Marcelin part de nouveau pour la France où il écrit et publie ses dernières œuvres. Il meurt à Paris en 1917. Léon-François Hoffmann affirme que « Frédéric Marcelin est le plus prolifique en date des écrivains haïtiens, avec à son actif vingt-huit volumes parus entre 1878 et 1915 ». Bien qu'il soit connu comme l'un des romanciers nationaux, Marcelin a écrit surtout des ouvrages qui traitent de la finance, du monde du commerce et de la politique. En effet ses romans évoquent surtout le milieu politique haïtien. Il y a deux caractéristiques essentielles dans l'œuvre de Marcelin: la critique des mœurs politiques et l'aspect moral, dont le but est celui de dégoûter les jeunes. Il insère aussi à l'intérieur de ses romans des personnages comme le professeur Hodelin, dans *Thémistocles-Épaminondas Labasterre*, et Josilus Jean-Charles, dans *La vengeance de Mama*, pour exposer son programme politique: il faut selon lui renoncer aux coups d'État, les militaires doivent gouverner dans les casernes et les civils l'État, l'élite doit aussi faire le possible pour améliorer la condition du paysan.

Nous pouvons donc comprendre que les romanciers nationaux se penchent sur la petite et moyenne bourgeoisie urbaine. Quand ils transportent l'action en milieu rural, l'image qu'ils donnent des paysans est soit idéalisée soit rendue caricaturale. Ils ont choisi de s'exprimer par la moquerie et l'ironie, certains personnages qu'ils décrivent sont des fantoches qui ressemblent aux personnages qu'on peut rencontrer tous les jours dans la rue. C'est avec les romanciers nationaux que s'affirme le caractère engagé de la littérature haïtienne. Les romans de Hibbert, d'Innocent, de Lhérisson et de Marcelin avaient donné la preuve que les mœurs haïtiennes n'étaient pas françaises et que leur originalité méritait d'être exploitée et décrite dans les œuvres haïtiennes. Dans les romans nationaux se manifeste une autre caractéristique: la linéarité de l'intrigue. Ils respectent la règle de l'unité d'action du théâtre classique, tant que le critique Jonassaint a défini ces romans « histoires tragiques ».

### 3. LE COMIQUE: IRONIE, SATIRE

L'ironie est définie par le dictionnaire comme « la manière de se moquer (de quelqu'un ou de quelque chose) en disant le contraire de ce qu'on veut entendre ». <sup>8</sup> Elle est aussi considérée un cas particulier de double sens, définie par la formule: « A, en énonçant x, veut faire entendre *non-x* ». <sup>9</sup>

Selon le critique C. Kerbrat-Orecchioni, l'ironie se caractérise par deux propriétés:

1. Ironiser, c'est se moquer. L'ironie attaque, agresse, dénonce, vise une « cible », elle fait partie de ce que Freud appelle « l'esprit tendancieux », qui provoque le rire. <sup>10</sup> L'ironie donc consiste à dire, par manière de raillerie, tout le contraire de ce qu'on pense ou de ce qu'on veut faire penser aux autres. Cette définition met l'accent sur la partie de moquerie que comporte le phénomène. <sup>11</sup>

2. Cela à l'aide du procédé linguistique de l'antiphrase, cas particulier d'infraction à une loi du discours que l'on peut appeler « loi de sincérité ». <sup>12</sup>

C'est Cicéron lui-même qui élabore une définition d'ironie qui tient compte de cette double orientation:

C'est une chose spirituelle encore que la dissimulation, quand on dit autre chose que ce que l'on pense, non pas selon cette catégorie dont j'ai déjà parlé, où l'on dit le contraire [...] mais en s'appliquant, par une raillerie continue, dissimulée sous un ton sérieux, à parler autrement qu'on ne pense. <sup>13</sup>

---

<sup>8</sup> *Le nouveau Petit Robert*, Paris, Larousse, 2008.

<sup>9</sup> Groupe  $\mu$ , *Ironique et Iconique*, Poétique : revue de théorie et d'analyse littéraires, novembre 1978, p. 427.

<sup>10</sup> Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris cedex, éditions Gallimard, 1974, p. 86.

<sup>11</sup> Aziz Jendari, *Ironie et poésie. Théorie et pratique de l'écriture oblique dans l'œuvre de Francis Ponge*, Thèse de doctorat en littérature française, Université de Lyon, 2011, p.23 ; consulté et téléchargé le 10/06/2013 : [http://hal.inria.fr/docs/00/70/11/71/PDF/JENDARI\\_Aziz\\_2011\\_These.pdf](http://hal.inria.fr/docs/00/70/11/71/PDF/JENDARI_Aziz_2011_These.pdf).

<sup>12</sup> C. Kerbrat-Orecchioni, *Problèmes de l'ironie, Linguistique et sémiologie* n°2 L'IRONIE, Lyon Cedex, Presses universitaires de Lyon, 1978, p. 11.

<sup>13</sup> Cité dans Jendari, *Ironie et poésie*, cité, p.21.

L'ironie est définie à la fois comme prétérition, figure par laquelle on affirme ne pas parler d'une chose tout en attirant l'attention sur elle sous une forme négative, et comme antiphrase, procédé habituellement associé à l'ironie et qui consiste à utiliser un terme dans un sens contraire à son sens véritable. Cette notion de contraire joue un rôle considérable.<sup>14</sup>

Nous pouvons trouver l'ironie dans un seul nom, il s'agit d'un genre d'ironie appelée *antiphrasis*. Cette catégorie se trouve dans le nom propre des personnages. Les noms des personnages indiquent des valeurs qui sont à l'opposé des qualités effectivement manifestées par les mêmes personnages.

Nous pouvons dire aussi que l'ironie, plus généralement, consiste à décrire en termes valorisants une réalité que l'ironiste veut dévaloriser.

Par exemple, on dira ironiquement:

« *C'est malin!* », au lieu de « *C'est bête!* »  
« *Quel joli temps!* », au lieu de « *Quel vilain temps!* ». <sup>15</sup>

Du point de vue de l'usage qui est fait de l'ironie, nous parlons d'ironie asymétrique. En effet, comme dans les exemples ci-dessus, il est plus fréquent de dire « quelle délicatesse! » en sous-entendant « quelle grossièreté! » ou « quelle beauté! » en sous-entendant « quelle laideur! » etc. que vice-versa. Il y a une sorte de moralisme dans l'ironie, mais il ne s'agit pas d'inversion sémantique parce qu'elle n'opérerait pas si bien dans un sens que dans l'autre. Par exemple, il est toujours possible affirmer ironiquement d'un échec « c'est une réussite! »; mais nous ne pouvons pas dire d'une réussite « c'est un échec! ». Dans le deuxième cas l'ironie disparaît, il est très important que les auditeurs aient des doutes sur la réussite, auxquels l'ironie ferait écho. Pour cette raison nous parlons d'ironie asymétrique parce qu'elle ne marche pas dans un sens comme dans l'autre.

Selon Beda Allemann ce qu'il y a à la base de l'ironie, c'est un facteur de réflexion. Il en va de même, pour l'ironie littéraire. Dans le cas le plus simple,

---

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> Kerbrat, *Problèmes*, cité, p. 12.

elle prend la forme du contraire: on dit le contraire de ce qu'on veut vraiment dire. Beda Allemann fait l'exemple d'ironie le plus célèbre de toute la littérature mondiale: « And Brutus is an honourable man », le discours d'Antoine dans la tragédie de Shakespeare *Julius Caesar*.<sup>16</sup> Tout le monde peut comprendre que cette affirmation est ironique, que Brutus n'est pas un homme honorable.

Toutefois il faut faire attention à ne pas confondre l'ironie avec le mensonge. La différence entre ironie et mensonge est claire: le mensonge doit tromper l'auditeur, à travers l'ironie on dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre, mais pour dire une vérité. Nous pouvons utiliser ces formules:

1. Le mensonge: L dit A, pense non-A et veut faire entendre A.
2. L'ironie: L dit A, pense non-A et veut faire entendre non-A.<sup>17</sup>

Une autre différence, expliquée par C. Kerbrat-Orecchioni, est le fait que le locuteur qui ment, s'efforce de cacher tous les indices de l'inversion; au contraire le locuteur qui ironise, donne quelques indices de son insincérité. Le mensonge donc prétend faire figure de vrai.<sup>18</sup> Le menteur ne veut pas faire comprendre à l'auditeur qu'il est en train de le tromper.

Selon Peter Haidu, l'ironie peut procéder selon cinq sous-espèces: la litote, l'hyperbole, l'ambiguïté, la conséquence logique et l'interruption.

La litote est la plus simple forme d'ironie. Sa caractéristique ne réside pas dans la forme mais dans le contenu, qui permet de créer une distance entre le texte et le lecteur.

Selon Bernard Dupriez la litote consiste dans l'utilisation d'une expression qui dit moins pour en faire entendre plus.<sup>19</sup> Par exemple le « Va, je ne te hais point (= je t'aime toujours) » de Corneille (*Le Cid*).<sup>20</sup>

Dans le même dictionnaire, Morier ajoute une deuxième définition: la litote est un synonyme de laconisme et de sobriété, on dit beaucoup en peu de

---

<sup>16</sup> Beda Allemann, « De l'ironie en tant que principe littéraire », *Poétique*, novembre 1978, p. 388.

<sup>17</sup> Kerbrat, *Problèmes*, cité, p. 13.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>19</sup> Bernard Dupriez, *Gradus, Les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Union générale d'éditions, Paris, 1980, p. 277.

<sup>20</sup> Cité dans *Gradus*, p. 277.

mots, on reste en deçà de la substance à exprimer...(ex.: le style de Stendhal).

La litote est aussi une atténuation reconnue comme fausse, simulée. Son effet aussitôt s'inverse et le lecteur, en imaginant ce qui manque, en rajoute peut-être (d'où le paradoxe de la définition: dire moins, faire entendre plus).<sup>21</sup>

L'hyperbole est définie comme *significatio per exsuperationem* parce qu'elle consiste dans l'exagération. Selon Bernard Dupriez, on utilise l'hyperbole pour augmenter ou diminuer excessivement la vérité des choses pour qu'elle produise plus d'impression. Par exemple, nous pouvons dire: « un bruit à réveiller un mort ». <sup>22</sup> Michaux dans son œuvre *Paix dans les brisements* écrit: « d'énormes, de gigantesques flamboyants monuments gothiques fusants, exaspérés, énergumènes à accélération, à élancements gothiques à gammes gothiques à balistique gothique jet-gotic ». <sup>23</sup> Dupriez nous donne aussi des synonymes au nom « hyperbole »: emphase, exagération, charge, superlation, auxèse. Nous pouvons opposer les hyperboles aux atténuation, procédés caractérisés par une diminution, alors que l'hyperbole consiste au contraire à augmenter, fût-ce jusqu'à l'impossible. On peut cependant observer un emploi ironique de l'hyperbole dont le résultat est une diminution. Mais on est loin de la litote, car c'est dire plus pour faire entendre moins... C'est la contre-litote. L'hyperbole est marquée aussi par des affixes augmentatifs: préfixes (hyper-, extra-, maxi-) ou un suffixe (-issime); par des périphrases de comparaison; par des accumulations de superlatifs, d'expressions exclusives. L'hyperbole est aussi utilisée dans le discours public qui s'adresse aux grands, plus encore sous l'ancien régime et dans certains cours orientales. Encore il faut-il savoir éviter l'excès qui pourrait tourner au ridicule. Quand l'hyperbole n'est destinée qu'à flatter, elle appartient à la grandiloquence. <sup>24</sup>

Toutefois il faut prêter attention parce que pas tous les superlatifs sont des hyperboles. Henri Morier fait l'exemple de Stendhal qui pratique l'hyperbole en parlant d'un nez « infini », mais Bergson nous dit, parlant d'un espace

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 277-278.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.237.

<sup>23</sup> Cité dans *Gradus*, p. 237.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 238-239.

conçu « comme un milieu infini et infiniment divisible », n'exagère pas: ses termes sont strictement conformes à leur objet.<sup>25</sup>

L'ambigüité, appelée aussi *significatio par ambiguum* (le calembour), est une autre caractéristique fondamentale. Les virtualités des jeux de mots sont utilisées en connexion avec les autres niveaux du texte narratif. Le critique, Peter Haidu, nous donne l'exemple de Soredamors:

Quand Soredamors remarque qu'Alexandre est porteur de la chemise dans laquelle elle a tissé l'un de ses cheveux, elle a la possibilité d'engager une conversation, mais quelque chose la retient: l'appellera-t-elle par son nom, ou l'appellera-t-elle *ami*? Le nom propre présente la difficulté que *trop i a lettre*, si bien qu'elle peut s'arrêter et trébucher au milieu... Mais elle ne peut l'appeler *ami*, car cela serait un mensonge, quoique cela serait parfaitement vrai s'il l'appelait sa *dolce amie*...<sup>26</sup>

Une autre caractéristique est la *significatio per consequentiam* ou la conséquence logique qui est incorporée dans la linéarité narrative: étant donné un certain fait, sa conséquence narrative comporte un attribut qualificatif. Par exemple:

Quand Alexandre apprend que c'est Soredamors qui a fait sa chemise, et comment elle a mis un cheveu dans le vêtement, il s'endort avec la chemise, passant toute la nuit à l'embrasser et à contempler le cheveu: « ...Quand il contemple le cheveu, il se croit le maître du monde. L'amour fait bien d'un sage un fou, puisque celui-ci est heureux pour un cheveu».<sup>27</sup>

La contemplation du cheveu de Soredamors donc provoque le bonheur. En outre il arrive à se croire maître du monde.

Une autre figure de l'ironie est la *significatio per abscisionem* ou l'interruption. Elle consiste à communiquer un contenu par une interruption du discours. La forme la plus fréquente est le commentaire que fait le narrateur, à la

---

25 Henri Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1961, p. 519.

26 *Ibid.*, p. 449.

27 *Ibid.*, p. 450.

première personne, de sa propre technique ou il peut s'agir d'un procédé dont la fonction est d'amuser: « Certes Amour ne commet aucune vilénie en les unissant l'un à l'autre; il leur semble, quand ils sont dans les bras l'un de l'autre, que de joie et de leur bonheur le monde entier devienne meilleur. Ne m'en demandez pas davantage ». <sup>28</sup>

Mais comment pouvons-nous comprendre que nous sommes en présence d'un discours ironique?

Il y a dans le texte des indices qui nous permettent de comprendre qu'il s'agit d'un discours ou d'une affirmation ironique. Il existe certains signes de ponctuation qui peuvent indiquer une ironie: points de suspension, les guillemets ou les points d'exclamation entre parenthèse (!). <sup>29</sup>

Les points de suspension qui terminent la phrase peuvent la signaler comme ironique. Ils servent surtout à signaler un paradoxe, un sous-entendu malicieux.

Les guillemets n'ont pas en eux-mêmes une valeur ironique. Cette valeur est un effet des certaines conditions d'emploi. Ils sont utilisés quand un ironiste crée une « distorsion ridiculisante » d'une citation. En ce cas-ci, ils peuvent souligner:

1. Le remplacement d'un mot original par une variante plus ridicule.

Ex.: « *les vilains monopoles* » (connotation puérile de l'adjectif).

2. Le réemploi du terme dans un contexte qui met en évidence son inadéquation.

Ex.: *Hervé Chabalier ayant traité de « poujadiste » l'attitude consistant à croire le monde occidental menacé du péril jaune.*

3. L'addition d'une expansion syntagmatique.

Ex.: « Bonne année à nos lecteurs (les autres, ils peuvent crever) ». <sup>30</sup>

Les points d'exclamation, comme nous dit C. Kerbrat-Orecchioni, sont un signe extrêmement ambigu, qui permet cependant parfois de souligner une ironie par ailleurs décelable. <sup>31</sup>

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 450.

<sup>29</sup> Allemann, *De l'ironie*, cité, p. 390.

<sup>30</sup> Kerbrat, *Problèmes*, cité, p.38-39.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 27.



Freud parle aussi des « inflexions de la voix et des gestes significatifs ». Le grammairien Robert le Bidois parle de « ton » et « contexte ». L'intonation aussi dans un contexte oral peut être un signe de la présence de l'ironie.<sup>32</sup>

Il y a aussi une série d'expressions lexicales qui connotent souvent l'ironie: bien sûr, en effet, certes, en vérité, vraiment, évidemment, sans doute, assurément, certainement, (comme de) bien entendu, comme chacun sait. Toutes ces expressions sont des intensifs qui indiquent une affirmation suspecte dite en termes modérés, qui est considérée ironique grâce à l'utilisation des intensifs.

On peut insérer aussi des indices d'interlocution comme: « N'est-ce pas? » et « Beau, non? », qui expriment un enthousiasme exagéré, suspect.

Les ironies s'accompagnent aussi d'un changement de registre d'expression. Il est facile de marquer l'ironie en passant par exemple à un style pompeux. Il est possible en outre l'insertion d'un mot bas à l'intérieur d'un discours élevé. Avant de parler d'autres genres « ironiques », je voudrais insérer trois remarques du *groupe μ* de l'université de Liège:

1. L'ironie participe généralement des stratégies d'un discours critique ou polémique. Elle est donc d'une agressivité, mais d'une agressivité détournée ou atténuée dans la mesure où l'ironie manifeste toujours sa composante ludique (dire le contraire de ce que l'on veut dire) et plaisante; on notera cependant que cette atténuation peut s'apparenter à celle de la litote et qu'elle devient dès lors inversable: l'agressivité ainsi affaiblie ou occultée n'est que la trace d'une agressivité plus forte et contenue.
2. L'ironie est un instrument qui permet de déjouer les censures; c'est sans doute aussi le cas d'autres figures, comme la métaphore. Mais, face à l'instance de censure, l'ironie opère de façon *particulière*: elle désamorce d'autant mieux toute sanction qu'en surface elle tient le discours même du pouvoir que représente l'instance censurante.
3. Enfin, l'ironie est ou se donne pour l'arme du dernier recours. Lorsque tous les arguments ont été utilisés, mais en vain, que les bonnes raisons n'ont pas de prise, il ne reste plus qu'à ironiser. l'hyperbole intervenant alors, on fait la démonstration par l'absurde de la thèse que l'on soutient.<sup>33</sup>

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 25-26.

<sup>33</sup> Groupe  $\mu$ , *Ironique*, cité, p. 442.

À travers l'analyse des textes, il pourrait sembler que l'ironie est identique à d'autres formes, comme l'allégorie, la parodie, la satire, l'humour et le sarcasme. Même si du premier coup, l'ironie et ces formes semblent identiques, en fait elles sont très différentes l'une de l'autre.

L'allégorie est un trope par lequel on signifie autre chose que ce qui est dit, tandis que l'ironie est l'expression de quelque chose par le contraire. Elles sont subtilement différenciées. L'ironie se base sur le contraire du contenu communiqué, l'allégorie opère sur la base d'une simple différence entre le sens explicite et le sens implicite. Peter Haidu donne l'exemple des dames de Constantinople. Quand les dames réalisent que leur impératrice est en train de se faire torturer par des médecins, le narrateur affirme: « quant aux dames, elles vont infliger aux trois médecins la récompense qu'ils méritent ».<sup>34</sup> La récompense consiste à se faire défenster. Les médecins cherchaient de démontrer que l'impératrice en simulant la mort, veut tromper son mari.

C'est Quintilien lui-même qui distingue deux formes d'ironie: ironie-figure et ironie-trope. La première est une forme d'ironie limitée au mot ou au syntagme; la deuxième est une forme d'allégorie, d'abord inversée (l'expression du contraire), puis parfaitement superposable avec celle-ci (exprimant « autre chose » que la pensée véritable de l'auteur).<sup>35</sup>

La parodie se caractérise par l'imitation. Le mot grec *parodia* signifie « contre-chant ». Le terme « contre » suggère une idée de contraste. Le mot « odos » contient l'élément fondamental de la définition: chant. La finalité de la parodie est celle de produire un effet ridicule. Toutefois, il n'y a rien dans la racine du mot *parodia* qui suggère cet effet comique, comme par exemple dans le terme « burla » du burlesque. Dans l'usage moderne, le critique Linda Hutchen nous explique que la parodie implique une distance critique entre le texte d'arrière-plan qui est parodié et le nouveau texte enchâssant, une distance ordinairement signalée par l'ironie. Mais, elle continue, cette ironie est plus euphorisante que dévalorisante, ou plus analytiquement

---

<sup>34</sup> Peter Haidu, « Au début du roman, l'ironie », *Poétique*, Firmin-Didot S.A., 1978, p. 445.

<sup>35</sup> Cité dans Jendari, *Ironie et poésie*, cité, p.21.

critique que destructrice.<sup>36</sup> L'auteur arrive à enchâsser le nouveau texte dans le vieux, la parodie arrive à détourner le lecteur de la signification de la surface. En effet la parodie reprend les éléments du modèle textuel qu'elle réutilise en les transformant ou en les amenant à l'absurde. Pour cette raison, elle est souvent comparée à la satire, qui préfère des cibles sociales ou politiques, et pas textuelles. Freud, dans son œuvre *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, affirme que: « la parodie est une dégradation de ce qui est élevé, en détruisant la cohérence entre le caractère que nous connaissons d'une personne et ses mots et actions, en remplaçant les hauts personnages ou leurs conduites avec d'autres inférieurs ».<sup>37</sup>

La satire est un phénomène beaucoup plus général et moral dans ses intentions. Son but n'est pas littéraire. La satire porte un jugement négatif sur son objet pour blesser, pour dédaigner, pour aggraver. Elle a une attention critique à la politique et à la société, pour démontrer les contradictions et en promouvant les changements. Elle se caractérise par une série de caractéristiques qui permettent de la reconnaître par rapport aux autres genres:

1. La recherche du ridicule dans la description des faits et des personnes.
2. Une composante plaisante pour dénoncer.
3. La recherche du paradoxal et de la distanciation pour provoquer une réflexion morale.
4. Le recours à une modalité amère et désinvolte avec laquelle elle met en discussion toute autorité constituée.

L'humour, nous explique le critique M. P. Bange, est la forme d'ironie manifestée lorsque une médiation semble possible entre les termes de la contradiction dévoilée; l'humour comporte à la fois la contradiction et sa négation (source de plaisir narcissique, dit Freud).<sup>38</sup> Il représente aussi la capacité de relever l'aspect comique de la réalité. Le nom « humour » vient

---

<sup>36</sup> Linda Hutcheon, *Ironie et parodie : stratégie et structure*, Poétique : revue de théorie et d'analyse littéraires, Paris-Mesnil, Firmin-Didot S.A., 1978, p. 468.

<sup>37</sup> Freud, *Mot*, cité, p. 179.

<sup>38</sup> M. P. Bange, *L'ironie: essai d'analyse pragmatique, Linguistique et sémiologie n°2 L'IRONIE*, Lyon Cedex, Presses universitaires de Lyon, 1978, p. 75.

du latin « humour» (liquide) qui désignait les fluides corporels qu'on pensait influencer le comportement et la santé des hommes. Son essence réside donc dans son lien avec l'émotivité.

Il existe aussi un autre genre d'humour appelé humour noir qui exploite des sujets dramatiques et tire ses effets comiques de la froideur et du cynisme.

Selon Freud, l'humour est un moyen pour tirer du plaisir en dépit des sentiments pénibles qui troublent le sujet; il arrive à supplanter l'évolution de ces sentiments, il en prend la place.<sup>39</sup>

Le critique Michael Riffaterre fait une comparaison entre l'humour et l'ironie, en affirmant:

Il n'est peut-être pas superflu de souligner les différences entre humour et ironie. Tous deux relèvent du comique et l'humour peut être brutal, parfois même aussi agressif que l'ironie; mais l'ironie a deux niveaux du sens, l'un contredisant l'autre [...]. L'humour ne présente pas ces deux niveaux. C'est une constante formelle – bizarre, amusante, une déviance gratuite du moins en apparence, par rapport à ce que le sujet nous fait entendre. À bien des égards, l'humour est un cas de conversion à l'état pur.<sup>40</sup>

Le sarcasme est une variété mordante, agressive et amère d'ironie, utilisée pour humilier ou railler quelque chose ou quelqu'un. Il peut être défini comme une affirmation narquoise volontaire. Il consiste à feindre de prendre en considération une affirmation considérée fausse, pour souligner son absurdité. Il est un procédé qui se révèle seulement à la fin du discours. Une boutade de sarcasme doit être brève, mordante et facilement compréhensible par l'auditeur. C'est un genre qui marche surtout à l'oral et devient une sorte de raillerie insultante.

---

<sup>39</sup> Freud, *Mot, cité*, p. 204.

<sup>40</sup> Cité par Jendari, *Ironie et poésie, cité*, p. 36-37.

#### 4. ONOMASTIQUE COMIQUE

Les noms ont toujours été un problème en Haïti. L'esclave africain qui arrivait à Saint Domingue, avait son propre nom donné par sa tribu, une fois à Saint-Domingue, ou parfois déjà sur le navire, le maître lui imposait un autre nom qui soulignait son appartenance au maître et son adresse. Il y avait plus des dix façons différentes de choisir le nom de l'esclave: noms de saints (Pierre, Jean, François etc.), noms de personnages bibliques (Caïn, Abel, Adam etc.), emprunts au calendrier (Janvier, Février, Lundi etc.), désignation de caractère ou de traits particuliers (La Santé, La Guerre, Libertin etc.), noms empruntés à la géographie (Bengale, l'Africain, Marseille etc.), à l'histoire grecque et romaine ou à la mythologie (Thèbes, Apollon, César etc.), noms fantaisistes ou d'invention (Prince noir, Louis d'or, Trop cher etc.), prénoms composés (Pierre-Louis, Jean-Claude, Marie-Antoinette etc.), diminutifs et surnoms (Marinette, Bibine, Babette etc.), noms de la traite de contrebande (Miguel, Pedro, Coffi etc.) et enfin noms créoles ou africains (Yoyo, Mandé, Fatmé etc.).<sup>41</sup>

Avec le temps, une fois obtenue l'indépendance, l'État se rend compte de la nécessité de donner à tous les Haïtiens un nom. C'est le moment où les esclaves deviennent des citoyens, et donc ils doivent s'inscrire à l'état civil. Les officiers ministériels doivent enregistrer toute une masse qui avant n'existait pas officiellement. Il y a plusieurs auteurs haïtiens ou non (Marcelin, Hibbert, Glissant<sup>42</sup>) qui décrivent comment les officiers distribuaient les prénoms, en effet une fois terminés les prénoms « humains », il commençaient à donner aux citoyens les noms des phénomènes naturels, des mois etc.

À l'époque des romanciers nationaux, les familles les plus modestes à la campagne avaient l'habitude de donner à leurs enfants des noms « importants » pour les rendre dignes de respect et d'admiration, ou un nom en latin pour souligner l'érudition de l'enfant. Cette utilisation de noms

---

<sup>41</sup> Jean Fouchard, *Les marrons de la liberté*, P.-au-P., éditions Henri Deschamps, 1988, p. 228-232.

<sup>42</sup> Edouard Glissant, *Le quatrième siècle*, Paris, éditions Gallimard, 1997, chapitre X, p. 202-221.

bizarres devient une sorte d'épidémie, et autrefois beaucoup d'enfants haïtiens ont un ou plusieurs noms extravagants.

#### 4.1 LES NOMS GRECS ET ROMAINS

Les romanciers nationaux reprennent cette distribution étrange des noms. Ces écrivains ont en commun un humour léger et piquant, et en même temps écrasant et bruyant dans l'emploi des noms. Nous pouvons comprendre cet humour des noms, directement à travers les mots de l'écrivain Frédéric Marcelin, qui dans *Autour de deux romans* nous explique cette tradition haïtienne:

[...] Et, au reste, pourquoi ne pourrait-on pas railler un usage ridicule, blâmable, celui d'affliger nos enfants de noms dont, devenus grands, ils s'empressent, quand ils ont un peu d'esprit, de se débarrasser. J'avoue que, mieux inspirés, les parents aujourd'hui s'abstiennent à peu près de ce travers. Mais, qui peut contester qu'à l'époque de mon récit cette monomanie n'était pas une véritable épidémie qui sévissait sur les registres de notre état civil? Qui peut oublier que Océan, Océane, Rossini, Sémiramis, Chateaubriand, Mme de X... - en un seul mot- pour ne citer que les plus recommandables, étaient assez fréquemment employés? Sans compter les père qui numérotaient leurs enfants en latin pour mieux faire, aux dépens de ces innocents, parade de leur érudition. La loi n'a pas mis des bornes à l'extravagance de ces fantaisies. Sans doute, on ne m'empêchera jamais, si je suis un original, de piquer au bonnet de mon fils, comme une cocarde criarde, un nom ronflant ou baroque. Si c'est mon goût, personne n'y peut rien. Mais il ne faut pas que ce travers semble être une sorte de goitre, une maladie nationale. Il faut qu'il demeure l'exception. Si, en les blaguant un peu, l'écrivain contribue à discréditer dans les familles les Thémistocle et les Epaminondas, il ne fait pas, en somme, œuvre si déplorable. En tout cas, pour ce léger badinage, il ne mérite pas la corde.<sup>43</sup>

Ou encore à travers la lecture de ce petit extrait dans les *Annales Politiques et Littéraires* du 28 juillet :

---

<sup>43</sup> Frédéric Marcelin, *Autour de deux romans*, Paris, P. Taillefer, 1903, p. 29-31.

[...] Les Haïtiens sont doués d'un tempérament excessif en toutes choses; ils aiment les fracas de l'éloquence, ils se donnent entre eux des noms sonores. Quand un enfant naît, on le baptise Ulysse, Télémaque, Démétrius, Démosthène; et, si c'est une fille, Epicharis ou Calypso.<sup>44</sup>

En effet, en lisant les romans, le lecteur arrive à comprendre la légère et souriante ironie des noms des personnages.

Initialement nous prenons en considération le roman de Marcelin, *Thémistocle Epaminondas Labasterre*. Au début du roman, le narrateur nous explique l'usage de ses compatriotes des classes modestes de donner aux enfants des noms tirés de l'histoire ancienne (grands généraux, empereurs, etc.). Le narrateur introduit le personnage principal à travers ces mots:

Thémistocle-Epaminondas Labasterre, en venant au monde, poussa, dans les bras de Mme Turenne, la sage-femme, un si vigoureux vagissement que son père pronostiqua qu'il serait un puissant orateur. Séance tenante à ses deux prénoms, il voulut ajouter celui de Démosthène. Mais l'oncle Epaminondas, qui devait être le parrain, observa que Thémistocle et Epaminondas répondaient à tous les besoins du nouveau-né: les mots que l'histoire a conservés des deux généraux grecs établissaient suffisamment leur habileté dans l'art de manier la parole. Au surplus, ajouta-il, il ne fallait pas accabler l'enfant. Qu'il fût seulement un Thémistocle ou un Epaminondas, la famille Labasterre en recueillerait assez de gloire pour n'avoir rien à envier aux voisins.  
On se tint à cet avis.<sup>45</sup>

Marcelin n'hésite pas à nommer les parents de Thémistocle-Epaminondas: « Ulysses » et « Epicharis », leurs voisins: « le Sénateur Pinasse » (« Pinasse » est le nom d'un vin blanc ou rouge, et il souligne ainsi que le Sénateur aime la bouteille) et un commerçant consignataire allemand « Monsieur Marken Piss »<sup>46</sup> (du verbe « pisser »).

Il est très important aussi de donner à un enfant un nom qui peut révéler sa propre vocation:

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>46</sup> Hoffmann, *Frédéric Marcelin*, cité, p. 65.

M. Labasterre regrettait parfois, conformément à sa première idée, de n'avoir pas adjoint aux deux prénoms de son fils, celui de Démosthène qui, selon lui, aurait hâté le développement de sa vocation. Aussi, pour le stimuler, ne cessait-il de lui répéter à tout propos:

- Quand tu seras orateur, Epaminondas, tu feras ceci...tu feras cela.<sup>47</sup>

On trouve le même humour onomastique dans un autre roman de Marcelin, *Marilisse*, avec l'utilisation de noms comme: Maître Casséus Téràmène, et Messieurs Hercule Valdemar et Aménophis Douvajou (le patronyme de ce dernier voulant dire « aurore » en créole).<sup>48</sup>

Mais c'est, surtout, Fernand Hibbert qui, dans ses romans, nous donne une vision complète de cette tendance. Comme Marcelin, il se moque de la mode des prénoms romains et grecs, en décrivant toutes les personnes présentes au marché :

Au marché, dans les cours, sous les galeries, on échangeait à voix basse des propos capables de rendre ahuris des étrangers qui eussent entendus – des propos comme il devait en circuler sur le forum aux beaux temps de la République Romaine: - « Brutus est rentré chez lui- Et Scipion, on dit qu'on l'a retrouvé?- Jamais de la vie. - Il paraît que Sylla est en fuite! – mais Sylla n'est « dans rien » - Personne n'est dans quoi que ce soit, on arrête les suspects. – Il n'y a pas de raison pour que cela finisse jamais. – On vient de mettre la main sur Cicéron. – Non!- Si, c'est Octave César qui l'a arrêté. » Dans un autre groupe, on se fut cru transporter à Athènes, sur le Pnyx ou sur l'Agora: « - Et Démosthène? – Il n'a pas été inquiété, du reste, un homme si tranquille.- C'est juste. – Seulement on a arrêté Aristide sous la galerie de Madame Euripide – oh! Pauvre Diable!- Oui, c'est Aristomène qui l'a pris ». <sup>49</sup>

Cette description peut nous faire sourire parce que c'est Hibbert lui-même qui décrit la réalité haïtienne comme un épisode qui se passe dans la Grèce ou dans la Rome antique. Mais il était tout à fait naturel à l'époque d'utiliser

---

<sup>47</sup> Frédéric Marcelin, *Thémistocle Epaminondas Labasterre*; petit récit haïtien, Paris, P. Ollendorff, 1901, p. 12.

<sup>48</sup> Hoffmann, *Frédéric Marcelin*, cité, p. 65.

<sup>49</sup> Fernand Hibbert, *Scènes de la vie haïtienne. Romulus*, P.-au-P., Impr. De l'Abeille, 1908, p. 30.



ces prénoms, comme Cicéron (Lapierre), Charlemagne (Nestor), Louis Bonaparte<sup>50</sup> et, comme nous dit Marcelin, « on trouvait bien chez le marchand des Jules, des Pierre, quelques César, un Homère même ».<sup>51</sup>

## 4.2. LES NOMS RIDICULES

Les romanciers nationaux utilisent aussi ce genre d'humour pour relever et décrire un autre aspect comique de la réalité: l'utilisation des prénoms drôles et bizarres pour représenter un aspect du caractère et de l'aspect physique des personnages. Cette identification n'arrive pas à travers un nom, mais par les caractéristiques physiques (sexe, âge approximatif, défauts physiques ou blessures). Ces traits distinctifs retenus ont en commun leur immédiate visibilité<sup>52</sup> et, par conséquent, l'identification rapide de la personne, comme, par exemple, Belhomme, Beuxyeux.

Le nom ou le surnom peuvent désigner aussi le travail; par exemple, Marcelin appelle le maître: Maître Espert, pour souligner son intelligence:

Et maître Espert brandissait sa *riquoise*.  
- Tu devras apprendre à lire et à écrire. Un homme n'est pas un homme sans cela.<sup>53</sup>

Le nom, donc, désigne la profession et la culture de cet homme, qui a le devoir d'enseigner à lire et à écrire à ses élèves.

Antoine Innocent donne à un élément naturel un nom bizarre. Il appelle une montagne, très élevée et escarpée, en spirale: Pensez-y bien.<sup>54</sup> Et le narrateur affirme que les femmes qui doivent l'escalader, penseraient bien toute leur vie à ce « Pensez-y bien ».

---

<sup>50</sup> *Id.*, *Séna*, P.-au-P., Deschamps, 1988, p. 89.

<sup>51</sup> Marcelin, *Thémistocle*, cité, p. 11.

<sup>52</sup> Jean Hébrard, *Esclavage et dénomination : imposition et appropriation d'un nom chez les esclaves de la Bahia au XIXe siècle*, Paris, Carolina Press, 2003, p. 38.

<sup>53</sup> Frédéric Marcelin, *La vengeance de Mama*; roman haïtien, Paris, P. Ollendorff, 1902, p. 7.

<sup>54</sup> Antoine Innocent, *Mimola ou l'histoire d'une cassette. Petit tableau de mœurs*, Nendeln (Lichtenstein), Kraus Reprint, 1970, p. 71.

Mais c'est avec les œuvres de Justin Lhérisson, *La famille des Pitite-Caille* et *Zoune chez sa ninnaine*, qu'on arrive au sommet de ce type d'humour.

Le style de Lhérisson a pour principale caractéristique la bonne humeur et la dénomination bouffonne des personnages.

Tous les contemporains s'accordèrent à reconnaître qu'il [Eliézer] fut à la fois un brave homme et un homme brave.

[...] Par contre, sa descendance fut nombreuse. Sauf erreur ou omission, elle représentait le chiffre respectable de soixante-neuf enfants, dont quarante filles. (La dernière eut pour nom significatif: *Assezfille*).<sup>55</sup>

Ce prénom *Assezfille* représente cette subtile ironie de Lhérisson, qui pour souligner la descendance surtout féminine de M. Pitite-Caille, a donné à sa dernière fille le prénom d'*Assezfille*. Ce nom peut provoquer dans le lecteur un sourire parce qu'il comprend la nécessité d'avoir des garçons et de mettre fin à la naissance des filles. Il continue aussi, par la liste des nuances de la couleur et des noms des enfants, tous les noms sont des emprunts au calendrier, à la géographie, à l'histoire et à la mythologie etc..

Pensez donc! Soixante-neuf noms à retenir; soixante-neuf figures dont il fallait conserver les traits dans la mémoire! Ces enfants étaient de toutes les nuances: nègres francs, nègres rouges, chabins, tacté-codinde, griffes, mulâtres, sacatras, marabouts, tchiam-pourras, etc.

On ne pouvait pas demander à Pitite-Caille de s'y reconnaître. Aussi, quand pressé par ses amis, il voulait dénombrer nommément sa famille, ne pouvait-il citer du côté des femmes, que: Claircine, Méda, Solfège, Lousine, Zina, Etiénise, Lamercie, Elléda, Choucouloute, Bombazine, Dieudonne, Réséda, Rosemina, Gétinette, Auriette, Antoinette, Durinette, Uriette, Rachette, Sèraphine, Joséphine, Zétrenne, Rasotte, Popote, Désine, Nèguègue, Tumammzelle, *Assezfille*.

Du côté des hommes, que: Balthazar, Thémistocle, Socrate, Jéhovah, Yoyo, Excelcis, Lundi, Mardi, Jeudi, Samedi, Janvier, Février, Mars, Grozo, Voumba, Dhaïti, Mahometdeux, Philistin, Bozor, Marseille, Hélérobor, Nabuchodonosor, Jeanguistin, Eliézer, Tinomm, Létout.<sup>56</sup>

---

<sup>55</sup> Justin Lhérisson, *La famille des Pitite-Caille*, Paris, Editions Caribéennes, 1978, p. 17.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 17-18.

Cette liste est caractérisée par des noms bizarres; nous pouvons lire, par exemple, tous les noms empruntés au calendrier «Lundi, Mardi, Jeudi, Samedi, Janvier, Février, Mars », de la géographie « Marseille », de l'histoire « Antoinette, Nabuchodonosor », de la philosophie « Socrate », jusqu'au dernier nom: Letout. Ce dernier prénom qui représente le dernier enfant: *Letout*, nous pouvons le décomposer en « le-tout », qui se réfère à la totalité de la progéniture. Mais il peut aussi être compris, comme « c'est tout » qui exprime la fin de sa descendance, et, par conséquence, le dernier enfant né et le dernier enfant tout court.

Dans l'autre roman, *Zoune chez sa ninnaine*, Lhérisson explique cette technique de distribution fantaisiste des noms.

Généralement dans ces centres ruraux les noms sont des sobriquets, des « noms-jouète » ou petits noms, des « noms-vengnants » ou noms de guerre. Sans ces explications, auriez-vous compris peut-être que ZOUNE, en réalité, devrait s'appeler ZETRENNE BODIO, et MARECHAL TICOQ, ISMAEL TICHERY BODIO?

Me croyez-vous d'autre parti si je vous apprends que, de CHERISE BOISBLANC, la mère de ZOUNE – les malicieux habitants de Pays-Pourri avant [sic] trouvé le moyen de faire...SOR POUM?<sup>57</sup>

Lhérisson donc nous explique que tous les noms peuvent aussi être seulement des surnoms, utilisés par tous.

La gouaille de Lhérisson, dit le critique Hoffmann, affuble les parents de Zoune de noms ridicules: Maréchal Ticoq à son père grand coureur de jupons, et Sor Poum (Madame Prout) à sa mère affligée de flatulence chronique.<sup>58</sup>

Le comique se forme surtout sur la consonance des noms propres: Pititecaille, Boutenègre (du créole « boute »<sup>59</sup> qui signifie « repousser », donc « repousser les nègres »), général Borome (du créole « boròm »<sup>60</sup> qui signifie Superman ou videur), colonel Cadet Jacques (du créole

---

<sup>57</sup> *Id.*, *Zoune chez sa ninnaine*, Paris, Editions Caribéennes, 1978, p.83.

<sup>58</sup> Hoffmann, *Littérature d'Haïti*, cité, p. 135.

<sup>59</sup> Jean Targète et Raphael G. Urciolo, *Haitian Creole – English Dictionary*, Kensington (USA), dp Dunwoody Press, 1993, p. 32.

<sup>60</sup> *Ibid.*, cité, p. 29.

« kadejak »<sup>61</sup> qui signifie « viol »), Rodolphe Cabatoute (du créole « kaba »<sup>62</sup> qui signifie « terminer », donc celui qui termine tout), Docteur Cessamême (du créole « kès »<sup>63</sup> qui signifie « tirelire »), Docteur Cabaleur (du créole « kabalè »<sup>64</sup> qui signifie « braillard, gueulard »), Frère Djolrose (du créole « djol »<sup>65</sup> qui signifie « homme » et « wose »<sup>66</sup> qui signifie « révolte », donc il indique un révolutionnaire). Presque tous les noms sont créés à partir d'un mot créole, comme nous explique Pradel Pompilus: « ils ont gardé leur motivation et même une forte dose de connotation pour le lecteur haïtien ».<sup>67</sup>

Hibbert lui-même utilise des noms plaisants (Madame Tiampan, le député Mangoussa, le Sénateur Rénéus Rorotte, Cicéron Lapouyte etc.), mais il ne semble pas se contenter d'un sourire, quelquefois il arrive à un grand rire. Il utilise ces noms pour décrire le caractère d'un personnage et son importance dans le milieu familial. C'est le cas, par exemple, de la fille cadette de Séna, dont le surnom « Matoute » est dû à la préférence paternelle :

Et Ariane, qui ne l'était pas encore (mariée), cette dernière était surnommée *Matoute* par son père, parce qu'elle était la préférée.<sup>68</sup>

Hibbert semble aussi souligner l'importance d'avoir un nom qui n'est pas ridicule, mais en le faisant, il met en évidence la bêtise humaine. Dans un monde où le mariage semble être la vocation de la femme haïtienne, le nom acquis avec le mariage, devient fondamental.

- Pourquoi ne veut-elle pas se remarier? Louis Bonaparte est un bon parti!  
- Sans doute à cause du nom: elle ne se soucie pas de s'appeler « Madame Louis Bonaparte ».<sup>69</sup>

---

<sup>61</sup> Valdeman, dictionnaire, 2007, p. 342.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 313.

<sup>63</sup> Targète, Urciolo, *Dictionary*, cité, p. 92.

<sup>64</sup> Valdeman, dictionnaire, cité, p. 313.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 765.

<sup>67</sup> Pradel Pompilus, *Permanence de Justin Lhérisson*, Conjonction, n. 143, mai 1979, p. 43.

<sup>68</sup> Hibbert, *Séna*, cité, p. 27.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 142.

Les Haïtiens cherchent aussi à modifier leur propre nom pour se rapprocher d'un nom anglais, en paraissant plus européens et donc plus dignes de respect. Aux yeux des Haïtiens ces noms marquent l'ascension sociale, le prestige et la satisfaction. Pour faire cela, il faut changer l'orthographe.

- Oui, il n'y a pas eu moyen de faire différemment. Encore je suis bien heureux qu'on m'ait toléré Nestor, - il est vrai que j'ai dû par précaution y ajouter un H. Ça donne un air anglais au nom.<sup>70</sup>

« Ça donne un air anglais au nom » souligne cette idée que un nom qui paraît européen, ou anglais dans ce cas-ci, est digne d'admiration et l'article, que cet écrivain écrira, sera lu par de nombreuses personnes. Le nom, donc, est une sorte de garantie de succès.

Hibbert arrive aussi à créer un jeu des mots avec les noms, par exemple dans un dialogue, au nom *Sensitive*, suit le verbe deviner.

- Ah! Madame s'appelle *Sensitive*...

[...]

- Comme vous devez l'avoir déjà deviné, Madame, je viens pour les réparations.

- J'avais deviné, Monsieur...<sup>71</sup>

Cet écrivain a donc pratiqué cette forme d'humour un peu condescendante, qui consiste à refiler un nom ridicule à un personnage. Il faut connaître les Antilles pour savoir que le *thazar*, qui donne le titre au roman de Hibbert, par exemple, est un poisson, donc déjà du titre l'écrivain commence à critiquer la réalité de l'époque et ses bizarreries ou que *rorotte*, qui est utilisé en créole pour parler d'un fruit qui n'est pas mûr, est aussi un adjectif péjoratif si on l'utilise comme le nom ou le surnom d'un être humain.

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 120.

## 5. L'HUMOUR DANS LA DESCRIPTION DES PERSONNAGES

Les anecdotes amusants, les scènes drôles avec des personnages abondent dans les récits doucement ironiques. Tout devient ironique chez les romanciers nationaux. À partir de la mort d'un homme :

A dix pas du rempart, les trois meilleurs tireurs parmi les exilés, distinguèrent en effet un quadrupède qui cherchait à gagner le passage avoisinant la maison du Chef d'exécution. Ils firent feu et l'animal s'abattit en poussant un cri humain. Le poste entier se précipita vers la bête, et se trouva en face du cadavre de Ti Blanc baigné dans son sang, le tribart toujours à son cou...

Quelle déception!

Les pauvres exilés avaient cru abattre un cochon, hélas! Ils n'avaient tué qu'un homme de plus.<sup>72</sup>

La mort d'un homme est présentée comme inévitable et habituelle. Le comique d'Hibbert rend cette scène très amusante, et il arrive à effacer la tristesse de cet épisode: ils ont tué *seulement* un homme de plus.

Un autre épisode semblable est décrit aussi par Lhérisson dans son roman *La famille des Pitite-Caille* :

Retenez cette particularité: *Passepartout* mourut en 1877, d'une occlusion intestinale. Tous les aliments qu'il prenait lui revenaient par la bouche. Dieu avait voulu lui faire sentir combien sa conduite avait été infecte.

[...]

- C'est une apoplexie cérébrale, dit *Mettay Fair*.

- Je crois, moi, que c'est plutôt une apoplexie cérébuleuse! opine *Tipisline*.

- Pour moi, confrères, nous nous trouvons en présence d'une congestion cérébrale apoplectiforme! affirme avec arrogance *Cessamême*, et je ne m'explique pas que vous puissiez vous trompez de cette façon!

Docteur *Cabaleur* intervient :

- Confrères, je ne puis admettre un tel langage: si vous continuez sur ce ton, je me retire. Vous nous devez un respect. Pour moi, Messieurs, c'est une apoplexie!...

La discussion s'envenimait, et l'on était sur le point d'en venir aux mains, quand Velléda apparut tout en pleurs...

---

<sup>72</sup> Hibbert, *Romulus*, cité, p. 77.

- Docteurs! de grâce, occupez-vous de mon mari. Il se meurt...<sup>73</sup>

Encore une fois, l'humour souligne l'aspect comique d'une scène dramatique. La discussion entre les docteurs éloigne le lecteur de la situation tragique de M. Pitite-Caille et nous permet de sourire dans toutes les définitions de la maladie qui a frappé M. Pitite-Caille. L'ironie est présente aussi dans le contraste entre le nom « Passepartout » et la cause de la mort: une occlusion intestinale.

Un autre épisode amusant est la description de la destinée qui s'acharne sur M. Modestin: « M. Modestin avait perdu sa place et il était en exil: il lui manquait un troisième malheur pour être quitte envers la destinée. Il l'eut». <sup>74</sup> Dans ce cas-ci l'humour de Marcelin devient une moquerie à l'égard de M. Modestin.

Le comique est rendu aussi par Lhérisson à travers la mécanicité des geste et des événements.

Dans un de ses voyages à la côte, il rencontra à Aquin une belle martiniquaise du nom de Velléda. Et un temps, trois mouvements, il l'attaqua et la vainquit. Il se plaça avec elle.

[...]

Il fit d'elle Mme Eliézer Pitite-Caille. Elle méritait bien cette récompense.

Ils s'installèrent dans une superbe villa qu'ils avaient à Turgeau et se mirent à faire des enfants.<sup>75</sup>

Nous pouvons comprendre que ces deux personnages ressemblent aux robots. Tout est réduit à une sorte de description scientifique et militaire: « il l'attaqua » et « il la vainquit ». Un sourire vient au lecteur en lisant « Il fit d'elle Mme Eliézer Pitite-Caille. Elle méritait bien cette récompense ». La récompense est donc le mariage avec lui et l'utilisation du verbe « mériter » le souligne.

---

<sup>73</sup> Lhérisson, *Pitite-Caille, cité*, p. 62-63.

<sup>74</sup> Frédéric Marcelin, *Marilisse*, Paris, Ollendorff, 1903, p. 222.

<sup>75</sup> Lhérisson, *Pitite-Caille, cité*, p. 18-21.

Pourtant le comique des auteurs se base surtout sur les personnages. Tous les personnages ont des caractéristiques drôles. Ce chapitre-ci peut être divisé en trois parties :

1. Le caractère et l'aspect physique;
2. La fausseté et le langage;
3. Les discours entre les personnages.

## 5.1 LE CARACTÈRE ET L'ASPECT PHYSIQUE

Nous pouvons commencer par la description de Romulus :

Homme de devoir, si Romulus était ostensiblement le mari de deux femmes – l'une, Viergina, mulâtresse à la chevelure soyeuse et à la chair opulente, qui lui avait donné onze enfants, tous vivants; l'autre Isménie, appétissante négresse aux yeux brillants et aux lèvres sensuelles, qui lui en avait donné treize, tous également pleins de vie – si donc Romulus était ostensiblement le mari de deux femmes, du moins il ne semblait pas avoir de préférence et se tenait indifféremment chez l'une ou chez l'autre, sans que Viergina en voulût à Isménie ou Isménie à Viergina.<sup>76</sup>

L'humour dans cet extrait se base sur la présence des deux femmes, et l'impossibilité de choisir entre elles; mais surtout sur le fait que l'appellation « homme de devoir » se ne réfère pas à la morale courante, mais au fait qu'il a deux femmes et il les aime toutes les deux également. La répétition de l'adverbe « ostensiblement » est un indice du caractère de Romulus, en effet l'adverbe signifie « ouvertement » donc peut représenter une personne qui ne se cache pas.

Mais la description de Romulus ne s'arrête pas là, Hibbert continue avec une conversation entre Romulus et le curé :

Romulus avait l'habitude de s'intituler « un lettré ». Dans sa bouche, cela voulait dire qu'il connaissait ses lettres, qu'il savait lire. Outre ce point important, Romulus avait appris à signer. C'était même un toquade chez lui, il voulait toujours signer, n'importe quoi! – Bien qu'il fût un frère très illustre et très puissant de la Loge de la Nouvelle-Cité, il trouvait moyen de concilier son

---

<sup>76</sup> Hibbert, *Romulus, cité*, p. 17.



grade de 33<sup>e</sup> avec sa qualité de fidèle de l'Eglise Catholique. Il ne manquait jamais la messe et vivait dans la crainte de Dieu.

Le Curé, voulant profiter de ses tendances heureuses, s'efforça de faire entrer pour de bon dans le troupeau du Seigneur, cette brebis égarée. Romulus renonça sans difficulté à la franc-maçonnerie, et ce fut une affaire entendue qu'il ferait sa première communion. Le curé entreprit de la catéchiser et Romulus paraissait dans les dispositions de la plus parfaite contrition. Le point délicat – et le curé le sentait bien – c'était la question des *deux femmes* qu'il fallait aborder. Le curé y toucha avec habileté, un mois avant la cérémonie religieuse.

- Romulus, mon ami, dit le curé en roulant les *r*, vous comprenez, il n'est pas possible que vous alliez à la Sainte-Table, en état de péché mortel.

- *Oui, père.*

- Votre vie est des plus irrégulières, Romulus. L'immoralité de votre conduite scandalise les âmes honnêtes.

- *Oui, père.*

- Et le Bon Dieu ne veut pas cela, Romulus. Il ne veut pas cela, le bon Dieu. C'est pour ce motif que dans sa bonté infinie, Romulus, il a institué le Saint Sacrement du mariage.

- *Oui, père.*

Le curé respira et se dit: ça va bien, ça va même très bien.

- Donc, Romulus, mon ami, pour pouvoir vous approcher de la Sainte-Table, il convient que vous mettiez fin à ce scandale. Vous devez vous décider à vous marier.

- *Oui, père.*

- Et pour cela, mon ami, il importe que vous quittiez l'une de vos deux femmes et que vous épousiez l'autre devant Dieu et devant les hommes.

Romulus réfléchit un instant, puis se levant, il dit au curé :

- *Pé, m'pas capable fait ça. M'rainmin tous lé deux.* [Père, je ne puis pas faire cela. Je les aime toutes les deux].

Et plantant là le curé, il s'en alla « préférant vivre en musulman plutôt qu'en chrétien » - disait le curé qui ajoutait :

- En Afrique, là où les Arabes conquièrent mille noirs à l'Islamisme, les missions catholiques, apostoliques et romaines n'en conquièrent pas dix. Ils sont dominés par la chair. C'est affreux.

Depuis cet accident, chaque fois que le curé rencontrait Romulus, le dialogue suivant avait inmanquablement lieu.

- Bonjour *père.*

- Bonjour Romulus. Vous viviez toujours dans le péché.

- Ah! *p-è, où mandé m'tropp!* [Ah! père, vous me demandez trop].<sup>77</sup>

Le comique, dans ce passage, nous le retrouvons en plusieurs parties. Déjà au début nous lisons la définition de « lettré » qui n'est pas quelqu'un de

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 18-20.

cultivé, érudit, instruit mais seulement quelqu'un qui connaît les lettres. Et c'est Romulus, lui-même, qui à l'habitude de s'appeler « lettré ». La même ironie se base aussi sur le fait qu'il voulait signer n'importe quoi, après avoir appris à signer. Toute la conversation avec le curé est imprégnée d'une fine ironie. Après l'avoir fait renoncer à la maçonnerie, le curé cherche à le convaincre à renoncer à une de ses deux femmes. Mais quand le curé arrive à le lui demander, Romulus confirme qu'il les aime toutes les deux. Le curé fait alors une comparaison avec les Africains musulmans, qui sont dominés par la chair. Le comique se retrouve aussi à la fin: chaque fois que le curé et Romulus se rencontrent, a lieu la même conversation: le curé lui dit qu'il vit dans le pêché, et Romulus répond qu'il lui demande trop.

Chez Hibbert l'humour se retrouve dans la description des personnages de son roman *Séna*. L'exemple qui suit est celui du Sénateur Rorotte.

Rorotte était amoureux, et il aimait avec d'autant plus de violence, que ses vingt-quatre années d'union paisible avec Madame Rorotte – la bonne Mémène – avaient en quelque sorte accumulé en lui, de trésors de tendresse, qu'il ne demandait qu'à dépenser – avec une autre!<sup>78</sup>

Ou bien :

À force de ce dire et de répéter: *je suis un caractère, moi! Un homme comme moi! Ma dignité ne me permet pas d'accepter de pareilles choses!* il avait fini par persuader les autres qu'il était vraiment un caractère.<sup>79</sup>

Il est très important de souligner comment Hibbert a réussi à donner une image drôle du personnage. Par exemple, si au début il semble très amoureux de sa femme, à la fin il arrive à affirmer qu'il aurait besoin de dépenser tout l'amour qu'il a accumulé avec sa femme, mais avec une autre. La ponctuation joue un rôle important dans le premier extrait; en effet le tiret avant les derniers mots crée une petite pause ironique. En plus, il a une

---

<sup>78</sup> *Id.*, *Séna*, cité, p. 19-20.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 24.

considération si haute de soi-même, qu'il arrive à convaincre tout le monde de sa supériorité, à force de répéter la même phrase.

Un autre personnage amusant, M. Hellénus Caton, nous le retrouvons dans le roman *Les simulacres*. Hibbert nous décrit ce personnage comme un étrange communiste.

Cet étrange communiste, propriétaire de nombreuses maisons, halles et villas, entendait conserver ce qu'il possédait et augmenter le nombre de ses propriétés bâties ou non, par la raison, qu'étant un peu foncé, il se croyait peuple.<sup>80</sup>

Ou:

Il passait la plus grande partie de son temps, comme tout le monde d'ailleurs, à critiquer, avec violence, le Gouvernement dans ce qu'il faisait ou ne faisait pas. Quand il lui arrivait de garder le silence, c'était pour songer aux moyens de débarrasser le pays des Américains et de se venger de compatriotes qui pensaient autrement que lui ou qui ne l'appréciaient pas comme il le désirait. Il ne s'interrompait de temps en temps que pour crier après Bernadotte qui ne s'en faisait pas.<sup>81</sup>

L'ironie est utilisée dans ces extraits pour décrire M. Hellénus Caton, lequel, comme tous les communistes de l'époque, détestait les Américains mais, par contre, il se définissait « peuple » seulement pour garder ses propriétés et les augmenter. En outre dans la deuxième partie le comique est souligné par le fait que chaque fois qu'il est silencieux, c'est pour réfléchir au moyen de se débarrasser des Américains, mais aussi de se venger des compatriotes qui ne l'appréciaient pas. Le comique nous le retrouvons aussi dans la dernière phrase, qui montre qu'il n'interrompait ses pensées politiques et révolutionnaires que pour crier contre l'indifférence de Bernadotte.

La description ironique d'un personnage nous pouvons la retrouver aussi dans *Zoune chez sa ninnaine*, où Lhérisson décrit la petite Zoune: « Quant à

---

<sup>80</sup> *Id.*, *Simulacres*, P.-au-P., Deschamps, 1988, p. 25.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 28.

la filleule [Zoune] – nous pouvons dire, et en cela, nous serons d'accord avec ceux qui l'avaient vue – qu'elle était positivement emmafrisée ». <sup>82</sup>

Dans ce cas, l'ironie se cache dans les deux derniers mots. « Emmafrisée » signifie d'une laideur au-dessus de toute expression. <sup>83</sup> Le comique de Lhérisson se base sur l'union de cette expression avec l'adverbe « positivement ». Zoune ne peut pas être positivement laide.

Dans le même roman, nous pouvons lire une autre description des Haïtiens :

Vont-ils à la campagne?

Font-ils une visite en ville?

Assistent-ils à un enterrement?

Sont-ils sédentaires?

Si vous le désirez, vous en saurez le pourquoi: il y a un tas de gens – ne faisant œuvre de leurs dix doigts – qui sont comme préposés à s'occuper des affaires des autres... <sup>84</sup>

L'humour dans cet extrait se retrouve dans la dernière phrase, qui justifie toute activité haïtienne par le fait de « s'occuper des affaires des autres ».

La description physique des personnages concerne aussi les parties du corps. C'est le cas, par exemple, de la sage-femme qui a fait naître Cléore, la petite fille de Marilisse.

Après avoir déposé son châle sur une chaise, elle releva ses manches et montra ses mains, de véritables mains d'opératrice, longues, effilées, profondes, aux ongles coupés ras, de magnifiques instruments professionnels donnés par la nature. Du reste, elles avaient décidé de sa vocation. <sup>85</sup>

Le comique se base sur la description des mains, si flatteuse qu'elle mène jusqu'à l'affirmation que ce sont les mains elles-mêmes qui ont choisi sa profession.

Marcelin décrit aussi ironiquement le personnage d'Alcibiade :

---

<sup>82</sup> Lhérisson, *Zoune, cité*, p. 86.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>85</sup> Marcelin, *Marilisse, cité*, p. 81.

Alcibiade Scipion a passé cinq ans à Paris. Il devait y faire son droit ou sa médecine, on ne sait au juste. Il n'a fait ni l'un ni l'autre, mais il a fréquenté assidûment les cafés de la rive gauche, et chaque soir, entre amis, il a résolu, la cigarette aux lèvres, devant un bock, les questions les plus ardues de la science sociale.

A bord, il a voulu continuer... Il a parlé des idées nouvelles qui agitaient le monde et qu'il allait acclimater dans son pays. Il a stigmatisé la religion, éteindre des peuples. Il a dit que l'amour libre était le mariage de l'avenir, tel que le socialisme le comprend et que l'humanité doit le pratiquer. Il a juré la guerre à l'alcool, ce démoralisateur par excellence. Il a exalté enfin le gouvernement du peuple pour et par le peuple.

Les hommes se sont moqués de lui et les femmes lui ont tourné le dos.<sup>86</sup>

Le sarcasme de Marcelin attaque le langage pompeux, et il utilise le comique pour souligner l'inadéquation entre les phrases. Par exemple au début Marcelin nous dit qu'il devait faire son droit ou sa médecine à l'université, mais il n'a fait ni l'un ni l'autre, en revanche il a fréquenté assidûment les cafés; l'utilisation de la conjonction « mais » souligne mieux son humour. Puis l'auteur nous dit qu'il allait faire la guerre à l'alcool, mais au début il décrit Alcibiade devant des bocks de bière. Le comique est présent aussi dans le fait que, même s'il n'a pas fait d'études supérieures, il a résolu dans les cafés les questions les plus ardues de la science sociale.

Marcelin décrit aussi Aristodème Bourdaloue pendant une conversation entre Thémistocle et son père :

Un instant auparavant, Labasterre, bien qu'il n'aimât pas Aristodème Bourdaloue – mais il faut savoir faire des sacrifices pour l'avenir de sa progéniture! – avait dit à son fils en le voyant passer, orgueilleux et fier à son ordinaire :

- Vous ce brillant orateur...quand tu seras orateur...

Épaminondas, après la scène, se hâta de demander à son père :

- Dis, papa, quand je serai orateur j'aurais ma cravache pour battre les femmes?

À quoi le père, embêté, répondit:

- Ce n'est pas un orateur, mon fils. C'est un méchant avocat à bout d'arguments!

---

<sup>86</sup> Frédéric Marcelin, *La confession de Bazoutte*, Paris, Ollendorff, 1909, p. 16-17.

L'enfance d'Epaminondas se développait ainsi dans ces leçons de choses données par ses père et mère.<sup>87</sup>

Le comique dans cet extrait se base sur le fait que le jeune et inexpérimenté Epaminondas croit qu'il est un privilège de l'orateur, battre les femmes à volonté.

## 5.2 LA FAUSSETÉ ET LE LANGAGE

L'ironie des romanciers se base aussi sur la description des événements qui frappent les personnages.

C'est le cas par exemple de l'arrivée de M. Caséus à Port-au-Prince :

Il était venu à la capitale aux fins de prendre la place que ses propres concitoyens, et lui-même, proclamaient digne de son mérite.

[...]

Il faut dire, pour ne rien céler, qu'à ce sentiment de juste fierté de fournir un grand homme à la capitale, il se mêlait chez les confrères le sentiment moins noble, mais plus humain, d'être débarrassés de lui. Ils supputaient, non sans plaisir, que, lui parti, ils pourraient se partager toutes les causes qu'auparavant il accaparait. Cette étoile, à utilement parler, était un éteignoir.

[...]

Il arriva à Port-au-Prince porté ainsi sur les ailes de la Renommée de son clocher natal, et plus directement sur les quatre pieds de son infatigables mule souris.<sup>88</sup>

Il est très intéressant remarquer que si au début le narrateur décrit l'arrivée dans la capitale comme une sorte de récompense pour son habileté, tant qu'il affirme qu'il était digne de cette place. En fait toute l'estime des collègues pour son départ pour la capitale, est un moyen pour se débarrasser de lui. En outre l'humour se trouve surtout à la fin quand son arrivée sur les ailes de la Renommée, Marcelin le traduit dans les pattes de son mule. L'ironie est soulignée surtout par l'utilisation de « et plus directement » qui éloigne le lecteur d'imagination du personnage et le met en contact avec la grossière réalité.

---

<sup>87</sup> *Id.*, *Thémistocle*, cité, p. 13.

<sup>88</sup> *Id.*, *Marilisse*, cité, p. 1-3.

Un autre épisode, dans le même roman de Marcelin, est la description des parrains de Cléore, qui en réalité ne sont pas intéressés à la filleule mais à la gloire qu'ils peuvent tirer de ce baptême.

La grande bonté, les prévenances que M. Azéma Modestin et sa femme témoignaient à Marilisse, au fur et à mesure que son état s'accroissait, ne tiraient pas uniquement leur source de l'affection de leur âme. Elles avaient un autre motif: ils tenaient à passer pour très populaires, très aimés dans la ville. Or, le moyen qu'ils avaient trouvé pour le démontrer sans conteste c'était d'avoir un grand nombre, le plus grand nombre de filleuls. L'un et l'autre faisaient ainsi la chasse aux enfants à baptiser. Quand une femme était grosse, ils la circonvenaient. Ils en étaient aux petits soins pour elle et pour son homme. Ils rendaient des visites, ils envoyaient des cadeaux, ils s'informaient des incidents de la grossesse. On était, il n'est pas besoin de le dire, excessivement flatté de ces procédés. Aussi était-il rare qu'une semaine se passât sans que M. ou Mme Azéma Modestin ne tinsent deux ou trois enfants sur les fonts baptismaux. Cela coûtait, bon an mal an, passablement cher: voitures, sacs de bonbons de la part de monsieur, robe de baptême, accessoires divers de la part de madame, atteignaient un chiffre respectable. Mais le ménage était à son aise. Au surplus, M. Alzéma Modestin comptait peut-être qu'un jour la reconnaissance publique le dédommagerait en l'appelant à la Présidence de la République...<sup>89</sup>

L'ironie dans cet extrait nous la retrouvons dans l'attitude des personnages. Leur but est celui d'avoir le plus grand nombre de filleuls. Marcelin utilise le verbe « faire la chasse » pour rendre bien l'idée de « circonvenir » toutes les femmes enceintes. Une autre affirmation ironique est le fait que une semaine sans deux ou trois enfants sur les fonts baptismaux sans voir M. et Mme Modestin comme parrains était très rare. Finalement, le plus comique, c'est que cette prolifération des filleuls était la stratégie du personnage pour avoir plus d'électeurs comme candidats à la Présidence de la République.

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 89-90.

### 5.3 LES DISCOURS PARMI LES PERSONNAGES

Marcelin souligne ironiquement la bêtise des discours. Nous pouvons lire les extraits du roman *Marilisse*. Nous commençons par l'affirmation d'un mari qui a à peine perdu sa femme: « Pauvre Zézé! Elle avait toujours cru qu'elle m'enterrerait. Elle doit être bien contrariée ». <sup>90</sup> Dans cet extrait l'humour de Marcelin efface la profonde tristesse pour la mort de la femme de Jouassin. Dans le même roman, nous lisons aussi le dialogue entre Cléore et son mari :

- Jurez-le sur le berceau de notre enfant! réclamait-il alors avec solennité.
- Cléore jurait, non sur le berceau puisqu'il avait été vendu, mais devant la mince couchotte où, a terre, dormait la fillette. <sup>91</sup>

Le comique de Marcelin casse le drame de la situation précaire dans laquelle ils vivent.

En plus nous pouvons trouver:

- Il m'a donné un poste de confiance.
- Lequel? insista sa belle-mère.
- Il m'a confié son portefeuille à porter. <sup>92</sup>

L'humour de Marcelin sert à ridiculiser une situation tragique: la nécessité de gagner de l'argent pour vivre grâce à une occupation stupide.

Mais c'est Hibbert qui arrive au sommet de l'humorisme dans des petites réponses. Dans *Les simulacres*, M. Brion demande à Pablo comment il pense d'enlever Mme Céphise Caton si elle est non consentante et la réponse est très sèche: « par le chloroforme, c'est facile... ». <sup>93</sup>

En outre dans le roman *Romulus*, il y a un dialogue très amusant entre M. Trévier et Romulus :

---

<sup>90</sup> Marcelin, *Marilisse*, cité, p. 215.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 322.

<sup>93</sup> Hibbert, *Simulacres*, cité, p. 95.



L'Église elle-même enseigne qu'on ne doit pas faire gras continuellement - que les vendredis, les quatre-temps et les vigiles, il faut faire maigre.

- Si bien donc, interrompit M. Trévier en riant de grand cœur de la casuistique de Romulus – vous faites gras avec Vierge et maigre avec Iséminie.

- Voilà!<sup>94</sup>

La réponse de M. Trévier est très ironique et souligne la peu conviction de la première affirmation de Romulus: dans la période de maigre il renonce à une femme volontiers parce qu'il en a une autre.

L'humour dans ce chapitre donc se base sur la description des personnages, leurs relations et leurs conversations. Le texte entier est imprégné par l'ironie.

---

<sup>94</sup> *Id.*, *Romulus*, cité, p. 63.

## 6. LE COMIQUE DANS LE LANGAGE

Les romanciers nationaux ne prennent pas au sérieux leurs compatriotes et ils soulignent ce mélange de hâblerie, de fanfaronnade, de déclamation, de vanité qui constitue le caractère créole dans tous les discours. C'est Yvette Tardieu Feldman qui nous explique cette composante comique du langage:

Par delà l'humour irrésistibles qui s'en dégage, ces parodies exorcisent par le rire démystificateur ces tentatives confusionnistes, ces variations linguistiques. Sclérose du psittacisme, logomachie de parade, grandiloquence greffée sur le vide, triomphe de la non-signification et du contresens, crise du langage ivre de soi-même et débouchant sur un « tumulte au silence pareil », autant de symptômes d'une épidémie qui ravage l'expression et jusqu'à la pensée.<sup>95</sup>

Tous ces conversations et monologues, que nous lirons après, sont acclamés avec le plus grand sérieux, par des gestes ridicules, par une emphase exagérée et par des quiproquos. C'est le critique Hoffmann qui nous explique ce genre de satire, comme « une satire du style ampoulé, pédantesque, et souvent amphigourique de rigueur chez ses compatriotes [de Marcelin] dans les discussions politiques ou les éloges funèbres ». <sup>96</sup> Certains personnages deviennent seulement des fantoches et les lecteurs haïtiens rient autant plus volontiers parce qu'ils ressemblent aux personnages réels.

Le comique naît aussi de l'utilisation d'un mot créole à la fin d'une phrase en français. Et quand ce mot créole est un mot fort, le rire devient énorme et irrésistible, comme dans cet exemple: « Cette tourbe ne voulut donc pas désemparer. Pensez donc! Quel meilleur divertissement offert à sa curiosité: l'expulsion d'une domestique pour *bouzindrie*<sup>97</sup> (prostitution) ». <sup>98</sup> C'est la première fois, que un écrivain haïtien souligne la puissance comique du créole ou de la créolisation d'un mot français.

---

<sup>95</sup> Yvette Tardieu Feldman, *De la colonie à l'occupation : les étrangers chez Hibbert*, P.-au-P., Conjonction, n. 122-123, 1974, p.30.

<sup>96</sup> Hoffmann, *Littérature d'Haïti*, cité, p. 129.

<sup>97</sup> Targète, Urciolo, *Dictionary*, cité, p. 32.

<sup>98</sup> Lhérisson, *Zoune*, cité, p.105.

Les romanciers nationaux et les autres écrivains haïtiens n'ignorent pas les autres aspects du comique, comme le comique des gestes, des attitudes, des situations. À travers le rire, les auteurs peuvent faire une féroce critique de la réalité politique et sociale de l'époque. Toutefois, les mots et les gestes pompeux n'arrivent pas à cacher tout à fait la réalité: la lutte pour les droits civils, les luttes sociales, les institutions corrompues, l'indifférence à la vie individuelle des citoyens. Pradel Pompilus affirme aussi que « le rire doit aussi voiler le tragique des situations et l'amertume de l'écrivain devant la dégradation de la famille haïtienne, devant le sort de l'autochtone réduit à l'état d'ilote dans son propre pays, devant l'abandon des jeunes domestiques vouées à la prostitution». <sup>99</sup>

En ce qui concerne l'humour dans le langage nous pouvons diviser ce chapitre en cinq parties :

1. La langue parlée en privé;
2. La langue parlée en public;
3. Les répétitions;
4. La grammaire et la prononciation;
5. Les discours officiels pompeux.

## 6.1 LA LANGUE PARLÉE EN PRIVÉ

Dans les familles ou entre amis, les Haïtiens se sentent libres de comparer presque toujours la France et Haïti. C'est dans cette comparaison que les écrivains soulignent la bêtise des Haïtiens, incapables de voir la réalité et fiers des petites choses qui caractérisent leur propre pays. Nous pouvons lire dans ces deux exemples, la démonstration de cette affirmation :

N'allez pas pli loin avec votre France,... La France cé la France,  
Haïti cé Haïti...  
Nous sommes dans un pays de calbindage, il faut calbinder; voilà  
tout... <sup>100</sup>

---

<sup>99</sup> Pompilus, *Justin Lhérisson, cité*, p. 45.

<sup>100</sup> Lhérisson, *Pitite-Caille, cité*, p. 52.

Dans ce passage, le verbe « calbinder » vient du créole « kalbenday<sup>101</sup> » qui signifie « perte de temps ». Le personnage à travers la francisation d'un mot créole souligne cette attitude haïtienne.

Ou encore :

Enfin ces femmes dont les maris disaient solennellement :

- Mon épouse! ma dame!

Aujourd'hui que nous sommes plus distingués, nous disons tout comme un parisien: *ma femme*, en parlant d'elles, et *ma petite chatte*, quand nous nous adressons à elles.

Et l'on ne semble pas s'apercevoir que nous ne sommes pas plus avancés pour cela.<sup>102</sup>

Dans cet extrait, et surtout dans la dernière phrase, on souligne la différence entre Haïti et la France. Ce n'est pas en utilisant les mots français que un peuple commence à ressembler aux parisiens.

Les Haïtiens semblent aussi se vanter de connaître plusieurs langues possibles, et ceci est un symbole de prestige. Mais, malheureusement, c'est une simple invention pour se faire admirer par les personnes des classes sociales les plus élevées ou par les étrangers.

C'est le cas, par exemple, de Mme Thazar qui en parlant avec Schlieden, le prétendant de la fille de Mme Thazar, affirme de ne pas parler l'allemand mais de le lire.

Schlieden lui communiqua des lettres par lesquelles ses parents lui envoyaient leur assentiment au choix qu'il avait fait; - elles étaient écrites en allemand, ces bonnes lettres, Madame Thazar n'y vit que du feu, mais en bonne haïtienne elle les lut tout de même avec un air d'aisance stupéfiant.

- Com... comment, vous savez l'allemand? demanda Schlieden « baba »

- Je ne le parle pas, répliqua effrontément Madame Thazar, mais je le lis un peu.<sup>103</sup>

---

<sup>101</sup> Targète, Urciolo, *Dictionary, cité*, p. 87.

<sup>102</sup> Hibbert, *Séna, cité*, p. 52.

<sup>103</sup> *Id.*, *scènes de la vie haïtienne. Les Thazar*, P.-au-P., Deschamps, 1988, p.157.

Un autre effet comique, que Hibbert produit, nous le retrouvons dans la pièce de théâtre *La réclamation Hopton*, où des langues différentes provoquent une discussion amusante et ridicule.

- You speak French?
- No...
- Je regretted.
- You speak English?
- No...
- I am so sorry<sup>104</sup>.

Le comique se base aussi sur le rapport entre mots/actions. Les personnages, dans ce groupe ci-dessous, sont des fantoches incapables de prendre une décision véritable et d'affronter les événements.

Nous commençons en lisant la réaction de M. Horion à le refus de mariage: « - Cé bon! s'était écrié M. Horion avec fureur, je me vengerai!... j'en épouserai une autre! ». <sup>105</sup> Donc, sa solution est épouser une autre femme, si la première ne l'a pas voulu.

Dans une pièce théâtrale, *Une affaire d'honneur*, Hibbert crée un personnage ridicule, Théodule, qui participera à toutes les scènes drôles de la pièce. Par exemple: « Oh! je n'ai pas faim. (Tout en disant cela, il gagne la salle à manger) <sup>106</sup> »; nous pouvons aussi voir comment les affirmations et les actions ne coïncident pas.

En outre, l'honneur si déclamé comme une sorte de raison de vie, est défini inutile avant un duel. Pour éviter de combattre, Théodule arrive à nier tous ses valeurs fondamentaux.

Ah! c'est comme ça, Messieurs... Ah! c'est comme ça... s'il s'était agi d'un autre, vous auriez arrangé son affaire... parce que c'est moi..., vous voulez me conduire à la boucherie... Alors, je n'ai pas de famille, moi. Je n'ai pas de pays, moi... (*Avec force*). Eh bien! Messieurs, je vais vous dire une chose: je ne me battra pas!!<sup>107</sup>

---

<sup>104</sup> *Id.*, *Recueil de pièces de théâtre*, P.-au-P., Deschamps, 1988, p. 61.

<sup>105</sup> Hibbert, *Les Thazar*, cité, p. 191.

<sup>106</sup> *Id.*, *Théâtre*, cité, p. 27.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 36.

Nous comprenons que tout ce discours pompeux est presque inutile. La décision qu'il prend ne coïncide pas avec les valeurs qu'il affiche. Il semble vouloir créer volontairement ce chaos pour détourner ses amis. Mais après cette affirmation de son absence au duel, il arrive à affirmer que l'honneur est fondamental. C'est un ce moment dont son ami Lunique soulignera l'absurdité et le ridicule.

- Et surtout, Félix, n'oubliez jamais que l'honneur doit passer avant l'amour, que l'honneur doit passer avant la vie!

LUNIQUE

- Com...comment! il ose dire ça...devant nous!... Mè...mè...mè... c'est fort oui ça?<sup>108</sup>

Avec ce dialogue termine la pièce, où le ridicule et l'humour ont été fondamentaux.

## 6.2 LA LANGUE PARLÉE EN PUBLIC

Nous analyserons la langue que les Haïtiens doivent utiliser en public. Les romanciers nationaux insèrent dans leurs romans des affirmations sur la langue.

Nous commençons par Marcelin, qui, dans *Thémistocle-Epaminondas Labasterre*, souligne les mots que les Haïtiens ne doivent pas utiliser.

...car notre démocratie prohibe ce mot *maître*. Il ne faut pas même dire: ceux chez qui ils servent. La correction veut: ceux chez qui ils travaillent. Le plus grand nombre prononce, avec conviction, la *raisonnée* au lieu de *l'heureuse année*. Cela ne fait rien et on comprend tout de même.<sup>109</sup>

Le gouvernement impose des mots pour qu'on n'en utilise pas certains autres, mais il ne s'inquiète pas des conséquences de la situation haïtienne. Il est très intéressant de remarquer que la préoccupation de la démocratie est celle de changer tous les mots qui se réfèrent à la soumission et au

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>109</sup> Marcelin, *Thémistocle*, cité, p. 34.

travail. C'est ici que l'ironie et la satire de Marcelin se cachent. En effet derrière ce discours, il fait une critique de la politique et de ses vaines prétentions.

Très importante aussi est la connaissance exacte de la langue française. Parler français devient un signe de pouvoir:

- « Vous ne parlez pas français! » me disait-on. Je m'efforçai de m'exprimer le plus purement que possible dans la langue de Pascal, de Bossuet et de Fénelon, mais c'était en vain: j'étais de moins en moins compris. À la fin, le député Mangoussa me dit: Parlé francé cé l'argent! ». <sup>110</sup>

Nous pouvons comprendre le ridicule de cette affirmation. Le député Mangoussa, qui demande à M. Thazar de parler en français, parce que le français est fondamental, à la fin tombe lui-aussi dans une affirmation en créole.

Hibbert souligne à travers l'humour des discours la fausseté des politiciens. Même s'ils ne comprennent pas les discours, ils acquiescent.

Deux adverbes: « *Si* » qu'il prononçait en point d'orgue: « Si...i...i...i...! » et *absolument*, qu'il lançait de temps en temps, lui permettaient de prendre part à n'importe quelle conversation, sans se compromettre et sans se fatiguer. Par exemple vous disiez :

- Le change monte.
- *Si!* ...disait M. Baudoin
- Mais je crois que la baisse se fera tout de même.
- *Absolument!* vous répliquait-il, incontinent. <sup>111</sup>

L'utilisation du verbe « lancer » et de « n'importe quelle conversation » soulignent l'inattention aux propos de l'interlocuteur.

En plus, dans ces discours, les auteurs, Hibbert surtout, à travers le comique arrivent à affirmer la réalité politique. Par exemple, dans *Séna*, un personnage affirme: « j'ai servi mon pays avec patriotisme, dignité et désintéressement... ». <sup>112</sup> Nous comprenons l'ironie de Hibbert, qui met en

---

<sup>110</sup> Hibbert, *Les Thazar, cité*, p. 38.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>112</sup> *Id.*, *Séna, cité*, p. 76.

évidence le désintéressement des politiciens envers la société et la patrie. Ce qui est important, c'est la carrière.

Dans l'autre roman de Hibbert *Les Thazar*, Brion affirme: « Il ne faut pas rire, Brion, il m'a dit ça, le duc de Broglie! Je ne mens jamais, moi! J'arrange un peu les choses, parfois, mais je mens jamais. ». <sup>113</sup> Pour les hommes politiques « arranger les choses » devient fondamental pour convaincre leurs compatriotes. Pour eux, il ne s'agit pas de mentir, souligne Hibbert, mais simplement d'arranger *un peu* les choses. <sup>114</sup>

### 6.3 LES RÉPÉTITIONS

Les répétitions sont parfois des séquences qui représentent la frénésie et l'obstination des personnages et l'effet comique naît de l'aspect mécanique de la situation. La mécanicité de la situation est présente dans le roman de Marcelin, *Thémistocle-Epaminondas Labasterre*, où la foule qui est en train d'écouter le nouveau président d'Haïti hurle :

- Oui, oui! Vive le président d'Haïti!
- Non, non, jamais! Vive le président d'Haïti!
- Non, non. Vive le président d'Haïti!
- Non, il n'y a qu'un pouvoir... Vive le président d'Haïti!<sup>115</sup>

La même situation peut se trouver aussi à des pages différentes. En effet à la p. 87, nous pouvons lire :

Renaudin, ce n'est pas le ministre des Relations Extérieures qui parle à son chef de Division... c'est l'ami Baucour qui s'adresse à son ami Renaudin et lui demande de lui dire sa pensée intime sur cette affaire. <sup>116</sup>

---

<sup>113</sup> *Id.*, *Les Thazar*, cité, p. 112.

<sup>114</sup> (l'italique est de nous).

<sup>115</sup> Marcelin, *Thémistocle*, cité, p. 197-199.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 87.



Et à la 107:

Renaudin, ce n'est pas le ministre qui parle à son chef de Division, c'est l'ami Baucour qui s'adresse à son ami Renaudin et qui lui dit: « Renaudin, que pensez-vous de l'affaire du bureau du port? ». <sup>117</sup>

Une autre situation mécanique, nous la retrouvons aussi dans l'autre pièce, *Une affaire d'honneur*.

- Mèci, Messieurs, mèci...  
[...]  
- Mèci, Messieurs, mèci...  
[...]  
- Mèci, Messieurs, mèci...  
[...]  
- Mèci, Messieurs, mèci... <sup>118</sup>

Les répétitions sont présentes aussi dans le roman de Hibbert, *Séna*. Pendant que Porus est en train de raconter une histoire, Hibbert, pour souligner le fait que Porus raconte toujours la même histoire avec le même enthousiasme, décompose les mots de l'histoire, qui devient une sorte de balbutiement.

*Brièvement!* voici la chose, poursuit Porus. Un matin – c'était sous Boisrond, oui, oui...non, non. C'était au commencement de Salomon. – Un matin, je dis à mon garçon: « Boisdodo –vous devez vous rappeler Boisdodo, Lacorne?- Un matin, je dis à mon garçon: « Boisdodo, je vais passer la journée en plaine, sellez « Pistache! »- Vous avez connu « Pistache », Lacorne?  
[...]  
...Du côté de Droillard, je remarquai.. c'était après Drouillard...je remarquai que je... Non, non, c'était avant Drouillard, je remarquai que je n'avais plus.. Si, si, c'était après Drouillard, je remarquai que je n'avais plus la breloque. <sup>119</sup>

Comique dans l'exemple ci-dessus est l'utilisation au début de l'adverbe « brièvement ». Malgré cet adverbe, l'histoire est très longue et répétitive. En outre le balbutiement rend cette histoire encore plus amusante et drôle.

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

<sup>119</sup> Hibbert, *Séna*, cité, p. 270-272.

Dans l'autre roman, *Les Thazar*, nous retrouvons d'autres répétitions. Dans ce roman, les répétitions provoquent l'invention des nouveaux verbes.

- Le change?
- Un désastre. Monte, puis redescend pour remonter... redescend... reremonte... rereredescend... rereremonte encore...<sup>120</sup>

L'invention des nouveaux verbes comme « reremonter » et « rereredescendre » souligne davantage le comique de la situation.

## 6.4 LA GRAMMAIRE ET LA PRONONCIATION

Beaucoup d'effets comiques résultent de la prononciation des mots ou de l'usage incorrect de la grammaire française. Marcelin, par exemple, dans *Marilisse*, après l'utilisation d'un mot créole, nous donne une explication de ce mot.

- Tiyenne s'exclama alors. Les hanches tressautant d'allégresse, elle lança :
- Ce baptême fait *glaou*.
- Glaou*, dans notre vocabulaire créole, est à peu près synonyme de *yan*. Mais on ne dira pas d'un baptême, d'un mariage: il fait *yan*. Il y a une nuance sensible. On le dira d'un éclair... Il est éclatant, fugitif, il passe: *yan!*<sup>121</sup>

Pourtant c'est dans les romans de Hibbert qu'il y a le sommet de l'ironie dans le « lexique ».

Dans la pièce de théâtre, *Le caïman*, Hibbert, à travers les personnages, Adèle et Damestois, donne une définition du mot « idéal ».

- Voyons! Dis-moi ça: Qu'entends-tu par idéal?
- Ce qui nous fait plaisir, - ce que nous faisons avec enthousiasme!
- Par exemple, quand tu vas au bal...
- Oh? Oui...<sup>122</sup>

---

<sup>120</sup> Hibbert, *Les Thazar*, P.-au-P., cité, p. 50.

<sup>121</sup> Marcelin, *Marilisse*, cité, p.127-128.

<sup>122</sup> Hibbert, *Théâtre*, cité, p. 132-133.

Dans cet extrait nous pouvons comprendre la satire de Hibbert. Cette définition d'idéal peut être vue comme une attaque à la classe dirigeante, qui n'a pas de vrais idéaux. En effet dans le dictionnaire l'idéal est défini comme: « ce qu'on se représente ou se propose comme type parfait ou modèle absolu dans l'ordre pratique, esthétique ou intellectuel » et encore « l'ensemble des valeurs esthétiques, morales ou intellectuelles (par oppos. aux intérêts de la vie matérielle) ». <sup>123</sup> Nous comprenons tout de suite que la satire de Hibbert se cache à l'intérieur de cette définition. Si dans le dictionnaire l'idéal est une valeur qui n'a rien à voir avec la vie matérielle, l'affirmation d'Adèle n'est pas seulement incorrecte, mais souligne aussi la superficialité des personnages. Il semble que « aller au bal » soit une valeur fondamentale dans la vie des personnes.

Nous pouvons lire, dans l'exemple qui suit, le comique dans la conjugaison des verbes.

M. Thazar avait encore une façon de parler du présent sous forme de mode conditionnel qui exaspérait Madame Thazar. Par exemple, si le brave homme voulait dire ceci: « Ce matin, devant la barrière, j'ai vu notre voisin M. Bacicaut avec qui j'ai causé un bon moment », il s'exprimait ainsi :

- « Ce matin, devant la barrière, j'aurais vu notre voisin M. Bacicaut avec qui j'aurais causé un bon moment ».

À ouïr ces conditionnels illusoire, Madame Thazar poussait de cris de désespoir!

- Assez! Assez! Faites-moi grâce de vos *aurais!* Taisez-vous, si vous n'avez rien à dire...Quel homme insignifiant!<sup>124</sup>

Il est intéressant de remarquer comment l'utilisation incorrecte des temps verbaux, porte Mme Thazar à affirmer « quel homme insignifiant! ». Nous pouvons comprendre que la langue française et, par conséquent, sa grammaire sont très importantes et surtout contribuent au jugement sur les hommes. En effet un « brave homme » utilise parfaitement la grammaire française. Dans le même roman nous pouvons lire des « jeux » créés avec des mots inexacts. Dans le premier exemple, Cresson se trompe entre « paire » et « quatuor ».

---

<sup>123</sup> *Le nouveau Petit Robert, cité*, p. 1271.

<sup>124</sup> Hibbert, *Les Thazar, cité*, p. 19.

- Certainement!... Au fait, c'est vrai, vous ne savez pas... Vous êtes trop jeune pour savoir ça!... Sarah, Dumas, Aurélien Scholl et moi, nous formons une « paire » d'amis!
- Une paire, Cresson, une paire!
- Mettons un quatuor, fit Cresson avec un grand geste, et n'en parlons plus!<sup>125</sup>

L'utilisation du verbe « mettre » à la fin souligne l'incertitude de l'affirmation. Dans le deuxième exemple, la phrase de M. Thazar en réalité ne veut rien dire: « Est-ce moi qui ai tort ou bien sont-ce elles qui ont raison? <sup>126</sup> ». En effet la phrase demande deux fois et de manière différente la même chose.

Le comique est aussi provoqué par une incorrecte prononciation des mots. Par exemple, « Mon cher Delhi, répliqua M. Caton, vous êtes pour moi une énigme, - M. Caton prononçait: *egnime*, -... »<sup>127</sup> ou « il a donc le même tempérament que moi. (*Il prononce: TEMPÉRANMENT*) ».<sup>128</sup>

Nous pouvons lire aussi dans la pièce, *Une affaire d'honneur* :

Ne me remerciez pas, mes amis, (il prononce *mé zanmis*), je n'ai fait que mon devoir.  
[...]  
C'est pourquoi j'ai tenu, d'une façon toute particulière, à ce que cette vie précieuse entre toutes, fût conservée à sa *fanmille*, à ses *anmis*, à son pays, et à sa race!<sup>129</sup>

La prononciation des mots – et l'orthographe qui en découle – est une influence du créole. Hibbert démontre la puissance comique du créole. Le comique dans cette situation se base sur la prononciation créole – donc sur la présence du créole – à l'intérieur d'un discours totalement en français.

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>127</sup> Hibbert, *Simulacres*, cité, p. 71.

<sup>128</sup> Hibbert, *Théâtre*, cité, p. 24.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 51.

## 6.5 LES DISCOURS OFFICIELS POMPEUX

L'analyse des discours officiels indique que les hommes politiques, derrière des discours pour la salut du peuple, en fait ne s'intéressent nullement à la masse. Ces discours se caractérisent surtout par des gestes, des salutations et de l'emphase. Dans ces discours se cache une fine ironie contre le pouvoir. En effet les romanciers nationaux font une critique de cette forme emphatique de parler pour convaincre les citoyens.

Voici une longue liste d'exemples. Nous commençons par le roman de Marcelin, *Thémistocle-Epaminondas Labasterre*.

Je proteste au nom de la liberté de conscience outragée, car a-t-on pris l'avis du jeune homme? Etait-il, au reste, dans les conditions voulues pour donner une opinion libre, dégagée de toute entrave? Non. J'espère que ma protestation franchira cette enceinte pour aller à qui de droit. Demain, Epaminondas sera franc-maçon et connaîtra la vérité, car seuls les francs-maçons la possèdent...<sup>130</sup>

Cette protestation utilise de mots emphatiques et grandiloquents (conscience outragée, opinion libre, franchir cette enceinte etc.). Dans les éloges funèbres aussi se cache l'humour de Marcelin, par l'affirmation du bonheur des pauvres, par rapport au malheur des riches.

Et puis en réalité, pourquoi est-il mort, ce pauvre monsieur Ulysse? Parce qu'il voulait sauver son argent. Indubitablement, il prospérait et il devait avoir de bonnes épargnes. Il aurait mieux fait, tout de même, de se plier à l'inévitable. Il serait là, comme tout le monde, pour déblayer ses ruines et sur les poteaux, à demies calcinés, avec des feuilles de tôles tordues, il dressait sa tente pour recommencer son commerce! Pourquoi a-t-il voulu faire autrement que les autres? Parce qu'il était riche, parce qu'on disait que son fonds de boutiques lui appartenait presque: Ah! c'est pas à nous que ce malheur arriverait, puisque nous n'en avons rien. Heureux une fois les pauvres!<sup>131</sup>

En effet dans toute la première partie le narrateur souligne le malheur provoqué par l'argent. Il affirme que Ulysse aurait mieux fait de se plier à

---

<sup>130</sup> Marcelin, *Thémistocle*, cité, p. 44.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 52.

l'inévitable, de ne pas lutter. Le comique se cache derrière l'affirmation que le malheur arrive aux riches, parce que les pauvres n'ont rien à perdre. Nous comprenons comment cette phrase est provocatrice et ironique: les pauvres n'ont rien parce que le gouvernement les a privé de tout et ils ont perdu la force pour lutter.

Ou encore :

Quand le culte de la vérité aura remplacé celui de l'Erreur dans ce pays-ci, s'écriait Télémaque, de telles catastrophes ne seront plus possibles. Nous autres francs-maçons, c'est la flamme qui purifie les âmes, qui élève les intelligences, qui brûle en esprit et en vérité pour la plus grande joie de l'Architecte de l'Univers, que nous adorons! Nous n'adorons pas la flamme qui, sous une forme matérielle, meurtrière, devant les angelots et les vierges de plâtre, crée des veuves et des orphelins et détruit l'épargne nationale... Je demande, car c'est un martyr de la superstition, que le nom de notre très cher frère Ulysse soit inscrit à jamais dans la martyrologe de l'humanité, à la suite de ceux qui moururent pour elle.<sup>132</sup>

L'ironie dans cet extrait se base sur les idées de Télémaque dans cette partie du roman et ses actions une fois obtenu le pouvoir. Ce sera Télémaque, lui-même, à créer des veuves. Il utilise aussi des mots emphatiques comme « vérité, Erreur, flamme, martyr, martyrologie de l'humanité ».

La justice, la vérité, les vertus et le peuple sont des points essentiels, incontournables, dans tous les discours et, le plus souvent, ce sont des stéréotypes.

Qu'est-ce [sic] pouvoir de la foule s'érigeant en justicière? Que sont ces arrêts sans appel, discutables seulement lorsqu'ils sont irréparables? Le peuple, ce triste troupeau, gambadant autour du cadavre d'un homme devant qui il se prosternait un instant auparavant? Ça, le peuple? Tous ces êtres méprisables, pris un à un, par leur bassesse, leurs flatteries, leur prostitution morale, par quel miracle, conglomérés et devenus le peuple, acquièrent-ils les hautes vertus et le mérite qu'ils n'avaient pas auparavant? Et la mise en action, le geste, la mécanique de cette horrible machine! La veille, il avait vu cette foule fuir éperdument devant une simple menace, pour revenir la minute d'après se venger de toute sa lâcheté dans le sang... Ses livres lui parlaient sans cesse de la

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p.55-56.

foule sainte, du peuple magnanime. Ah! Il n'était ni saint, ni magnanime en ce moment. Epaminondas serait-il le jouet d'une illusion? L'histoire ne serait-elle qu'un roman? Et n'y aurait-il de vraiment beau dans le monde que la fiction et le rêve?<sup>133</sup>

Comme dans tous les discours ironiques ou satyriques, le discours ci-dessus – une amère réflexion critique – se termine par des questions rhétoriques. Le peuple est décrit comme un troupeau d'êtres méprisables. On trouve une comparaison entre le peuple magnanime des livres et le peuple réel. Le contraste entre tous les mots grandiloquents employés pour décrire le peuple et l'histoire idéaux et la bassesse des actions et des comportements concrets.

Dans l'exemple qui suit, nous pouvons comprendre que l'alcool est une des préoccupations majeures en Haïti. Quand une idée peut être une aide pour les Haïtiens, Marcelin arrive à la détruire à travers l'humour, pour souligner la bêtise du personnage, qui, à la fin, dira: « Imiter les plus grands égoïstes de la terra [les anglais]! Ah! »

Donc, toutes les vertus, ni boisson ni tabac. C'est ça, très bien, moi, je n'ai pu me défaire de l'habitude de la cigarette... Quant à l'alcool, voilà l'ennemi qu'il faudrait vaincre dans ce pays-ci. C'est la ligue à faire, la véritable ligue du bien public. Et dire que l'on entend des gens, aussitôt que l'on parle du moindre impôt sur le rhum et le tafia, crier que l'on veut tuer l'industrie nationale! C'est à pouffer de rire. Ils préfèrent sans doute, tuer leurs concitoyens. Encore si vous les exploitez et ne les consommez pas! L'anglais est fabriquant d'opium et n'en fait pas usage. Imiter les plus grands égoïstes de la terra! Ah!<sup>134</sup>

Dans cet extrait une opposition entre la première partie et la conclusion est évidente. En effet tout le discours semble affirmer la nécessité de diminuer la consommation d'alcool, il attaque en même temps les concitoyens qui ne voudraient pas en augmenter les prix pour ne pas tuer l'industrie nationale. Et cette attaque est soulignée par l'utilisation de la phrase « c'est à pouffer de rire ». Cependant, à la fin, quand il souligne que les Anglais fabriquent l'opium mais ils ne le consomment pas, le personnage contemple la possibilité d'une concession cynique, pour terminer ensuite par une

---

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 80.

considération ironique (soulignée par le « Ah! »): « Imiter les plus grands égoïstes de la terre! Ah! ».

Les étrangers sont toujours pris en considération. Dans une autre citation, nous pouvons comprendre quels sont les étrangers et quels sont leurs rôles dans la société.

Vous dites: Rien que l'étranger! – Moi, je dis: Rien que l'Allemand. L'Allemand, c'est le mari pétri pour nous! Le Français, bon au plus, pour un flirt... Quant à l'Haïtien, il ne faut pas rire avec lui, car il prend tout au sérieux.<sup>135</sup>

L'ironie se base aussi sur le fait que les rôles en amour sont liés à la nationalité.

La Révolution aussi devient un thème fondamental dans ce roman, surtout dans une comparaison entre la Révolution française et la Révolution haïtienne.

Qu'étiez-vous au commencement de ce siècle? Un troupeau d'esclaves. Qu'êtes-vous aujourd'hui? Un petit peuple indépendant. Malgré des regrets, des expériences avortées, c'est là une résistance palpable, visible, qui crève les yeux. Peut-on maudire la lutte féroce, implacable d'où sortit votre naissance? Un français, un fils de la Révolution, comme je le suis, ne le peut. Il faut glorifier cette lutte dans toutes ses parties, les plus nobles comme les plus basses, la prendre telle quelle avec ses excès, ses infamies, pour la placer au plus haut degré de gloire des actions. Quand vous empoisonniez les sources, quand vous brûliez les villes, quand vous ne faisiez aucun quartier à vos ennemis, vous étiez logiques: vous vous défendiez comme vous pouviez, avec les armes que la nature mettait dans vos mains. Si vous aviez hésité à vous en servir, vous étiez perdus. Entre une puissante nation, formidablement outillé et vous, infime agglomération d'êtres dégradés par la tyrannie de vos maîtres, il n'y avait que la terreur seule qui pût égaliser les chances. Ceux qui vous conduisent à la lutte, le comprennent et par là ils furent grands. Et, retenez-le pour plus tard, aucun petit peuple, ayant à combattre pour la liberté, livré à ses seules ressources, ne vaincra [sic] s'il est résolu, les cas échéant, à faire comme vous: à rompre les points avec la civilisation, avec l'humanité. Pour vaincre, il faut n'avoir d'autre sûreté que la liberté ou la mort. On le verra de plus en plus dans ce siècle où anomalie étrange, conjointement avec les conquêtes de l'esprit, se développent celles de la force brutale. Oui, les guerres pour l'indépendance sont des guerres d'extermination. Il

---

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 169.



faut les comprendre ainsi, car si on est arrêté par des scrupules de sentiment, des hors-d'œuvre de conscience, on est fatalement vaincu. Vous savez le mot d'un des vos chefs d'alors :

- Que faut-il faire, lui demandait in proscrit, pour délivrer mon pays?

- Couper les têtes et brûler les villes.

Le mot est cruel et juste.

Peut-être, mon ami, et je vous le souhaite, un jour écrirez-vous votre histoire, cette épopée des parvenus... Souvenez-vous de ce que vous dit un Français qui aime son pays et en est très fier: n'hésitez pas à glorifier, à l'exalter sans en retrancher, sans en renier la plus petite parcelle...pas un syllabe!

[...]

Vous étiez des esclaves révoltés, vous ne pouviez pas faire la guerre en gants blancs: vous n'aviez pas de chemises!<sup>136</sup>

Au début M. Hodelin soutient qu'il faut glorifier la lutte dans toutes ses parties, même dans les plus basses, comme l'incendie des villes, parce que si on hésite, on est perdu. Après il affirme que le peuple haïtien ne peut pas vaincre, si on ne rompt pas les ponts avec la civilisation. Marcelin décrit les Haïtiens comme un « infime agglomération d'êtres dégradés par la tyrannie ». M. Hodelin conclut que la seule solution possible est « couper les têtes et brûler les villes ». Dans cet extrait on assiste à une sorte d'exaltation du peuple haïtien dans la lutte, même si on trouve quelques mots qui soulignent l'infériorité par rapport aux Français; par exemple les Haïtiens sont définis comme une infime agglomération, quelqu'un qui se défend comme il peut, des parvenus par rapport aux Français, fils des la Révolution et d'une puissante nation. Mais l'ironie, après cette différenciation, se trouve dans la phrase finale de M. Hodelin qui termine en disant: « Vous étiez des esclaves révoltés, vous ne pouviez pas faire la guerre en gants blancs: vous n'aviez pas de chemises! ». Après l'exaltation des Haïtiens, il termine en décrivant la réalité, les Haïtiens sont simplement des esclaves révoltés, ils ne peuvent pas se rapporter aux Français. La Révolution devient un thème fondamental dans les discours publics. L'humour dans cet exemple se base sur le fait que pour convaincre un Haïtien à se battre pour ses droits, l'orateur fait un discours emphatique, pour le conclure par une sorte de boutade: « Vous étiez des esclaves révoltés, vous ne pouviez pas faire la guerre en gants blancs: vous n'aviez pas de chemises ».

---

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 82-83.

Une autre conversation encore a pour sujet la révolution.

« Si on veut que la révolution qui vient de s'accomplir soit la dernière, il faut que le programme qui a servi à renverser le gouvernement déchu soit appliqué. L'homme en qui est incarné ce programme, celui qui l'a proclamé tant dans la presse qu'au parlement, occupe en ce moment une situation prépondérante dans le cabinet: il doit vouloir le triomphe de ses idées. C'est donc l'aider dans sa tâche que de tenir constamment l'attention publique rivée, en quelque sorte, à ce programme. Réclamer sans cesse son exécution complète, intégrale, est de lui rendre le plus grand des services. Car si on le délaissait, ce programme, demain un professionnel de l'agitation trouvant, tout comme M. le ministre de l'Agriculture, que le temple de Jaanus ne peut-être logiquement fermé que par lui, le ramasserait et en ferait un bélier contre la paix publique! ».

Epaminondas ne se bornait pas qu'à ces considérations générales. Dans un autre article, il abordait la question du jour, celle des élections législatives qui allaient avoir lieu bientôt dans toute la République.

« En quoi! S'écriait-il, nous n'aurons renversé un gouvernement que pour avoir la même comédie, revue et augmentée! Toujours des nommés et pas le plus petit vraiment élu! »<sup>137</sup>

Au début, nous lisons des affirmations qui, selon Thémistocle, peuvent améliorer la politique. Selon Thémistocle il faut que le programme qui a renversé le gouvernement soit appliqué. L'homme à la tête du programme doit devenir important dans le cabinet, pour permettre le triomphe des idées. Il semble en quelque sorte anticiper le triomphe de Télémaque, mais malheureusement comme il affirme dans la dernière phrase de cet extrait ils « n'[auront] renversé un gouvernement que pour avoir la même comédie ». Cette dernière phrase et l'utilisation du mot « comédie, revue et augmentée » provoquent un sourire amer. En effet le gouvernement de Télémaque sera une autre comédie.

Le discours qui suit commence par une maxime: « d'un principe juste, il ne peut pas sortir des conséquences fausses ».

- En bien! d'un principe juste, il ne peut pas sortir des conséquences fausses...  
[...]

---

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 179.

Dans un silence solennel où, selon l'expression vulgaire, on aurait entendu voler une mouche, le regard plus que jamais fixé sur le portrait de l'immortel Pétion qui, le sabre au côté, dans son costume brodé de général, tenait tout un panneau derrière le fauteuil de Président, Télémaque se leva. De cette voix de cymbale, habile à envelopper de pompe le rien banal, l'orateur commença la lecture de son gros cahier. [...] Oui, Télémaque avait beaucoup lu et surtout délayait largement, ennuyeusement ce qu'il avait lu. Ses auditeurs n'écoutaient pas tous peut-être ses longs développements. Ils écoutaient surtout son verbe strident, amplifiant majestueusement les mots, les plus simples qu'on juge des autres et il y en avait! leur imposant une importance énorme, dans l'envergure d'un bras toujours en mouvement. De temps en temps, il interrompait sa dissertation et, brandissant son cahier, il demandait :

- En est-il de même chez nous?

Et après une seconde d'arrêt, il reprenait:

- Je réponds non, non. Et je mets au défi quiconque, à moins d'être un ennemi de son pays et de sa race, de soutenir le contraire.

Et il continuait sa lecture. À la longue, quand il s'arrêtait et demandait: En est-il de même chez nous? l'auditoire de lui-même, moitié gouailleur, moitié sérieux, répondait en chœur: Non! Non! Sortant enfin des généralités, Télémaque déclara que pour sauver Haïti la réforme du budget s'imposait.

- Précisez, précisez, lui cria-t-on.

- Certes, reprit Télémaque, je reconnais qu'il y a des dépenses nécessaires, indispensables, auxquelles on ne saurait toucher d'une main légère: celles sur qui repose la paix publique.

Bravo! lança une voix dans l'auditoire. C'était l'ami revenu du Palais, à qui Télémaque venait ainsi de payer sa promesse.<sup>138</sup>

L'humour de cet extrait est souligné par le fait que si au début du discours, Télémaque affirme la justesse des principes, à la fin le lecteur arrive à comprendre parfaitement que Télémaque a payé sa promesse à un ami pour l'enrichir. En réalité personne ne pouvait acclamer avec enthousiasme l'idée de toucher les dépenses sur lesquelles repose la paix publique. En outre, Marcelin ironise sur l'attitude des auditeurs. Il y a ceux qui ne comprennent pas le discours de Télémaque et répondent sérieusement aux questions, et ceux qui ont compris le discours et répondent railleurs aux questions. La technique d'utiliser un langage emphatique dans les discours est soulignée par l'affirmation « sortant enfin des généralités » qui souligne la fin du

---

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 94-96.

discours général et le commencement du vrai problème à présenter. En plus Marcelin insère dans une atmosphère solennelle, l'affirmation vulgaire « on aurait entendu voler une mouche ». L'ironie dans ce passage se trouve dans l'utilisation des expressions qui soulignent l'origine populaire de Télémaque qu'il veut cacher. On trouve par exemple la répétition « non, non », qui est une forme créole. Mais l'ironie la plus grande est présente dans les gestes: il avait un bras toujours en mouvement et il brandissait son cahier, comme une épée; et dans le récit du narrateur. Le narrateur souligne l'ennui et la longueur du discours. Il souligne l'habileté de Télémaque à envelopper de manière pompeuse un rien banal; il avait aussi l'habileté de délayer ennuyeusement ce qu'il avait lu avec un verbe strident que pas tous, comme il écrit, écoutaient. Une autre affirmation ridicule est le fait que Télémaque appelle « ennemis du pays » ceux qui pensent le contraire de ce qu'il affirme.

Nous pouvons prendre aussi en considération le deuxième roman de Marcelin, *La vengeance de Mama*. Dans ce roman les affirmations pompeuses changent un peu la réalité, mais grâce à l'humour de l'auteur, le lecteur arrive à comprendre quelle est la vérité; mais surtout il se rend compte que l'utilisation de ce type de langage sert à l'interlocuteur pour confondre l'auditoire ou changer la vérité.

La liberté de la presse règne, puisque plusieurs journaux paraissent chaque semaine. Il est vrai qu'il n'y a pas d'articles contre nous. Est-ce notre faute, si nous ne donnons pas prise à la critique? Vous ne voudriez pas cependant que nous payions pour écrire contre nous.

[...]

Oui, je répète et je défie quiconque de me contredire, toutes les libertés sont garanties, sont respectées! Le gouvernement ne demande en retour qu'une chose: qu'on le respecte, qu'on l'aime pour tout le bien qu'il fait. C'est la moindre des choses et c'est ce que quelques entêtés s'obstinent à ne pas faire!

[...]

Le ministre achevait sa démonstration des libertés garanties, respectée par le gouvernement, devant son sympathique et enthousiaste auditoire.<sup>139</sup>

---

<sup>139</sup> Marcelin, *Mama, cité*, p. 140-142.

L'humour de cet extrait se cache dans le contenu des affirmations. En effet la liberté de la presse ne consiste pas dans l'apparition des journaux, mais dans les articles publiés. Nous le retrouvons puis dans l'affirmation qu'il n'y a pas d'articles contre le pouvoir, parce que le gouvernement ne crée pas de problèmes. La fausseté de cette affirmation est soulignée par la phrase qui suit: Télémaque dit qu'il ne peut pas payer quelqu'un pour qu'il écrive contre lui. En outre nous pouvons bien comprendre que les citoyens ne peuvent pas aimer un gouvernement et le respecter, si lui il ne les respecte pas. Le comique se trouve aussi dans la définition des « entêtés »: tous qui cherchent de renverser la tyrannie pour reconquérir les libertés perdues.

Brutus, l'homme de Pharsal, déclamant.

Vertu, tu n'es qu'un nom! n'était qu'un rhéteur vaincu et surtout un fort vilain monsieur qui prêtait de l'argent usurairement aux fils de famille de son temps... Il ne faut pas faire notre héros meilleur qu'il ne fut au fond: il n'est pas sûr que Labasterre tombant au cri de: À bas la tyrannie! n'eût pas dévoilé, arrivé à son tour et comme le lui avait dit Télémaque, un très honorable tyran. Rien n'est plus humain, on le sait, que de réclamer la liberté quand on n'est pas au pouvoir. Quand on y arrive, on opprime, parce que, déclara-t-on doctement, l'intérêt du peuple veut que l'ordre public ne soit pas troublé. Cela simplifie la discussion...<sup>140</sup>

Dans ce discours la vérité et la réalité des faits sont renversées. La vertu, par exemple, n'est pas définie comme une force morale, par laquelle l'homme tend au bien, mais comme un usurier qui prête de l'argent aux familles de son temps. Mais le comique et le renversement de la réalité arrivent à la fin du discours quand il affirme que quand on est au pouvoir, on doit opprimer le peuple pour son intérêt, pour que l'ordre public ne soit pas troublé. La tyrannie est décrite comme la seule garantie de l'ordre public.

Dans le monologue, ci-dessous, Marcelin explique comment le gouvernement alimente la peur du peuple:

Je ne vous en veux pas, mon ami... Mais, croyez-moi, ceux qui ont créé le système que nous tâchons, très imparfaitement encore, de mettre en pratique pour le bonheur de nos citoyens, n'étaient

---

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 45-46.

pas des sots... Ils le basent sur la peur et ils n'avaient pas tort, car c'est le vrai, le meilleur ressort de la bête humaine... Prenez l'homme le plus brave du monde le plus fier, à l'âme la plus inflexible. Jetez-le au sein d'une horde de sauvages, de cannibales, loin de toute espérance, bien persuadé qu'il n'a à attendre aucun secours de qui que ce soit, que le monde ignorera même qu'il va finir dans le ventre de ses... semblables. Forcément, il sera lâche. Il demandera grâce, il criera miséricorde. Il ne sait pas pourquoi il fait cela, puisque cela ne servira à rien: c'est la bête qui parle. Il n'est même pas besoin d'aller si loin... Jetez-le simplement dans un cachot et réussissez à déformer en lui tout espoir, à empêcher qu'aucun écho du monde extérieur lui parvienne. Au besoin, rendez son estomac, sa faim tributaires de votre caprice. Il tombera graduellement dans sa prostration, dans l'avachissement. La bête seule vivra en lui, le dominera toute. L'homme n'est le roi de la création que parce qu'il a tout asservi...un pur hasard... si les animaux pouvaient prendre leur revanche!... L'homme tirerait le fiacre aussi docilement que le cheval... Ayez-vous lu le voyage de Gulliver?... Mais vous n'avez pas besoin de lire, puisque vous avez la démonstration de ce que je dis là tous les jours sous les yeux... En réalité, la flamme, l'essence, le ressort supérieur, dont nous nous targuons tant, n'existe pas pour lui-même. Il n'est qu'accident, ne subsiste que grâce à des circonstances incidentaires... un vernis... La peur a toujours raison de la loque humaine, semblable à la loque des autres. Il y a un tas de gens qui n'ont pas d'autre profession dans le monde. Pour l'instant, c'est nous qui avons cette délégation à Haïti.<sup>141</sup>

En effet tout le système décrit se base sur la peur. Marcelin nous donne des exemples de situations au limite de l'humanité. L'homme est comparé aux animaux, et comme le cheval, « il tirerait le fiacre docilement ». Il affirme aussi que cette situation est présente tous les jours en Haïti. Seulement à la fin le discours nous révèle la réalité. Le secrétaire d'Etat à la fin affirme qu'il y a des gens qui ont comme profession celle de provoquer la peur et il conclut «pour l'instant, c'est nous qui avons cette délégation à Haïti ». Nous comprenons que le gouvernement a comme but celui de gérer la peur.

L'éloquence n'est pas seulement utilisée dans les discours politiques, Marcelin nous donne l'exemple d'un discours amoureux très élevé.

---

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 26-28.

- À nos amours, Mama! Qu'ils pétillent jusqu'à notre dernier soupir, aussi joyeux que ce vin dans nos verres! Qu'ils parfument, embrasent notre expérience comme cette mousse parfume, embrase nos lèvres!... Rien n'est bon, ma chère, que la table et l'amour. Rien n'est certain que ça... Le reste, de la blague!... Ah! je suis un posthume du siècle où l'on restait couché toute la vie, mangeant, faisant l'amour, - faisant l'amour, mangeant...<sup>142</sup>

Ou bien nous retrouvons aussi ce type d'éloquence dans le roman *Marilisse*, où à propos de Caséus, nous dit Marcelin: « il y était une manière de gloire et on parlait de ses exploits, de ses conquêtes, comme on aurait parlé, ailleurs, de telle bataille rangée de quelque grand capitaine ». <sup>143</sup> Le comique se base sur cette façon de parler. Les personnages décrivent les événements, les conquêtes amoureuses comme des batailles historiques. Dans ce roman Marcelin nous explique, aussi, comment un avocat arrive, à travers l'éloquence, à conquérir les magistrats.

Il s'agissait de bien choisir, de tomber sur la plus éclatante, la plus saisissante des formules de son riche répertoire. Il convenait d'abord de saluer, bien qu'il eût à lui reprocher son indifférence, par trop inconsciente, la grande ville, la ville qui sacre et consacre les réputations, d'adresser ensuite en termes émus, tout en restant mesurés, un geste de fraternelle cordialité à ces nouveaux confrères, à ce barreau qui..., à ce barreau que...enfin à ce barreau dont lui, Caséus Téràmène, n'oublierait jamais le bienveillant accueil. Un coup d'adresse serait peut-être de parler de tout le temps de soi, de montrer toute une population accompagnant par les routes l'enfant chéri de l'éloquence, de laisser ainsi complètement l'accusé dans l'ombre pour, finalement, dans une péroration vibrante, le placer, en suppliant, sous la robe des magistrats.<sup>144</sup>

Déjà au début l'utilisation du verbe « choisir » est très significative, parce qu'elle souligne que le sujet choisit ce qu'il veut dire. Il continue en disant qu'il faut choisir « la plus éclatante, saisissante des formules de son riche répertoire ». Successivement M. Caséus Téràmène nous donne une sorte de programme de son « harangue ». Premièrement il faut saluer la capitale et l'auditoire, deuxièmement il faut faire en termes émus un geste de fraternelle

---

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>143</sup> Marcelin, *Marilisse*, cité, p. 38-39.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 4-5.

cordialité à ses nouveaux confrères. Ces deux moments sont essentiels, selon Caséus, parce que de cette façon l'auditoire ne peut pas oublier le bienveillant accueil qu'il a donné à tous. Il nous donne aussi des conseils, comme celui de parler de soi-même et de laisser l'accusé dans l'ombre pour le placer, seulement à la fin, sous la protection de la cour. L'ironie dans cet extrait se base sur l'importance qu'il donne aux formules de salutation et de présentation plutôt qu'à la défense de l'accusé. Mais nous la retrouvons aussi dans le verbe « supplier », en effet il est obligé de supplier la cour pour sauver son assisté.

Caséus Téràmène nous démontre son éloquence ailleurs en disant: « Je ne viens pas me *bandaler* dans la Babylone moderne. Je viens défendre l'occiput en danger d'un de mes concitoyens... Sans autre artifice, j'entrerai de pied dans la matière... Pris de coliques ventrales, mon client... ». <sup>145</sup> L'humour se base sur la différence entre la première partie et la deuxième. Dans la première le discours est influencé par le créole, dans la deuxième il devient en même temps plus élevé et plus concret. Nous pouvons y lire en effet « occiput » et « coliques ventrales ».

Mais l'apothéose de l'humour, nous la retrouvons dans le discours de Joseph, pendant le baptême de sa fille:

Joseph réclama le silence. Il voulait remercier M. Almayer, remercier Mme Modestin, dire combien il était heureux de ce baptême si brillant, si cossu. Il pouvait le dire simplement comme il le pensait, dans son langage, avec le cœur qui se fait entendre, comprendre partout, qui est, en somme, toujours éloquent. Justement, il crut que c'était insuffisant, au-dessous de la circonstance. Il rêva d'être beau, superbe, à la hauteur. Il fut compréhensible. Ce ne fut pas seulement du galimatias. Ce fut du charabia: un pot-pourri inouï, invraisemblable, extravagant, à croire qu'il avait perdu l'esprit. Et cependant il paraissait convaincu, persuadé qu'il dépassait les limites de l'art, qu'après lui il n'y avait qu'à tirer l'échelle... Joseph mêla les langues, les idiomes, les patois, les formes, les genres. Il accoupla sans pitié des bribes d'oraison funèbre, retenues dans les pompeuses funérailles où il avait comparu comme cymbalier commandé aux discours de la loge maçonnique dans laquelle il avait qualité de frère servant. Il sua sang et eau, s'époumona de plus en plus, pour arriver de

---

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 7-8.



moins en moins à faire entendre ce qu'il pouvait si facilement dire... M. Almayer, Mme Modestin souriraient gentiment, complaisamment, comme s'ils comprenaient.<sup>146</sup>

En lisant ce passage, le comique est évident. Dès le début, quand le lecteur lit « il pouvait le dire simplement comme il le pensait, dans son langage », il s'attend à un langage extravagant. Puis l'utilisation de « pot-pourri » et le mélange des genres et styles décrits, soulignent parfaitement cette attitude à l'emphase dans les conversations. Le comique de la situation est souligné par le fait qu'il paraissait convaincu qu'il était en train de faire des étincelles. Mais surtout parce que pendant le baptême de sa fille, il répète les oraisons funèbres qu'il avait écouté dans les pompeuses funérailles où il avait participé comme cymbalier.

Joseph se caractérise par cette façon de parler: en effet dans une autre conversation, il est décrit pendant qu'il est en train de parler comme une personne haut placée.

Son attitude était celle d'un homme qui se sait le point de mire de l'opinion publique à quelque moment, à quelque acte que ce soit de son existence. De brefs apophtegmes, qu'il jugeait appropriés aux circonstances présentes, descendaient lentement de sa bouche. Il disait, calme, majestueux :

- Le reposoir est à l'âme ce que l'arrosoir est à la plante: un vivifiant.<sup>147</sup>

Le mot « majestueux » représente parfaitement cette manière de parler.

Dans ce roman, nous pouvons trouver aussi ailleurs ce genre d'éloquence:

« L'homme du rocher de Guernesey- j'ai nommé Victor Hugo- a dit au monde :

« Oh! n'exilions personne!

« Je constate que cette parole n'a pas d'écho chez vous. Il n'eût pas été mauvais pourtant qu'elle fût gravée en lettre d'or sur tous nos monuments publics ou, mieux, dans le cœur de tous nos concitoyens.

« Cependant je n'insiste pas, car je vois que ce ne sera, de longtemps, qu'un vers platonique.

« Je viens à ce qui m'est personnel.

---

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 131-132.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 154.

« Au moment de me présenter au Grand-Maître de qui tout relève, les fonctionnaires en place aussi bien que les fonctionnaires tombés, je jure, pour l'honorabilité de mon caractère, que je n'ai pas mérité mon triste sort.

« Je n'ai jamais conspiré.

« On n'exile, on ne devrait exiler, selon le code international de tous les pays, que ceux qui attentent ou songent à attentent à l'ordre de choses établi. Or, personne n'y a jamais été plus fidèle que moi. Jusqu'à mon dernier soupir, j'eusse servi l'État dans ma charge comme un de ses plus inébranlables soutiens. Pourquoi m'a-t-on révoqué quand je ne demandais qu'à lui continuer mes loyaux services?

« Je sais qu'on m'accuse d'avoir été un candidat éventuel à la première magistrature... Comme une illustre dame qui montrait ses enfants et disait: Voilà mes bijoux! – on m'a montré mes filleuls et on s'est écrié: Voilà votre crime!

« Eh bien! je me défends pas de ce crime... Il est convenable, peut-être, qu'il y ait dans l'histoire nationale un homme qui n'a aspiré à gouverner son pays uniquement que par l'amour. Je serai cet homme-là. Ma physionomie sortira ainsi de l'ordinaire. Elle sera enfantine, ridicule... Combien je préfère ce ridicule, en cet instant où je touche la vanité, le néant de tout, aux agitations, aux intrigues qui pourraient coûter la vie ou même une larme au moindre de mes concitoyens!

« Je suis resté fidèle, je l'atteste à cette heure suprême, au programme de toute ma carrière: l'horreur du sang...des autres!<sup>148</sup>

L'ironie dans ce passage est due au fait que M. Alzéma Modestin n'a pas les caractéristiques de l'homme du pouvoir. Il commence son monologue en mentionnant Victor Hugo et son discours sur l'importance de n'exiler personne. Pour souligner cette citation, il continue en affirmant que cette phrase devrait être écrite en lettres d'or. Puis il arrive au sujet du monologue: l'exil. Il affirme qu'il faut exiler seulement ceux qui ont mis en danger l'ordre de choses établi, et qu'il n'a pas mérité son sort. Il se définit aussi un homme qui a aspiré à gouverner son pays avec amour. Mais, seulement à la fin, nous comprenons quelle est la faute d'Alzéma: l'horreur du sang des autres. Grâce à ces derniers mots, nous comprenons qu'il ne peut pas monter au pouvoir, parce qu'il serait obligé d'arrêter les opposants. En même temps à cause de ses idées, il peut être considéré un problème pour le gouvernement qui a choisi de l'éloigner et de l'envoyer en exil. L'ironie donc se base sur le fait que un homme qui voudrait gouverner avec amour et qui n'a rien à faire

---

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 222-225.

avec les opposants au gouvernement est exilé à cause de ses idées de paix sociale. Le comique dans le passage est présente aussi dans l'appellation de Dieu comme « Grand Maître », qui, en réalité, est le nom de l'Être Suprême du vaudou.

Ou :

- Mesdames, messieurs, dit Hercule, j'ai tenu à ce que ce mariage fût fêté chez moi parce que je suis l'apôtre intransigeant de l'industrie nationale... Selon moi, on ne devra ni boire, ni manger, ni dormir en dehors de ce qui se trouve et se fait dans le pays... Il était donc bon que le fils de l'homme qui rénova l'art du meuble à Haïti, qui le porta à son plus haut degré de perfectionnement, rencontrât à cet instant solennel de son existence l'appui de celui qui, sans fausse modestie, peut revendiquer, et à qui on a décerné, du reste, le titre de héraut d'armes du commerce haïtien. C'est dans cette pensée que je n'ai pas hésité à ouvrir mes salons à ses amis et aux miens. Puissent ces jeunes gens sur qui reposent nos plus chères espérances d'une longue dynastie de vrais artistes, comme le fut le fondateur de la maison, trouver dans leur union le bonheur parfait! Puissent-ils offrir à notre pays le modèle accompli du ménage où l'homme et la femme, solidairement associés dans la vie, en résolvent le problème sans effort, sans fatigue, grâce à ce divin magicien: l'Amour!<sup>149</sup>

La description des personnages est caractérisée par l'éloquence même lorsqu'elle est mal placée et apparaît exagérée, hors contexte. Nous trouvons, par exemple, un personnage qui, lorsqu'il abandonne sa maison, est « majestueux, digne, dans sa douleur d'un épithalame qu'on n'avait pas écouté, dans le sentiment de l'injure que la Poésie venait de subir encore une fois dans sa personne ». <sup>150</sup> Cette majestueuse description se réfère à M. Aménophis Douvajeu, même si, quelques lignes avant, il est décrit lorsqu'il remplit ses poches de tout ce qui se trouve à sa portée, pêle-mêle, les gâteaux, les sucreries, il prend aussi une bouteille mais quand il s'aperçoit de l'impossibilité de l'emporter, il décide de la boire.

Nous retrouvons aussi la description d'un libertin: « Vous n'avez jamais suivi le papillon dans les champs? Vous ne l'auriez pas compris, car le butin d'une

---

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 265-266.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 269.

seule fleur, s'il s'y arrêta, suffirait à son existence. Il passe pourtant, il court de corolle en corolle. C'est sa destinée. Il y obéit. Que voulez-vous? C'était la mienne ». <sup>151</sup> Cette comparaison entre le papillon et le libertin produit un effet comique à cause du contraste entre le caractère délicat, poétique de l'image évoquée et la réalité grossièrement charnelle des appétits du libertin en question.

Cette façon de parler caractérise aussi les discours entre proches. Philo, par exemple, avant de demander à sa belle-mère de l'argent, fait une périphrase, que Marilisse comprend tout de suite.

Philo commença :

- Belle-maman, je vous ai toujours connue une femme de grand bon sens. De votre côté, bien que depuis quelque temps vous me teniez rigueur, vous me rendez au moins cette justice que j'ai vu clair dans la situation politique de mon pays. J'ai saisi tout de suite, comme si j'avais une double vue, que le moment était venu de descendre dans l'arène. Je n'ai pas hésité, vous l'avez constaté. Le succès a couronné nos efforts. La tyrannie est abattue. Sur ses ruines, il s'agit d'édifier le nouvel ordre de choses qui, pour être durable, devra s'appuyer sur nos épaules d'airain...

- Taratata! interrompit Marilisse, je ne suppose pas que c'est pour me débiter ces balivernes que vous êtes venu... est-ce cela que vous appelez parler sérieusement?

- Non, c'étaient les prémices de ma démonstration... Je voulais établir... Mais puis que vous voulez que je passe au but, j'y arrive sans périphrase. <sup>152</sup>

Le brusque rappel à la réalité accompli par le destinataire de ces nobles propos, inspirés d'un idéal politique supérieur, en dévoile le caractère de miroir aux alouettes, d'expédient rhétorique pour exploiter ses semblables.

Dans un autre roman de Marcelin, *La confession de Bazoutte*, nous pouvons trouver d'autres conversations pompeuses :

Mais Alcibiade repoussa l'encrier paternel. Digne, tel un Galilée devant son juge, il répondit :

- Je ne trahirai pas la Vérité. Mes maîtres ne m'ont pas appris que l'alcool était un moralisateur. Je ne reverrai pas la douce France,

---

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 315-316.

s'il le faut, mais je resterai fidèle à la Science. Elle proclame que l'alcool tue les peuples. Je ne puis que dire comme la Science.

Le père Scipion resta stupide devant cette opiniâtreté. Il retomba encore une fois sur sa chaise, mais soudain un éclair brilla dans ces yeux. C'était un homme à grandes ressources, il avait plus d'un tour dans son sac. Il se leva et, triomphant, il s'adressa à son fils :

- Mais qui dit que le rhum soit de l'alcool, l'alcool destructeur des santés, destructeur de la moralité des nations? Le rhum n'est-il pas une boisson hygiénique au même titre que le vin? Tes maîtres ont-ils prohibé le vin? Non. Eh bien! Sois un maître dans ton pays, comme ceux de France. Prohibe l'alcool étranger, l'alcool exotique! Voilà les démoralisateurs par excellence, ces produits étrangers, qui inondent nos villes, nos campagnes, dégradent, pourrissent nos malheureux concitoyens! Proclame le rhum régénérateur! Chante-le, chante le rhum Scipion! Ah! Je donnerais volontiers cinquante, cent gourdes, davantage s'il le faut, pour que tu trouves dans le rhum ta route de Damas!...<sup>153</sup>

Dans cet extrait, aux mots s'ajoutent les gestes qui les amplifient. Tous les gestes soulignent la théâtralité de la conversation, par exemple l'attitude du père qui se lève triomphant. Le comique est produit par l'utilisation du nom de Galilée, du mathématicien et physicien illustre, pour parler en défense de l'alcool. Le comique dans cette citation est provoqué aussi par la comparaison entre Galilée et lui. En effet comme Galilée abjure ses idées contre la théorie géocentrique devant son juge pour se sauver, à la fin, Alcibiade, lui-aussi, arrivera à démolir ses propres idées et à accepter celles de son père pour sauver leurs affaires.

Un autre romancier national, Lhérisson, utilise la technique de l'éloquence pour obtenir des effets comiques.

Prenons en considération les gestes des personnages. Dans le roman *La famille des Pitite-Caille*, les gestes de M. Pitite-Caille sont tellement grands qu'ils risquent de frapper les personnes installées près de lui.

Il s'échauffait en parlant de son patriotisme et de ses principes, et quand il développait ses grands projets appelés notamment à révolutionner l'industrie nationale et notre agriculture, il se frappait la poitrine à coups redoublés et décrivait des gestes d'une telle

---

<sup>153</sup> Marcelin, *Bazoutte*, cité, p. 41-42.

amplitude qu'il faisait le vide autour de lui. Ses auditeurs étaient obligés de se tenir à distance, autrement ils recevaient par mégarde de rudes *patassouels*.

C'est ainsi qu'une fois, discutant un projet de *Banque agricole* et de *Crédit foncier*, il fit un geste si large et si vigoureux qu'un de ses admirateurs, qui était suspendu à ses lèvres, fut renversé de tout son long et se fracassa la mâchoire dans la chute.

Cet accident, qui faillit lui mettre un duel sur le dos, ne le corrigea pas de sa noble habitude... Il gesticulait toujours de plus en plus fort...<sup>154</sup>

Un autre effet comique dans cet extrait est l'utilisation d'un mot créole en italique. En effet dans les conversations haïtiennes, le recours à un mot, comme en ce cas, ou à une phrase en créole produit l'effet d'un écart stylistique vers le bas, par conséquent comique. Plus le discours est haut du point de vue linguistique, et plus l'écart est grand, et donc majeur devient aussi l'effet comique. Dans cette conversation, plus ou moins haute, sur la Banque agricole et le Crédit foncier, l'utilisation du mot « patassouels », qui signifie « gifle », provoque une certaine hilarité.

L'auditoire, lui-même, est pris comme exemple de l'éloquence comique, parce que comme nous décrit Lhérisson, après une déclaration « cinquante frères prirent tour à tour la parole. Des bravos, bravissimos soulignaient les périodes les plus échevelées, - les paroles les plus incohérentes, les plus absurdes ». <sup>155</sup> Les auditeurs arrivent à exalter les discours les plus incohérents et les plus absurdes.

Dans l'éloquence, les mots en latin deviennent les plus utilisés.

« L'homme doit aimer l'homme, a dit le poète Caton: *Bis repetita placent*.

« Or, *a priori*, les cœurs unis sont des têtes unies et, *a posteriori*, les têtes unies sont des mains unies. Donc, pour que les convictions s'affirment et se manifestent totalement, nous devons tous travailler à mettre en union l'Eglise et la Maçonnerie, qui n'est que la conséquence logique et subjective des principes fondamentaux de cette société confraternelle; et nous aboutirons ainsi à la commémoration et à la glorification de ce qui nous rend les solides pilastres du peuple maçonnique en Haïti.

---

<sup>154</sup> Lhérisson, *Pitite-Caille*, cité, p. 22.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 28.

« Serrons nos rangs, et crions tous avec Aristote, le grand philosophe français: *Dieu seul est grand, mes frères!* ». <sup>156</sup>

La première phrase latine signifie: « les choses qui sont répétées deux fois plaisent ». La dernière citation « Dieu seul est grand » est la phrase que Jean-Baptiste Massillon a prononcé lors de l'enterrement de Louis XIV en 1715 et, en même temps, est une phrase prononcée dans la religion islamique pour parler de Allah: « Allah Akbar », c'est-à-dire « Allah est grand ». L'humour de Lhérisson est présent aussi dans le fait que pour donner une certaine importance à son discours, Caton change la nationalité de Aristote. Puisque la France est vue par les Haïtiens comme le berceau de la civilisation, plus importante aussi de la Grèce antique, et que ses écrivains ont toujours été très appréciés, il décide de proclamer Aristote un grand philosophe français.

Au latin, s'ajoutent aussi des proverbes :

« Frères et amis, et vous tous citoyens ici présents, vous êtes le bœuf, c'est-à-dire la force; vous êtes enfin le lion, c'est-à-dire la mort. L'heure de faire usage de vos cornes, de vos dents et de vos griffes n'a pas encore sonné à l'horloge de la gravité. Il n'est pas nécessaire qu'elle sonne, car nous sommes des amis de l'ordre et de la paix, des partisans du progrès et du relèvement de la patrie, du drapeau de la race noire ou chamitique.

« Je suis, du reste, votre clairon;- et s'il le faut même je deviendrai la trompette de Jéricho ou du jugement dernier. Et les murs de cet Hôtel tomberont. Patientez donc. L'autorité a pris l'engagement d'assurer le libre fonctionnement de la machine électorale.

« Elle tiendra parole, car la loi, c'est la loi, - et la souveraineté du Peuple, c'est le labarum tangible, - le *signo vinces* de la démocratie de la masse, sans le contrôle d'aucun pied-cochon, d'aucune carabine Minié, d'aucune trabouque, d'aucune « manman-grande ».

« Patientez donc, car votre bulletin est plus puissant que toutes ces armes; votre bulletin c'est un tonnerre, - votre bulletin c'est un Vésuve!... ». <sup>157</sup>

Nous retrouvons une série de comparaisons entre les hommes et les bœufs, pour représenter la force, entre les hommes et les lions pour représenter la mort, et aussi entre les trompettes qui ont fait tomber les murs de Jéricho et

---

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 25-26.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 44.

les murs de l'Hôtel de ville qui tomberont après la révolution. Il utilise aussi des mots latins ou empruntés du latin comme: le « signo vincas » qui signifie littéralement « par ce signe, tu vaincras », et le « labarum tangible », c'est-à-dire l'étendard militaire romain. Selon le personnage la victoire n'arrivera pas à travers les armes, qui sont représentées par le pied-cochon, les carabines et les trabouques, du créole « trabou(k) »<sup>158</sup> qui signifie « espingole ». Mais seulement le bulletin des élections libres, que l'autorité a promis, peut changer et améliorer le pays. L'ironie se trouve aussi dans l'insertion de la francisation d'un mot créole dans un discours élevé.

Fernand Hibbert, dans le roman *Les Thazar*, décrit les mêmes caractéristiques du langage que nous avons retrouvées chez les autres romanciers: le ton solennel, les phrases pompeuses, l'emphase et l'éloquence qui caractérisent presque tous les discours.

Voici la réponse que M. Thazar donne à Lamertume :

Au lieu de conseiller carrément à Lamertume de renoncer à son idée, il lui répondit sur un ton solennel, en levant l'index vers le plafond :

- Vous me demandez mon dernier mot, jeune homme... Eh bien, le voici: attendre et espérer!...<sup>159</sup>

Nous comprenons que la mimique peut devenir un aspect essentiel dans toutes les conversations.

Les discours pompeux et très amusants, nous les retrouvons aussi dans cet extrait, où l'éloquence domine dans un éloge funèbre :

« Mesdames, Messieurs,  
Si je ne consultais que mes seules forces, je me serais abstenu, certes, d'élever ma faible voix devant cette fosse: de Conrart plutôt, j'aurais imité le silence prudent. Mais, avant tout, je suis homme de devoir, et une mission m'ayant été confiée, quelque pénible, quelque redoutable qu'elle soit, cette mission, je la remplis – je la remplis le cœur haut et le front encore plus haut.  
« Mesdames, Messieurs,

---

<sup>158</sup> Valdeman, *Dictionnaire, cité*, p. 722.

<sup>159</sup> Hibbert, *Les Thazar, cité*, p. 42.



Une question décidément se pose à tous les hommes qui pensent: qu'est-ce que la vie? Serait-ce un songe?...

[...]

Du cœur aux lèvres me montent les vers suaves du célèbre poète de Tibur. [...]

« Oui, Mesdames et Messieurs, la mort du grand citoyen que nous enterrons doit arracher des pleurs à tous les gens de bien, ainsi que l'éminent Horace l'a dit de l'illustre Quintilus dans les beaux vers qui viennent de m'échapper dans un élan qu'il ne m'a pas été possible de contenir.

[...]

« Jetons un coup d'œil rapide sur cette glorieuse vie sur laquelle je voudrais tant m'appesantir.

[...]

Ce simple mot explique l'homme. Qui tient ce fil possède le secret du ressort qui faisait mouvoir cet Haïtien éminent dans toutes les circonstances de sa vie aussi unie que variée...

« Bon voyage, Titus! À ta famille plongée dans le désespoir, nous ne pouvons offrir que ces paroles de consolation qui ne sont qu'une dette que nous acquittons envers ta mémoire...

« Adieu Titus ou plutôt: Au revoir! »

[...]

- il n'y a pas au monde de plus grande jouissance, reprit Lamertume avec énergie, que celle d'enterrer un ennemi mort.<sup>160</sup>

Nous pouvons remarquer que l'orateur cite des poètes latins (Horace, Quintilus) pour donner prestige aux affirmations, riches, évidemment, de mots pompeux (le silence prudent, élever la voix, homme de devoir, les lèvres montrent des vers suaves etc.). Encore une fois, l'homme de devoir est quelqu'un qui accomplit son devoir pour apparaître un brave homme devant les autres. Dans ce discours il s'insère aussi des questions philosophiques sur la vie, auxquelles il ne donne pas une vraie réponse. Mais l'humour de Hibbert apparaît surtout à la fin, quand après une déclaration si majestueuse et emphatique sur la vie de cet homme et après l'affirmation qu'il n'a pas été capable de contenir ces vers, Lamertume affirme « il n'y a pas au monde de plus grande jouissance que celle d'enterrer un ennemi mort ». Nous comprenons tout de suite que tout cet éloge funèbre en réalité n'est pas si sincère et que c'est un éloge de circonstance.

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p.208-214.

Cet humour dans les affirmations frappe aussi la science. Nous pouvons lire, dans l'exemple qui suit, comment les interlocuteurs arrivent à démolir l'importance des inventions :

Et on se mit à causer sur les mille riens du jour de la vie port-au-princienne, plus insignifiants, semble-t-il, chaque jour.

[...]

- Pour ma part, déclara Cresson avec son flegme de pince-sans-rrire, en s'éventant avec délice, pour ma part, je trouve la dodine une invention, de tous points, admirables.

[...]

- L'éventail aussi est une belle invention...

- Certes! [...] – mais encore l'éventail est un sport, et un sport de plus avantageux, en ce sens qu'en nous en servant, nous développons nos biceps. Cependant, là ne s'arrêtent pas les services que rend cet objet qui n'a l'air de rien, mais qui est plus conséquent dans sa simplicité que la poudre sans fumée dans sa complexité.

- Qu'est-ce à dire, Cresson?

- Je veux parler, émit avec tranquillité Cresson, je veux parler du caractère humanitaire de l'éventail.

- Plaît-il! sursauta Brion interloqué.

- Suivez-moi bien, continua flegmatiquement Cresson. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué, mon cher Brion, que la chaleur, le papier-monnaie, le militarisme et les avocats ne sont pas les seules plaies qui contrarient la marche de notre pays vers le progrès social, c'est-à-dire vers le bonheur. Il y a encore les mouches – et par mouches j'entends tous les moustiques généralement quelconques. Or, grâce à l'éventail, en même temps que nous nous donnons de la fraîcheur et faisons un peu de gymnastiques, nous chassons, sans leur faire de mal, ces pauvres petites créature du bon Dieu. À quoi bon tuer, même des mouches! Elles ont peut-être une âme. Exilions-les, c'est plus doux.<sup>161</sup>

Il est très intéressant de remarquer que Hibbert utilise des exclamations en créole. L'utilisation du créole dans un discours « scientifique » a comme but de faire rire le lecteur. L'ironie qui se cache derrière ce discours arrive de façon plus évidente à la fin. Après avoir décrit l'éventail comme un instrument de sport, Cresson affirme qu'il sert aussi pour chasser les mouches. Cette affirmation n'aurait rien d'amusant si, juste à la fin, Cresson ne nous disait: « Elles ont peut-être une âme. Exilions-les, c'est plus doux ». Il semble que

---

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 52-55.

la réalité sociale et politique de l'époque soit entrée dans la vie de tous les jours. Puis un autre aspect drôle est d'avoir défini la chaleur, le papier-monnaie, le militarisme et les avocats, comme des plaies qui arrêtent le progrès du pays. Si le militarisme et les avocats peuvent avoir une explication dans les événements politiques en Haïti, la chaleur et les papier-monnaie sont utilisés ironiquement pour souligner le fait que les Haïtiens se plaignent aussi de la température et de l'argent.

Ce genre d'éloquence nous le retrouvons aussi dans des petites phrases, comme: « Patriote je fus, patriote je suis, patriote je reste!<sup>162</sup> ».

Dans un autre roman de Hibbert, *Séna*, nous retrouvons le même type de conversations pompeuses qui caractérise les autres romans. On commence par une conversation dans le salon de Mme Daltona. Cette jolie femme a une étrange façon de parler et de gesticuler, elle semble toujours sur la scène:

Sa conversation était un composé de phrases toute faites et de gestes empruntés. C'était lamentable. Tout lui rappelait le théâtre. À propos d'un rien que l'on disait, elle vous regardait avec un sourire plein d'intérêt et vous disait :

- C'est extraordinaire, vous dites ça comme Worms dans *Denise*.

- Plaît-il, Madame!

- Comment, vous ne connaissez pas Worms? Il était la perfection même dans le rôle d'André de Bardannes de *Denise*.

- J'ai lu *Denise*, Madame, mais je ne l'ai pas vue jouer, par l'excellente raison...

- Aujourd'hui, c'est Duflos qui tient le rôle, mais Worms était mieux, il mettait plus de passion concentrée.

- ...Par l'excellente raison que je ne suis pas allé à Paris.

Mais elle ne vous écoutait pas et s'écriait un instant après :

- Ah! Ah! merveilleux! merveilleux! C'est Febvre, ma chère, c'est Febvre, dans *Chamillac*. Oh! Oh! ce geste, ce geste! Mais c'est Mounet-Sally dans *Hamlet*.

Ou bien :

- Regardez donc, Mademoiselle X, ne dirait-on pas Jane Hadingué dans la grande scène des *Demi-Vierges*!

Ou bien encore :

- Ah! Monsieur! Vraiment, tous mes compliments, vous avez eu un mouvement qui est du Guitry tout pur.

---

<sup>162</sup> Hibbert, *Simulacres*, cité, p. 23.

De telles manières amusèrent d'abord, puis agacèrent et finalement lassèrent ce monde port-au-princien un peu de « rosse », et l'on fit le vide autour de la jeune femme avec une unanimité touchante. Alors elle se sentit « incomprise » et Paris lui semblait « loin, loin, loin... ».<sup>163</sup>

L'ironie se base sur les affirmations de Mme Daltona. Chaque fois que un personnage affirme quelque chose, elle souligne son attitude et son discours à travers une comparaison avec une pièce théâtrale. Tout renvoie au théâtre, de manière monomaniacale.

La science aussi est présente dans ce roman. Encore une fois, Hibbert fait une comparaison entre la science et la réalité haïtienne.

- Et voilà, cette loi que Monsieur Delhi fait semblant de chercher, dit le docteur en souriant: « chaque molécule de matière attire toutes les autres, en raison direct de sa masse ». C'est la loi de l'attraction.

[...]

... Et je dis qu'un imbécile attire une femme tendre, voluptueuse et passionnée, en raison de sa masse, parce qu'il n'est que matière...<sup>164</sup>

Il est vraiment amusant de voir comment les personnages utilisent les notions scientifiques pour parler de faits inutiles. Il y a aussi un autre exemple de ce type :

- Comment, s'écria Lacorne, j'apporte des arguments scientifiques à la démonstration de ma thèse, vous ne les discutez même pas, - vous ne pouvez pas les discuter- et dogmatiquement vous les niez.

- Oui, je les nie, déclara Philippe Auguste, ferme comme un roc.

- C'est là l'éternelle réponse de l'obscurantisme aux résultats les plus tangibles de la science, riposta Lacorne, Nego, je nie. Il ne suffit pas de *nier*, il faut *expliquer, démontrer, prouver*.<sup>165</sup>

Ou bien :

- J'ai posé une question à Monsieur Delhi, et je m'étonne qu'il hésite à me répondre. Elle est pourtant bien simple. Vous avez dit

---

<sup>163</sup> Hibbert, *Séna, cité*, p. 42-43.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 104.

avec raison dans le cours de l'intéressante conversation sur l'attraction que *tout était régi par les lois immuables dans le monde*, je vous demande à quelle loi vous rattachez la décrépitude précoce et désespérante de votre pays?

- Mais tout bonnement, répondit malicieusement Gérard, à la loi bien connue de la *communication du mouvement*.

- Je ne comprends pas, fit Ticker, inquiet.

- Vous allez comprendre! Cette loi formulée par Descartes peut être exposée ainsi: lorsque deux corps se rencontrent qui ont en eux des mouvements incompatibles, il doit se produire un changement pour les rendre compatibles, mais ce changement est toujours *le moindre qui puisse être*, en un mot, c'est la loi du moindre effort.

Or, il s'est trouvé, Monsieur Ticker, que sur le sol d'Haïti, se sont rencontrés deux corps: *Gouvernement haïtien* et *Etrangers* dont les mouvements par trop compatibles ont abouti à ce résultat de la *moindre action*, consistant dans la jouissance entière et absolue du travail de tout un peuple par ces deux corps outrageusement parasites. Et voilà justement ce qui fait qu'Haïti est si en retard.<sup>166</sup>

L'ironie est due au fait que Monsieur Gérard Delhi prend en considération la science et le physicien René Descartes pour expliquer la raison de l'arriération haïtienne. Descartes insiste sur l'idée que quelque chose se conserve dans la nature. Et lorsque les corps se rencontrent, quelque chose se conserve dans la communication du mouvement. Dans sa théorie de la « communication du mouvement » il affirme que chaque partie de la matière conserve le même état, autant que les autres parties, en la heurtant, la forcent à le changer; en plus, une fois qu'elle a commencé à se déplacer, elle continuera avec la même force, jusqu'au moment où les autres parties ne l'arrêteront pas. Gérard reprend cette loi, mais il l'applique à la situation haïtienne. Les deux parties qui sont entrées en contact sont le « Gouvernement haïtien » et les « Étrangers » et sa directe conséquence a été la jouissance entière du travail de tous par ces deux corps. Pour cette raison Haïti est en retard.

Nous retrouvons aussi dans les remerciements des phrases pompeuses, comme dans le remerciement que Séna fait au capitaine du navire:

---

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 123-124.

Et pour moi, c'en est un – devoir – et des plus impérieux que celui de remercier l'éminent Capitaine de ce vaisseau – un des chefs-d'œuvre de l'art naval! – de nous avoir conduits à bon port. Aussi, au nom de mes compagnons de voyage, vaillant Capitaine qui avez su lutter corps à corps contre l'élément furibond qui s'appelle la mer, je vous remercie! et s'il est une assurance que je puisse vous donner, c'est que le souvenir en restera gravé éternellement dans nos cœurs battant à l'unisson!

[...]

« Capitaine, les paroles que vous venez de prononcer resteront *gravées éternellement en lettres d'or, que dis-je? en lettres de diamant, dans ma mémoire*, elles seront désormais l'ornement de ma vie, - une vie sans tache, sans souillures, toute consacrée au service de mon pays, de ma chère Haïti, que j'aime par-dessus tout et qu'avec raison on appelle: la France noire!<sup>167</sup>

L'italique souligne énormément l'ironie dans l'emphase.

Nous pouvons conclure ce chapitre en lisant cet extrait de la pièce, *Le caïman*, où on arrive à l'apothéose de l'éloquence.

Secrétaire d'Etat, en vous présentant les protestations de dévouement, de respect et d'obséquiosité qui vous sont dûs, souffrez que je m'aplatisse devant votre hégémonie omnipotente pour lui notifier avec ponctualité mon cas intéressant, émouvant et dramatique. Il est survenu, abouti, infiltré, ingéré, pénétré et initié à mon entendement et de source autorisée, assurée et communicative, pour ne pas dire officielle que ma ration hebdomadaire à l'Etat-major général a été supprimée... Quoi qu'il en soit, j'ai déployé les efforts les plus amples, les plus monumentaux, les plus dégingandés pour arriver à être informé de raison justificative, démonstrative et compréhensive de ce fait faisable. Malgré ces efforts herculéens, une épaisse vapeur d'une obscurité obscurcissante s'enroule en spirale autour de ma personne, me pirouette dans un mouvement giratoire et me précipite dans un mystère obsédant, asticotant et vertigineux... Ne vous étonnez donc pas, Secrétaire d'Etat, de me voir saisir à bras-le-corps le fil électrique d'Ariane que m'offre la circonstance inespérée d'être en votre présence appréciable, considérable et favorable, pour me mettre à plat ventre devant votre autorité hiérarchique et votre souveraineté auguste, suprême indissoluble et caractéristique, afin de chercher à m'évader de ce labyrinthe incohérent, indigeste, arbitraire et enchevêtré. À vous donc, comme Ministre en charge de la Guerre il appartient que dis-je? Il incombe de résoudre la question.

[...]

---

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 167.

Je ne vous adresse pas! (À *Damestois*) Hélas! Par induction et par déduction je ne m'explique pas, je ne digère pas, je ne me rends pas compte de ce coup droit, de ce virement brusque, de cette péripétie finale de ces déblatérations, de ces machinations, de ces radiations antidémocratiques du phénomène le plus déplorable, le plus pitoyable et le plus lamentable par lequel je suis privé de ma ration salaire, militaire, alimentaire, débonnaire, salubre, hebdomadaire et restauratrice.

[...]

Sentinelle avancée! Comète avant-coureur, soleil éblouissant, merci, merci au nom du principe fraternel, constitutionnel, proportionnel, rationnel et...

[...]

Salut! Homme humain courtois et policé. Salut! Cerveau omniscient, esprit primesautier, sagace et lucide caractère magistral, transcendantal, capital, cordial et primordial!

[...]

Respects profonds, vénération éternelle, vertu conjugale et nationale, majesté ministérielle, providentielle et essentielle...  
Salut! En la généreuse Patrie!<sup>168</sup>

En ajoutant des synonymes, comme dans la phrase « de source autorisée, assurée et communicative etc. », ou une série de verbes: « Il est survenu, abouti, infiltré, ingéré, pénétré et initié à mon entendement », ou des adjectifs: « les efforts les plus amples, les plus monumentaux, les plus dégingandés », « un cas intéressant, émouvant et dramatique », « votre présence appréciable, considérable et favorable » ou encore « votre souveraineté auguste, suprême indissoluble et caractéristique », on arrive au sommet des discours pompeux. Tout le discours se caractérise par des adjectifs qui suivent d'autres adjectifs, des verbes qui suivent des verbes, le locuteur cherche d'être le plus précis possible, en provoquant de l'hilarité. Nous trouvons aussi des mots comme « un fait faisable » et « une obscurité obscurcissante ». Pour donner majeur crédit à ses affirmations, il insère aussi des expressions qui se réfèrent au mythe comme: « [des] efforts herculéen » et « le fil d'Ariane ». Puis, il insère des expressions opposées comme: « par induction et par déduction » ou bien « caractère humain, transcendantal, capital, cordial et primordial » et des mots qui ne veulent rien dire comme « je suis privé de ma ration débonnaire et restauratrice ».

---

<sup>168</sup> Hibbert, *Théâtre, cité*, p. 161-163.

Nous avons donc compris quelles sont les caractéristiques de l'éloquence haïtienne, comment les gestes et les mots deviennent les symboles des discours pompeux. Discours qui cachent une féroce critique de la situation sociale et du système politique du pays.



## 7. LA CULTURE: SARCASME ET IRONIE

Ce chapitre-ci sera consacré à la culture des personnages décrite par les romanciers nationaux. Tous les extraits ci-dessous donnent une image de la bêtise des personnages, qui se caractérisent comme des hommes ignorants et dépourvus de culture.

Ce chapitre sera divisé in trois parties:

1. l'ignorance;
2. les fausses croyances;
3. les croyances religieuses.

### 7.1 L'IGNORANCE

Nous commençons par la description, que nous donne Hibbert, de Lamertume :

Sa confiance en soi, l'insuffisance de ses études et la lecture de livres de premier ordre compris de travers, lui avaient constitué une mentalité du reste assez commune en Haïti: celle de l'ignorant qui sait tout, parle de tout et tranche sur tout avec véhémence.<sup>169</sup>

Le sarcasme dans ce passage se trouve dans la description de Lamertume. C'est une personne ignorante, qui ne sait rien, mais qui donne son opinion sur tout. Très intéressant aussi est la description des livres, que Lamertume a compris « de travers », qui donne l'image de quelqu'un qui ne prête pas attention ou qui ne fait que feuilleter un livre. Il est très intéressant de remarquer que cette attitude, nous dit Hibbert, est assez commune en Haïti. Les livres, les romans et les journaux ont toujours été considérés les symboles de la culture, mais dans l'exemple ci-dessus « comprendre un livre de travers » signifie en réalité ne pas le comprendre. En effet dans les autres romans les livres sont utilisés comme des indices sur l'absence de culture. Nous pouvons continuer avec le même auteur, Hibbert, qui dans *Séna* prend en considération les journaux:

---

<sup>169</sup> Hibbert, *Les Thazar*, cité, p. 40.

- Lesquels, le *Figaro*, le *Journal*, le *Gaulois*? demanda Rorotte en avalant son bock.
- Oh! fit Charlemagne dédaigneusement, je n'ai aucun rapport avec ces journaux légers. Mes vers ont été publiés dans le *Canard* de Saint-Quetin, l'*Œil de Verre* de Sceau; un ami m'a promis de me faire entrer au *journal des Abroutis*.<sup>170</sup>

L'humour de cet extrait se trouve dans la définition de journaux « légers », pour des journaux comme le *Figaro*, le *Journal* ou le *Gaulois*. Et aussi dans l'utilisation de l'adverbe « dédaigneusement » qui souligne son orgueil pour la publication de ses vers dans d'autres journaux plus ou moins inconnus. En ce qui concerne les livres, nous pouvons lire l'exemple qui suit: « il [Alcibiade] passa ses journées à méditer le livre de Nietzsche: *Ainsi parla Zarathoustra*. À l'arrivée il en était encore à la première page ». <sup>171</sup> L'humour dans cet extrait se trouve dans le fait qu'il a passé ses journées à méditer sur le livre, mais il n'a pas pu avancer dans la lecture, faute de le comprendre. Une description détaillée sur la culture de M. Pitite-Caille, nous la retrouvons dans les pages du roman de Lhérisson:

Pourtant, Pitite-Caille, la *question monnaie* mise à part, n'avait pas inventé la *patate boucanée*. Bien qu'il eût chez lui une bibliothèque bondée de gros et de beaux livres, son bagage intellectuel n'était que fort léger. En grammaire, il avait retenu, entre autres règles, celles concernant *Amour, Délices et Orgue* et le participe entre deux *que*; il maniait à la perfection l'imparfait du subjonctif: les *assiez, issiez, assions* fluaient de ses lèvres abondamment. En histoire, il ne connaissait que...des histoires; en géographie, il pouvait fournir des renseignements sur les villes de la Côte (n'oubliez pas que Pitite-Caille est un ancien marin), sur Saint-Thomas, Le Havre, la Seine, Versailles (n'oubliez pas non plus qu'il avait fait son petit tour en France). En astronomie, si, comme les Inquisiteurs espagnols il ne voulait pas admettre que la terre tourne sur elle-même, il reconnaissait que la lumière nous vient du soleil, et que la Lune (il était parfois spirituel) remplit chez nous une des attributions communales: le Service de l'Eclairage. En mathématique, il possédait les quatre règles et posait un principe qu'un zéro n'équivaut jamais au néant, puisqu'il peut devenir un 9 ou un 6. En philosophie (il disait à qui voulait l'entendre qu'il n'avait pas étudié la philosophie, mais il l'avait devinée), en philosophie il n'avait à sa disposition que ces mots: *a fortiori* et *a posteriori* et

<sup>170</sup> Hibbert, *Séna, cité*, p. 242.

<sup>171</sup> Marcelin, *Bazoutte, cité*, p. 18.

que les noms de Socrate, Aristote et Cakia Mouni. Pour le latin, il épatait certains négociants de l'époque par ses citations et ses traductions...Il avait l'habitude de leur lancer des *Quid, quidquid?* quand ceux-ci ne lui présentaient pas d'une façon convenable des problèmes commerciaux dont ils désiraient avoir la solution.<sup>172</sup>

Le sarcasme de Lhérisson est présent dans tout cet extrait. Il commence par la comparaison entre le lourdeur et les dimensions des livres dans la bibliothèque et la légèreté du bagage intellectuel de M. Pitite-Caille. Il continue avec une sorte de liste des matières littéraires et scientifiques. L'ironie est présente partout. Mais c'est surtout au sujet de quelques matières qu'il est le plus évident. C'est le cas, par exemple, de l'histoire dont Pitite-Caille connaît seulement des histoires, tout simplement. En astronomie, où il soutient les idées des Inquisiteurs espagnols donc il n'affirme pas que la terre tourne autour du soleil et sur elle-même, mais le comique le plus évident se trouve dans l'affirmation que la lune remplit une attribution communale: le Service de l'Eclairage. Une autre partie drôle est le fait que, selon Pitite-Caille, le zéro nous ne le pouvons pas considérer comme un néant parce qu'il peut devenir un 9 ou un 6 en ajoutant des petits signes. En plus, il adjoint aux noms de Socrate et Aristote, Cakia Mouni, c'est-à-dire Buddha. Pour conclure Lhérisson souligne aussi sa feinte habileté en latin, quand il dit aux négociants: *quid, quidquid?*. Lhérisson se moque de l'ignorance du personnage.

L'ironie est présente aussi dans un baptême :

- Qu'est-ce qu'elle a donc? interrogea celle-ci.
- Ma chère, je ne sais pas. Elle était bien tranquille. Cela l'a pris subitement, aussitôt que le prêtre lui a mis le sel dans la bouche... C'est à croire qu'elle ne voulait pas devenir chrétienne.<sup>173</sup>

Nous pouvons comprendre que les larmes de l'enfant sont dus au goût du sel dans la bouche et non pas au fait qu'elle ne voulait pas devenir chrétienne.

---

<sup>172</sup> Lhérisson, *Pitite-Caille, cité*, p. 23-24.

<sup>173</sup> Marcelin, *Marilisse, cité*, 1903, p. 130.

## 7.2 LES FAUSSES CROYANCES

Dans cette partie nous analyserons les croyances spirituelles des personnages.

Prenons en considération le roman de Marcelin *Marilisse*. Dans ce roman nous lisons beaucoup de conversations entre Marilisse, Zézé et la devineresse Luména.

Voici cinq exemples des conversations. Déjà au début Zézé affirme que: « s'elle ne fait pas de belles prédictions, je ne lui donnerai que cinquante centimes ». <sup>174</sup> Nous comprenons donc que les prédilections comportent un paiement d'une somme d'argent. Plus la prédilection est belle, plus la somme d'argent augmente.

Les prédictions doivent donc satisfaire l'auditeur. Nous comprenons cette fausse façon de deviner le futur à travers deux exemples:

- Sera-t-elle *placée* avec un commis-négociant du *Bord de Mer*? un courtier en vins de Bordeaux de Marseille? Ou avec un secrétaire d'État?

- Non, non, protesta Zézé. Je vous ai déjà dit que sa mère veut qu'elle se marie. Elle est *placée* elle-même. Ce n'est pas la peine d'avoir une fille pour qu'elle ne fasse pas mieux que soi!

- C'est vrai, vous me l'aviez dit: je l'avais oublié. [...] Bon! s'écria Luména, je vois qu'il faut aviser aux grands moyens. Il s'agit de mariage. <sup>175</sup>

Ou bien:

- [...] je vois cette flamme que le mari sera commandant d'arrondissement, délégué militaire...

- C'est vraiment très beau. Pourtant, sa mère, je crois, aurait préféré, par rapport à la sécurité, qu'il fût un gros négociant.

- Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite? Attendez que j'arrange. à cet effet, l'ordre des charbons... Il est toujours des accommodements avec le destin...Ah! Voilà qui est fait: le mari est maintenant un de plus grands consignataires de Port-au-Prince. <sup>176</sup>

---

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 115-116.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 118.

Il est très intéressant de remarquer que dans tous les deux exemples le sarcasme de Marcelin est très évident. Chaque fois que la devineresse affirme quelque chose sur le futur de Cléore que Zézé n'apprécie pas, Luména change le futur. C'est le cas par exemple du mariage de Cléore et du travail de son futur mari. Dans le second exemple cette manière de prédire le futur est plus claire. En effet l'utilisation du verbe « arranger » est un signe de la fausseté de la devineresse, et aussi l'utilisation du nom « accommodements » indique le fait de se mettre d'accord. La dernière phrase aussi se caractérise par ce sarcasme. À la fin Luména dit: « le mari est maintenant un de plus grand consignataires de Port-au-Prince », où « maintenant » indique la fausseté des prédictions.

Le fait que les prédictions sont en réalité des mises en scènes est souligné deux fois:

- Non, je ne pourrais pas...Cela me coûterait aussi trop de faire des prédictions désagréables aux gens.

- Vous n'y êtes pas forcée, ma chère. Vous direz plutôt, si c'est votre genre, les choses que l'on souhaite. L'habileté est seulement de les faire confesser au préalable. Est-ce que je ne vous ai pas prédit la mort de Jouassin avant la vôtre? N'allez pas croire que c'est parce que vous m'aviez avoué que vous auriez du plaisir à l'enterrer cet homme...mais il y a une façon d'interroger le Destin pour avoir de bonnes prédictions...<sup>177</sup>

Nous comprenons donc que l'habileté de la devineresse est faire confesser le destin rêvé au préalable. Déjà dans la première phrase de Luména on comprend qu'elle devine les prédictions que l'on souhaite.

Seulement à la fin, Zézé en parlant avec Marilisse affirme que la devineresse est une farceuse:

Mais n'importe, veillez sur Cléore, malgré l'horoscope... La sorcière n'est qu'une farceuse. Elle m'avait prédit que Jouassin s'en irait avant moi, et voyez, je pars la première! Ses prédictions na valent pas quatre *cobs*, bien que nous les ayons payées très cher, vous et moi, une gourde chacune... Il faut cependant que Cléore soit mariée, soit une dame.<sup>178</sup>

---

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 213.

Le comique de ce passage est représenté par le fait que Zézé affirme que Luména est une farceuse, seulement parce qu'elle va mourir avant son mari Jouassin.

Un autre écrivain qui s'occupe de ce genre de croyances est Hibbert dans son roman *Les Simulacres*. Dans ce roman il décrit les événements qui ont lieu pendant que M. Hellénus Caton est en train de prier Manès: le Cubain Pablo couche avec Mme Caton.

Le Cubain fit comme il avait dit, seulement après avoir fermé la porte donnant sous la galerie, au lieu de se mettre à débiter le prétendues oraisons de Manès, il monta retrouver Céphise avec qui il passa une heure inoubliable, dans un lit tiède et parfumé, - tandis que M. Hellénus Caton, nu, tel un bronze antique, se tenait debout au milieu de parterre, dans la nuit froide et argentée, contemplant la lune avec obstination.<sup>179</sup>

L'humour se trouve dans la situation: M. Hellénus Caton n'a pas compris que Manès n'existe pas et c'est seulement une technique de Pablo pour conquérir sa femme.

Seulement à la fin le lecteur a la certitude de l'inexistence de Manès :

Les six nuits qui suivirent la première épreuve qu'avait subie M. Hellénus Caton se passèrent sans incident notable. Après la septième épreuve, Pablo fit les calculs qui ne donnèrent pas le résultat, comme on devait s'y attendre. Il déclara n'y rien comprendre et M. Hellénus Caton fut envahi par un morne désespoir.

- Ah! Si Manès était ici, il eût trouvé, lui.

- C'est certain.

- N'est-ce pas?

Et maintenant l'esprit du pauvre homme était travaillé impérieusement par l'idée qu'il fallait faire venir à Port-au-Prince, - Manès qui n'existait pas en propre, Manès qui n'était qu'un invention de Pablo. Mais il lui fallait Manès, et déjà il était disposé à faire des sacrifices pour entrer en relations avec l'illustre ami des Chefs d'Etat de par là-bas.<sup>180</sup>

---

<sup>179</sup> Hibbert, *Simulacres*, cité, p. 86.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 91.

### 7.3 CROYANCES RELIGIEUSES

En Haïti le catholicisme est la religion d'État. Beaucoup d'Haïtiens pratiquent souvent avec la religion chrétienne, le vaudou, religion synchrétique dérivant de l'union des religions africaines et du catholicisme.

Les romanciers nationaux n'épargnent pas à la religion leur propre humour. Nous pouvons analyser en effet une série de citations drôles concernant la religion, la description de Dieu et les miracles.

Commençons par les miracles :

Elle [la Vierge de Higüey] ramène les amants infidèles et fait le lien désormais plus fort que la mort. En faveur de la dédaignée, elle change le cœur de l'homme le plus indifférent en une pâte tendre et douce. Au conspirateur politique, elle promet le triomphe; au joueur, la chance. Mais ce ne sont seulement les blessures de l'âme qu'elle guérit. Elle donne des enfants à la femme stérile, à condition, toutefois, qu'elle vienne en pèlerinage sans son mari. Toutes les maladies, toutes les infirmités physiques sont de son ressort. Venez à elle, vous que la science n'a point soulagés! Elle délivre de tous les maux, si vous savez toucher son cœur et mériter ses grâces. Et comment y arrive-t-on? Eh! c'est simple... Pour divine qu'elle soit, l'Alta Gracia, ce ne sont pas [sic] que moyens essentiellement humains qui agissent sur elle: riches offrandes et messes répétées dont le tarif est très élevé.<sup>181</sup>

Dans cet extrait l'humour de Marcelin est très évident. Au début nous retrouvons une sorte de liste de tous les miracles disponibles selon la catégorie des personnes: par exemple, pour le conspirateur politique, il y a le triomphe, pour la femme stérile, les enfants etc. Nous comprenons à la fin que l'exaltation du pèlerinage, en réalité, n'est pas faite pour aider les personnes avec des miracles mais pour gagner de l'argent. Marcelin semble souligner la bêtise des ses compatriotes qui ne s'aperçoivent pas de la tromperie.

Innocent, lui-aussi, décrit la bêtise des ses compatriotes dans son roman *Mimola ou l'histoire d'une cassette*.

---

<sup>181</sup> Marcelin, *Thémistocle*, cité, p. 72.

Voici deux exemples qui soulignent la croyance dans les miracles :

En présence de ces drames d'un autre genre, on ne peut vraiment se défendre d'un sentiment de profonde pitié pour ces misérables qui réclament leur pitance de la Vierge. Si elle pouvait descendre de là haut au milieu de cette foule affamée de guérison, d'aisance, de fortune, de bonheur, de félicité terrestre, quel martyr n'eut-elle pas à subir? Chacun voudrait prendre un lambeau de sa robe ensanglantée; poussant plus loin son cannibalisme inconscient, chacun voudrait trouver dans un morceau de cette chair pure et chaste, sanctifiée par la maternité divine, sa nourriture sacrée.

Pauvres âmes malades, pauvres débris humains! Si c'était en vain que vous gémissiez! Si la Miraculeuse nichée au haut des palmes restait impuissante ou tout au moins indifférente à vos plaintes, à vos accents! N'est-ce pas que votre foi ne serait pas ébranlée? N'est-ce pas que vous reviendriez l'année prochaine avec le même ferveur, le même zèle, vous disant: - (Oh! que la souffrance se berce facilement d'espoir!) – que ce n'était peut-être pas votre tour, et que la Vierge ne saurait prodiguer ses bienfaits à tous ses fils à la foi.

Réconforté par cette pensée, tout pèlerin dont les vœux n'auront pas été exaucés, dira la même chose chaque année, et chaque année, il reprendra son pèlerinage jusqu'à ce que le corps horriblement mortifié par les austérités de la pénitence, consumé par la souffrance, les pieds meurtris par les pierres du chemin, n'ayant pour toute force qu'une lueur d'espoir, l'âme lasse, il vienne s'abattre enfin sous les arbres sacrés, les yeux tournés vers les *palmes* et leur mendiant encore dans une ultime agonie le baume divin qui n'arrivera jamais...<sup>182</sup>

Ou bien :

Alors, c'était un sauve-qui peut général, des dégringolades, des visages contusionnés, des têtes cassées, des chapeaux perdus, etc. etc. et la foule apeurée, croyant à un châtement de la Vierge criait: Grâce!...grâce!...miracle!...miracle!...<sup>183</sup>

Tout le premier extrait est parsemé de sarcasme envers les pèlerins. Au début, nous retrouvons la description des personnes comme des êtres désespérés, affamés de bonheur et de guérison. Innocent décrit la Vierge comme un être indifférent aux douleurs humaines et des personnes qui chaque année font le même pèlerinage dans l'attente d'un miracle. Le

---

<sup>182</sup> Innocent, *Mimola, cité*, p. 95-96.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 103.



sarcasme d’Innocent se trouve dans cette description des pèlerins qui déçus chaque année par l’absence de miracles, retournent tout de même l’année d’après. Il conclut en affirmant que « jamais » le miracle arrivera.

Dans le deuxième, ces personnes n’arrivent pas à distinguer entre la réalité et la foi. Un tremblement de terre est vu comme un châtement de la Vierge pour leurs conduites.

Dans le même roman d’Innocent, nous retrouvons aussi la description de Dieu.

Tante Rosalie l’aimait bien sincèrement ce Dieu des bourreaux, ce Dieu injuste, inhumain, au nom de qui se commettait tant de crimes et d’atrocités. Souvent au milieu des tortures que ses maîtres lui infligeaient, quand les lares africains restaient sourds à ses accents, c’est lui « le Grand Maître » qu’elle appelait de toute sa force de son âme primitive.<sup>184</sup>

Dans cet extrait Dieu est décrit comme un être injuste, sourd aux cris désespérés des personnes. Un sourire amer nous vient aux lèvres après la définition de Dieu comme le Dieu des bourreaux, c’est-à-dire des maîtres. Quand elle subi les coups du maître, elle appelait le « Grand maître » qui peut être le Dieu chrétien et l’entité supérieure du vaudou.

Nous pouvons lire aussi: « Ce petit Jésus ratatiné, ayant la taille d’un enfant chétif de deux ans et la figure d’un homme de plus de trente-ans, paraissait encore souffrir de sa difformité physique ».<sup>185</sup> Dans ce deuxième exemple Dieu est décrit comme un être difforme. Le comique d’Innocent se base sur cette description amusante de l’aspect physique de Dieu, qui souffre par sa difformité.

L’humour des romanciers est présent aussi dans les offices religieux.

Nous pouvons lire aussi des petites affirmations amusantes dans le roman *Thémistocle-Epaminondas Labasterre* de Marcelin: « Et puis toujours les mêmes rengaines... Ils ne connaissent souvent pas le défunt et ils le célèbrent en douze chants... ».<sup>186</sup> Ou bien une affirmation de Thémistocle pendant le catéchisme: « Une ou deux fois il avait essayé de se faire

---

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>186</sup> Marcelin, *Thémistocle*, cité, p. 58.

expliquer certaines choses qu'il ne saisissait pas trop bien. Chut! lui avait-t-on répondu. C'est un mystère! ». <sup>187</sup>

Pour conclure nous pouvons affirmer que la religion dans les romans des romanciers nationaux est critiquée à cause du pouvoir qu'elle a sur la vie des Haïtiens et à cause de son ambiguïté et de son caractère dogmatique.

---

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 43.

## 8. LE COMIQUE DANS LA SOCIÉTÉ

Les romanciers nationaux nous donnent beaucoup d'indices sur la société de leur époque.

Comme nous le dit le critique Hoffmann, « ils se penchent de préférence sur les petite et moyenne bourgeoisies urbaines. Lorsqu'il leur arrive de transporter momentanément l'action en milieu rural, l'image qu'ils donnent des paysans est soit idéalisée – c'est le cas pour Marcelin – soit au contraire rendue caricaturale, comme chez Lhérisson ».<sup>188</sup>

Jean Jonassaint nous explique que « chaque publication de ces romanciers déploie toute une stratégie (éditoriale, scriptoriale et même narratoire) pour rappeler au lecteur que le LIVRE ENTRE SES MAINS EST UN LIVRE HAITIEN OU D'HAÏTIEN – RECIT HAITIEN D'UN HAITIEN RACONTANT LE PAYS HAITIEN D'UNE MANIÈRE HAITIENNE. Et ce pacte (ou contrat) référentiel et nationalitaire (ou identitaire), qui fonde du moins en partie les romans haïtiens de la première décennie du XXe siècle, est le signe d'un conflit. Il fait écho au caractère fortement duel de la société haïtienne, avec, entre autres, ses deux langues (le français et l'haïtien), ses deux religions (le catholicisme et le vaudou), ses deux espaces géo-politiques (la ville et la campagne), et ses deux traditions politiques (le parlementarisme républicain et le caporalisme oligarchique) ».<sup>189</sup>

Dans ce chapitre nous prenons en considération les descriptions ironiques de la société haïtienne dans tous ses aspects:

1. les classes sociales;
2. les caractéristiques sociales;
3. les critiques envers la société.

---

<sup>188</sup> Hoffmann, *Haïti, cité*, p. 33.

<sup>189</sup> Jean Jonassaint, *Des conflits langagiers dans quelques romans haïtiens*, Etudes françaises, vol. 28, 1992, p. 40.

## 8.1 LES CLASSES SOCIALES

Comme nous dit le critique Pradel Pompilus, « les œuvres des romanciers nationaux referment ainsi un tableau de la réalité haïtienne à la fin du XIXe siècle. A les lire, on se rend compte qu'il a existé des groupes de familles ayant un niveau économique à peu près égal, un genre de vie, des manières de penser et de sentir, des intérêts et des aspirations identiques et qu'un conflit tantôt latent, tantôt ouvert opposait ces groupes ». <sup>190</sup>

La société haïtienne urbaine peut être divisée en trois groupes :

1. haute bourgeoisie commerçante;
2. moyenne bourgeoisie;
3. petites gens.

Comme nous les décrit le critique Pradel Pompilus, « L'haute bourgeoisie commerçante est composée en grande partie d'étrangers, d'Allemands surtout. Ces familles vivaient en vase clos et préféraient pour leurs filles des mariages avec les étrangers. La moyenne bourgeoisie comprenant de petits commerçants arrivés, puis ruinés, comme les Thazar, des politiciens parvenus comme le sénateur Jean Baptiste Rénéus Rorotte, Séna, pour les intimes, des ambitieux comme Eliézer Pitite-Caille. Ce groupe est, lui-aussi, égoïste et cynique dans l'ensemble. Ses membres aspirent à monter dans la considération sociale par l'accession aux fonctions publiques et par des mariages reluisants. À l'arrière plan grouille tout un monde de petites gens: des parasites comme le « chef de bouquement » Boutenègre, de jeunes paysannes mises en services à la ville et vouées à la prostitution comme Zoune, des veuves infortunées comme Madame Georges ». <sup>191</sup>

Ce sont Marcelin et Lhérisson qui nous donnent une description de ces personnes. Nous commençons par les riches: « Il y a des riches, ceux que la servitude matérielle ne tient pas, qui peuvent s'attarder dans les larmes: Mme Labasterre ne pouvait se livrer à ce luxe ». <sup>192</sup> L'humour se trouve dans l'affirmation que les riches peuvent pleurer, au contraire Mme Labasterre ne

---

<sup>190</sup> Pompilus, *Justin Lhérisson, cité*, p. 15.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>192</sup> Marcelin, *Thémistocle, cité*, p. 63.

peut pas. Mais nous retrouvons aussi cet humour lorsqu'on appelle une richesse le fait de pouvoir « s'attarder dans les larmes ».

Dans le même roman nous lisons aussi la description des idéaux des marins: « Chanter le long du trajet, danser à l'ombre des arbres aux heures où le soleil décroît, c'est là leur vie, tout leur idéal ».<sup>193</sup> Encore une fois, comme dans le chapitre sur le langage, on trouve une définition incorrecte d'idéal. L'idéal ici n'est pas ce qu'on se représente ou on se propose comme type parfait ou modèle absolu dans l'ordre pratique, esthétique ou intellectuel, ou l'ensemble des valeurs esthétiques, morales ou intellectuelles (par oppos. aux intérêts de la vie matérielle)<sup>194</sup>: ce ne sont que des intérêts matériels. Les marins qui devraient participer à la défense du pays, sont décrits comme des chanteurs et des danseurs nonchalants.

Nous retrouvons aussi dans *La confession de Bazoutte* une description ironique sur les domestiques: « Quelle bonne, quelle vaillante race que celle de notre peuple! Quand j'étais loin du pays, je regrettais sans cesse ses gens simples, familiers, amis inférieurs et sûrs que sont nos domestiques ».<sup>195</sup> Le comique dans ce passage se trouve dans la description des domestiques comme des êtres inférieurs, mais surtout dans le fait que le maître commence à apprécier ses domestiques seulement quand il est loin de son pays. On trouve aussi un certain sarcasme derrière l'indication des domestiques comme les exemples d'une race bonne et vaillante.

Une autre description des domestiques nous la retrouvons quelques pages plus bas:

Ah! comme nous devons être bons pour nos domestiques, surtout si nous avons vécu un peu à l'étranger. Nous pouvons faire la comparaison et elle est toute à leur avantage. Car, ils ne connaissent pas le sou de franc, ils n'ont qu'un salaire dérisoire, ils n'ont pas de livret de caisse d'épargne et ils n'exigent de notre insouciance aucun confort pour eux, que dis-je? pas même l'indispensable. Par-dessus le marché, ils nous donnent leur cœur pour rien. Ailleurs, aucune fortune ne peut acheter le cœur du domestique...<sup>196</sup>

---

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>194</sup> Le nouveau Petit Robert, *cité*, 2008.

<sup>195</sup> Marcelin, *Bazoutte*, *cité*, p. 97.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 102-103.

Dans cet extrait le sarcasme de Marcelin se trouve dans l'affirmation que les maîtres pensent d'être considérés bons pour les domestiques, mais après cette définition nous comprenons tout de suite que en fait les maîtres ne font rien pour eux. L'humour donc est représenté par le fait que si Marcelin affirme que la comparaison avec la France est toute à l'avantage des domestiques haïtiens, en réalité c'est parce que les maîtres haïtiens pensent en profiter à leur gré.

Lhérisson s'occupe de la description des classes les plus basses: les paysans.

ZOUNE est son « *nom jouète* »: son véritable nom est ZETRENNE. Elle naquit un premier jour de l'an au *Pays Pourri*, une des sections rurales dépendant de la commune de la Croix-des-Bouquets.

Ne me demandez pas en quelle année? Je ne le sais pas. Elle-même, peut-être, ne l'a jamais su. En cela, elle ressemble à tous nos campagnards qui, détail curieux, n'ont pas du tout la mémoire des dates. Pour pouvoir situer un fait quelconque dans le temps, ils le font coïncider – parfois pas tout à fait exactement – avec d'autres événements plus ou moins retentissants d'ordre ou naturel, ou domestique ou politique.

Le moindre inconvénient de ce procédé mnémorique est qu'il dérouté tout le monde, à commencer par ses propres inventeurs. En effet, plus on les presse de s'expliquer, plus ils s'embrouillent et nous embrouillent, et plus ils laissent dans l'indécision ou la confusion ceux-là qui voudraient obtenir d'eux un renseignement des plus insignifiants.<sup>197</sup>

Lhérisson utilise Zoune pour montrer les caractéristiques générales des paysans. Pour décrire leur façon d'exprimer la date, il commence en décrivant le fait que Zoune ne connaît pas la date de sa naissance. À partir de cette affirmation, il décrit ironiquement le fait que les paysans ne connaissent pas les dates, mais ils associent un événement politique, naturel ou domestique à la naissance ou à la mort de quelqu'un. Comme nous le dit le narrateur ce procédé, de plus, peut dérouter tout le monde: même lorsqu'en réalité il s'agit seulement d'informations insignifiantes.

---

<sup>197</sup> Lhérisson, *Zoune*, cité, p. 79-80.

Lh erisson ironise aussi sur le fait que les Haïtiens sont presque tous apparentés.

- Je te fais cette recommandation parce que, tu sais, dans ce pays, on a la vilaine habitude, quand on est engagé, d'engager ses amis. Et puis, ici tout le monde étant plus ou moins parent, la prudence recommande avant de parler de Pierre   Guibert, de s'assurer toujours si Guibert n'est pas cousin de Pierre.<sup>198</sup>

L'humour dans cet extrait, nous le retrouvons au début quand nous comprenons cette bizarre attitude: une fois qu'on est engagé, il faut engager ses amis. Et plus il faut prêter attention quand on parle à quelqu'un de quelqu'un d'autre, parce qu'ils pourraient être cousins ou parents.

## 8.2 LES CARACTÉRISTIQUES SOCIALES

Les romanciers nationaux s'occupent aussi de décrire les caractéristiques des classes sociales. Une des caractéristiques les plus importantes du peuple est l'absence de révolte. C'est Marcelin qui décrit cette attitude:

Et puis, qu'est cette obligation de souffrir sans révolte? Son jugement lui répond malgré les taloches maternelles et la punition qu'il subit, qu'il a agi comme il devait, avec discernement et sagesse.<sup>199</sup>

La satire de Marcelin se cache derrière le mot: « obligation ». Personne n'est obligé à souffrir sans se révolter.

Le peuple est divisé en deux parties: la gens honnête et les brigands.

Le peuple, dans sa propension au surnaturel, dit de nos fous qu'ils ont les saints. Beaucoup de bonnes femmes les écoutent attentivement, essaient de déchiffrer leur langue sibylline, de chercher une direction à leur propre vie de ceux qui ne peuvent plus guider la leur. Cette croyance tient peut-être à ce que, dans l'esprit populaire, il n'y a que les gens d' me simple, honnête,

---

<sup>198</sup> Lh erisson, *Pitite-Caille*, cité, p. 16.

<sup>199</sup> Marcelin, *Thémistocle*, cité, p. 38.

sensible ou d'intelligence généreuse qui peuvent devenir fou: les scélérats et les brigands ne perdent jamais le pôle.<sup>200</sup>

Le comique se trouve dans cette comparaison entre le peuple honnête et le scélérats. Si le peuple à cause de sa bonté peut devenir fou, les brigands ne peuvent pas le devenir parce qu'ils « ne perdent jamais le pôle ».

Une autre description très intéressante est celle que nous donne Lhérisson: « Elle [Zoune] vient de poser le pied dans la "vie"; laissons-la rouler dans notre société haïtienne, si pleine de cruelle ironie et de surprenants métamorphoses... ». <sup>201</sup> Il faut savoir que cet extrait termine l'œuvre de Lhérisson. Zoune, après des tentatives de viol de la part de l'amant de sa ninnaine, les avoue à sa ninnaine qui ne lui croit pas et décide d'éloigner sa filleule. Le sarcasme donc se cache derrière l'utilisation du mot vie entre guillemets, parce que la vie qu'elle a connue et va connaître est dangereuse et malheureuse. Aussi dans la description de la société haïtienne « pleine de cruelle ironie et surprenants métamorphoses » nous retrouvons le sarcasme de Lhérisson.

Donc si le peuple est bon, honnête et simple, au contraire la société est méchante et malhonnête.

Nous retrouvons aussi des caractéristiques drôles chez la haute bourgeoisie et les riches. En effet une caractéristique fondamentale en est le fait d'envoyer leurs fils à étudier à l'étranger.

Voici deux exemples :

Car pour le père Scipion, il n'y a pas de plus grande joie en ce monde que de répondre quand on lui demande :

- Que fait Alcibiade?
- Alcibiade étudie à Paris.<sup>202</sup>

L'humour dans ce premier extrait se base sur l'orgueil de Scipion, selon lequel la plus grande joie au monde est répondre que son fils est à Paris pour étudier.

---

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>201</sup> Lhérisson, *Zoune, cité*, p. 149.

<sup>202</sup> Marcelin, *Bazoutte, cité*, p. 20.



Ou:

Je ne suis pas folle, outre mesure, de l'éducation donnée à l'étranger, loin de la famille. Voyez le jeune Télémaque qui est rentré depuis deux ans passés dans le pays. Ses parents sont fiers de sa longue redingote noire, de son gibus et de son col très haut. Ils seraient bien en peine de montrer le premier cob qu'il a gagné depuis ce temps! Il leur coûte gros de nourrir ce monsieur à ne rien faire, si ce n'est donner des audiences sous la galerie et offrir des grogs à un tas de fainéants comme lui.<sup>203</sup>

L'humour de Marcelin se trouve dans l'affirmation de l'orgueil des parents pour les vêtements de leur fils. Il apparaît que les vêtements sont un signe de prestige social. En outre l'humour est présent aussi dans le fait que ce personnage affirme que Télémaque ne fait rien maintenant et les parents sont obligés à payer les grogs que leur fils offre à ses amis.

Un autre événement fondamental pour cette classe sociale est le mariage. En effet Hibbert nous donne cette conversation entre Madame Thazar et Madame Apice :

- Est-ce qu'il a de l'argent? demanda vivement madame Thazar.
- Certainement! réplique avec frénésie madame Apice. Un garçon qui est en douane depuis trois ans, voyons, ma chère!
- Du moment qu'il a de l'argent, c'est très bien.<sup>204</sup>

Nous comprenons tout de suite que l'argent est fondamental. Un mariage avec un homme « pauvre » n'est pas admis. Le comique se trouve dans cette phrase: « du moment qu'il a de l'argent, c'est très bien ». L'utilisation aussi de l'adverbe « vivement » et de « avec frénésie » soulignent cette fonction de l'argent: « L'ARGENT C'EST TOUT! »<sup>205</sup> dira Mme Thazar successivement. Mais, surtout, le comique réside dans le fait que l'indication de son emploi est une garantie suffisante: si l'on travaille aux douanes, il est évident pour tout le monde qu'on amasse de l'argent (bien qu'il ne soit pas gagné).

---

<sup>203</sup> Marcelin, *Thémistocle*, cité, p. 26.

<sup>204</sup> Hibbert, *Les Thazar*, cité, p. 70.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 101.

Un autre aspect ridicule de cette classe est l'incessante envie d'apparaître. Par exemple Hibbert nous décrit la recherche d'un nouveau vêtement pour aller à un mariage :

Il fallait une toilette et un chapeau dernier cri pur Cilotte, et l'heure de lancer la commande à l'étranger avait sonné! Cilotte assurément possédait plus d'une robe et plus d'un chapeau méritant de figurer avec honneur dans n'importe quelle cérémonie; mais voilà, *c'est qu'on les connaissent déjà!*

[...]

Je sais que selon vous, du moment qu'on a le « ventre plein », le reste importe peu: mais l'on ne vit pas rien que pour manger, l'on vit surtout pour le monde où il est nécessaire que l'on tienne son rang. Pour cela, il faut se vêtir convenablement, mener un certain train de maison, recevoir, s'acheter mille riens indispensables, sauver les apparences enfin!<sup>206</sup>

Ce passage se caractérise par la satire d'Hibbert. En effet au début, l'utilisation de « l'heure avait sonné » ressemble plus à un événement militaire ou politique, qu'à l'achat d'un vêtement. Le problème insurmontable pour Mme Thazar est le fait que toutes les robes de Cilotte sont déjà connues par les autres personnes. Ce qui est fondamental en société est de « vivre pour le monde ». L'ironie est présente aussi à la fin dans l'utilisation de « milles riens indispensable », qui se caractérise par l'opposition entre le nom « rien » et l'adjectif « indispensable ».

Une autre caractéristique de la société est le penchant pour la boisson. Dans tous les romans des romanciers nationaux l'alcool est présent surtout le rhum et ses dérivés comme le grog et le tafia.

Le rhum est défini comme la boisson haïtienne par excellence.

Les affaires ne marchaient pas, la soute de café, la rhumerie surtout ne rapportaient presque plus rien. ma parole, c'était à croire, que les hommes avaient cessé de boire. On disait que les grands savants, précisément du pays d'où venait Alcibiade, avaient condamné le rhum, pour pouvoir obliger le monde à consommer rien que du vin, qu'ils avaient décrété boisson hygiénique. Mais cette mode-là ne pouvait prendre ici. À Haïti, il faut boire le rhum. C'est la boisson de notre soleil. C'est Dieu lui-

---

<sup>206</sup> *Ibid.*

même qui l'a voulu. Il y a eu un Noé dans la canne à sucre, d'où l'on tire le rhum, comme il y a eu un Noé pour le vin.<sup>207</sup>

Le rhum dans cet extrait est décrit non seulement comme la typique boisson haïtienne, mais comme la boisson que Dieu a voulu pour les Haïtiens. Il cite la Bible pour souligner l'importance du rhum en Haïti.

Marcelin décrit aussi un autre type de alcool: le champagne.

Sans cesse en mouvement, parlant sans s'arrêter, inaccessibles au mal de mer, ils allaient par les plus mauvais temps, de cabine en cabine, offrir leurs services, proposer un citron et, mieux que tout, remède souverain, infaillible, proclamé par la science: un verre de champagne de la marque qu'ils représentaient.<sup>208</sup>

L'humour dans cette description est la série d'adjectifs qu'il utilise pour décrire le champagne: « remède souverain et infaillible ». Il prend aussi en cause la science, qui a eu la tâche de le proclamer un remède infaillible et souligne que le remède offert, bien entendu, ne l'est qu'à des fins publicitaires (« champagne de la marque qu'ils représentaient »).

### 8.3 LES CRITIQUES ENVERS LA SOCIÉTÉ

Le peuple haïtien est décrit aussi comme « une population laborieuse et paisible, bien qu'on l'accuse de céder parfois à un penchant révolutionnaire prononcé ». <sup>209</sup> La satire se trouve dans l'utilisation du syntagme « céder parfois à un penchant» (phrase presque banale) et à la caractérisation de ce penchant comme « révolutionnaire prononcée ». L'utilisation de cette phrase devient une critique envers le peuple.

Une autre critique que nous retrouvons souvent dans les romans, concerne le fait que cette société n'a pas de valeurs morales. Les charges publiques, la réputation et l'honneur, par exemple, peuvent s'acheter.

---

<sup>207</sup> Marcelin, *Bazoutte*, cité, p. 19-20.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>209</sup> Hibbert, *Les Thazar*, cité, p. 78.

- [...] mais je n'ai osé vous en rien dire eu égard à votre nom, à la société que vous fréquentez et à l'aversion que vous pouviez avoir pour ces choses.
- [...] Vous me parlez d'honneur, de réputation, de situation sociale, mais ce sont autant de titres qu'on achète avec de l'argent chez vous.<sup>210</sup>

La critique de la société n'est pas voilée en ce cas.

Une autre critique envers la société concerne l'alphabétisation. À l'époque des romanciers nationaux, environ 90% de la population était encore analphabète. Marcelin dans son roman, *La vengeance de Mama*, insère des critiques envers les parents des enfants et les gouvernements:

À cette époque, dans le pays, c'était assez l'usage. On donnait un métier à son fils; on ne pensait pas toujours à lui faire apprendre à lire. La faute en était pour beaucoup à nos gouvernements; il y avait peu d'écoles primaires et les parents ignoraient qu'il était de leur devoir, en donnant la vie, de donner l'instruction...<sup>211</sup>

La critique se trouve dans tout l'extrait; nous la retrouvons par exemple dans le fait que pour les parents il était plus important de donner un travail à leurs fils, plutôt que de l'instruction et à la fin, quand il arrive à affirmer que les parents ne savent pas que c'était une obligation, malgré le manque d'écoles, que de faire enseigner à lire aux enfants. La critique envers la société est constitué par le fait que dans une société où le prestige social et la conquête du pouvoir sont fondamentales, les parents soutiennent qu'on peut parvenir à ces buts seulement à travers le travail et non pas l'instruction.

Nous pouvons donc comprendre que la société haïtienne est une société foncièrement malhonnête et dangereuse, où tout le peuple, et les enfants aussi, doivent chercher à lutter pour leur propre survie.

---

<sup>210</sup> Innocent, *Mimola*, cité, p. 123.

<sup>211</sup> Marcelin, *Mama*, cité, 1902, p. 3.

## 9. LA POLITIQUE COMME UNION DU VICE ET DE L'IGNORANCE

L'indépendance en 1804 ne produisit pas la stabilité rêvée. Jean-Pierre Boyer, le successeur de Pétion, réussit à unifier le pays, après le suicide du roi Christophe en 1820. Mais il ne fut pas capable de créer un gouvernement stable, et il commença à gouverner avec une main de fer. De ce fait un complot l'obligea à l'exil.

L'histoire de Haïti pendant plus de soixante-dix ans, après l'exile de Boyer, se présente comme un mélange de confusion, de tyrannie et d'incompétence. Vingt-deux présidents naquirent et tombèrent; beaucoup de révoltes agitèrent le pays et la masse tomba dans une misère infinie.

La période la plus absurde fut celle des douze ans du règne de Faustin Soulouque (1847-1859), qui se fit proclamer Empereur avec le nom de Faustin I. Il tua beaucoup de dirigeants mulâtres, donna à des analphabètes des charges publiques, chercha trois fois de reconquérir Saint Domingue mais, à la fin, fut obligé à abandonner le pays. Parmi tous ceux qui montèrent au pouvoir, seulement trois hommes peuvent être considérés au dessus de la médiocrité. Fabre Geffrard (1859-67) qui organisa une école de médecine, construisit des écoles, promut des œuvres publiques. Lysius Salomon (1879-88) qui créa une banque nationale. Florvil Hyppolite (1889-96) qui construisit des ponts, des bâtiments publics et des lignes téléphoniques et télégraphiques.

L'Église, dans cette période, donna une petite aide dans l'instruction, mais encore en 1915 90% de la population était analphabète.<sup>212</sup>

À l'époque des romanciers nationaux, entre 1901 et 1910, la situation politique en Haïti était encore très confuse. L'horizon politique n'était pas sans ombres. Le traité de Paris, en 1898, qui avait mis fin à la guerre entre l'Espagne et les États-Unis, avait soulevé quelques appréhensions. Frédéric Marcelin demanda au gouvernement de diriger le pays vers les États-Unis, mais sans le soumettre à la puissance américaine. Il pensa que de cette façon, le pays protégerait son indépendance. En effet sa peur était que les

---

<sup>212</sup> Hubert Herring, *Storia dell'America Latina*, Milano, Rizzoli Editore, 1971, p. 600.

États-Unis pouvaient ne pas se contenter de Cuba et de Porto-Rico dans la mer des Caraïbes.

Les peurs s'arrêtèrent le 20 Mai 1902, quand les États-Unis abandonnèrent Cuba, après la naissance d'un gouvernement local.

Mais les craintes retournèrent trois ans plus tard après la déclaration du Président des États-Unis Théodore Roosevelt, au 58<sup>ème</sup> congrès des États-Unis :

Tous les pays dont le peuple se conduit bien peuvent compter sur notre sincère amitié. Si tous les pays baignés par la mer des Antilles progressaient dans la civilisation comme Cuba et comme beaucoup d'autres Républiques des deux Amériques nous n'aurions plus de raisons de nous immiscer dans leurs affaires. Nous n'interviendrons qu'à la dernière extrémité...<sup>213</sup>

Les Haïtiens comprirent tout de suite que la déclaration de Roosevelt cachait des menaces d'intervention dans les affaires de tous les pays qui ne progressaient vers la civilisation avec la formation d'un gouvernement stable, en accord avec le point de vue des États Unis.

La même année, Frédéric Marcelin envoya une lettre au Ministre des Affaires Etrangères de France qui lui communiqua le désintéressement de la France si les États-Unis attaquaient Haïti.

Les Haïtiens par conséquent se retrouvèrent seuls avec leurs problèmes, leurs craintes et leurs alarmes.

En ce qui concerne la littérature, en cette époque, il n'y avait plus l'exaltation de la patrie. Les romanciers nationaux dans leurs romans prennent en considération la situation politique haïtienne contemporaine. Toutefois, comme pour les autres thèmes, ils insèrent du comique.

Nous pouvons diviser ce chapitre en cinq parties :

1. La situation politique haïtienne;
2. La politique injuste, corrompue, fausse;
3. Les principes de la politique;
4. La politique et la cuisine;

---

<sup>213</sup> Gouraige, *Histoire*, cité, p. 101.

## 5. Les prisons.

### 9.1 LA SITUATION POLITIQUE HAÏTIENNE

La situation politique en Haïti est décrite par Hibbert dans le roman *Romulus*, où le Chef d'exécution fait un tableau de la situation :

Alors le Chef d'exécution se mit à faire un tableau exact, en somme, de la situation politique du pays, expliquant que l'absolutisme étant le règne du bon plaisir ne pouvait être que contraire au développement des peuples – lesquels n'évoluent que sous l'impulsion du libéralisme dont l'essence est le contrôle; enfin il conclut de la nécessité pour les hommes de mérite de ne pas se désintéresser des affaires publiques, car l'absentéisme en politique, est chose d'autant plus grave qu'Haïti a une mission d'honneur à remplir dans l'histoire de l'humanité, et que le mérite individuel de chaque Haïtien est représentatif de celui de toute une race. Donc, ne nous abstenons pas, conclut-il.<sup>214</sup>

Le comique dans ce passage se base sur le renversement de la réalité. Le dictionnaire au mot « absolutisme » donne cette définition: « système de gouvernement où le pouvoir du souverain est absolu, n'est soumis à aucun contrôle »<sup>215</sup> et le « libéralisme », au contraire, est « l'attitude, la doctrine des libéraux, partisans de la liberté politique, de la liberté de conscience » ou « l'ensemble des doctrines qui tendent à garantir les libertés individuelles dans la société ».<sup>216</sup> Nous comprenons de cette façon que l'essence du libéralisme n'est pas le contrôle, mais la liberté et l'absolutisme n'est pas le règne du bon plaisir, mais de la tyrannie. Donc le Chef d'exécution fait un tableau de Haïti, en renversant la réalité et les conséquences du gouvernement.

---

<sup>214</sup> Hibbert, *Romulus*, cité, p. 50.

<sup>215</sup> *Le nouveau Petit Robert*, cité, p. 11.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 1451.

La réalité est, par contre, parfaitement décrite par Marcelin dans son roman *La confession de Bazoutte*, pendant une comparaison entre Haïti et Saint Domingue. Il dit clairement qu'il s'agit d'un despotisme.

- La politique dominicaine est dangereuse, mais la politique haïtienne est horrible. Si j'étais Haïtien, et forcé de rester dans le pays, je n'habiterais jamais les villes. J'irais loin, très loin des autorités. Je les fuirais comme la peste. Ainsi, si on est de Port-au-Prince, par exemple, il faudrait se réfugier au-delà de la Coupe. Car, examinez le sort d'un citoyen paisible: s'il ne va pas au Palais, on affirme qu'il est contre. De là, emprisonnement, fusillade. Est s'il y va, sans être fonctionnaire, on dit que c'est un mouchard, un vil flatteur, un coureur de places. Il est pris dans un terrible dilemme.

[...]

- Entre nos deux misères morales, il n'y a aucune comparaison possible... Vous avez le despotisme héréditaire, pompeux, avec cour, chambellans, espions, tout l'attirail. Quand votre Président sort seulement dans la rue, on dirait le Schah de Perse en voyage. Vous l'appellez: Excellence, il serait plus vrai de l'appeler : Divine Majesté!- Notre despotisme à nous est accidentel, simple, économique, ne comporte aucun attirail, et surtout nos présidents ne sont pas la sélection de l'ignorance! Vous, en tout temps, c'est la camarilla qui vous gouverne...<sup>217</sup>

Nous retrouvons l'humour de Marcelin dans la description de la sortie du Président du Palais comme un Schah de Perse, entouré par des chambellans et des espions, tant qu'il arrive à affirmer qu'il faut appeler le Président: Divine Majesté. La phrase la plus significative, dans cet extrait, est la définition des Présidents comme une sélection de l'ignorance. L'utilisation aussi du mot péjoratif « camarilla » indique la coterie influente autour d'un personnage important. Un sourire amer est provoqué par la description de la sort des citoyens: s'ils vont au palais, ce sont des mouchards; s'ils ne vont pas, ils sont contre le gouvernement. Dans les deux cas, ils seront emprisonnés.

L'idée d'ignorance est reprise dans le même roman, comme une des caractéristiques principales des participants à la vie publique :

---

<sup>217</sup> Marcelin, *Bazoutte*, cité, p. 221-223.



Ce n'est pas toujours la liberté qui fait un grand, un excellent gouvernement. Elle est, assurément, le meilleur élément du bonheur de la nation.

[...]

Nous avons eu quelques gouvernements qui se sont proposé ce but; ils y ont plus ou moins réussi. Ce sont de bien petites exceptions dans la masse de nos gouvernants ignorants et vicieux. Car le vice et l'ignorance ont été, de toujours, les dieux lares de notre vie publique. Nous leur avons rendu le culte le plus fervent que l'homme puisse offrir à la Divinité. Sur nos têtes, sur nos épaules, sur nos échine ployées, de toutes les façons, dans toutes les postures, nous avons glorifié, acclamé le Vice et l'Ignorance.

[...]

Voyez-vous l'Ignorance et le Vice travaillés de tels scrupules?

Ce sont eux qui, sous la forme d'un militaire, dominant au sommet et donnent le ton à l'attelage. Et c'est pourquoi, depuis un siècle...<sup>218</sup>

Dans cet extrait nous ne pouvons pas parler d'ironie, mais de satire à cause de la description de la réalité haïtienne. Les gouvernants sont des personnes ignorantes et vicieuses. Marcelin arrive aussi à affirmer que le Vice et l'Ignorance sont les dieux lares de la vie publique et il conclut que les citoyens ont acclamé et glorifié le Vice et l'Ignorance depuis un siècle.

L'humour dans la description de la situation haïtienne, nous le retrouvons aussi dans des petites phrases: « On me répondra, je m'y attends, que nous sommes un pays exceptionnel...La bonne blague! il n'y a d'exceptionnel dans notre pays que la façon dont on le gouverne ». <sup>219</sup> Cette façon exceptionnelle de gouverner le pays est naturellement péjorative.

Face à cette situation, les Haïtiens semblent se rendre à l'impossibilité du changement. Marcelin nous dit, dans *Thémistocle-Epaminondas Labasterre*, que « à force de le critiquer, à force de se laisser critiquer, le gouvernement est devenu la bête noire, le bouc émissaire, c'est lui le joujou à la mode ». <sup>220</sup>

Tout le monde est prêt à critiquer le gouvernement, mais personne ne réussit à le changer.

---

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 194-196.

<sup>219</sup> *Id.*, *Mama, cité*, p. 273.

<sup>220</sup> *Id.*, *Thémistocle, cité*, p. 160.

Cette situation d'immobilité, Marcelin l'explique clairement dans le roman *Marilisse*.

C'est fou et absurde. Chacun le voit, chacun le proclame. – On pourrait être si heureux! murmure tout le monde. – Tout le monde pourtant continue à faire comme tout le monde.<sup>221</sup>

Marcelin, à nouveau, insère dans ses romans une attaque aux Haïtiens, qui se plaignent mais ne luttent pas.

Hibbert, lui-aussi, décrit la même situation.

M. Brion se contentait de rire.  
Riait-il de ces Messieurs ou du Gouvernement?  
Peut-être de tous ensemble, - la vie étant un spectacle pour lui.<sup>222</sup>

Ce qui reste aux Haïtiens est le rire. Ils ne sont pas capables de faire face à la situation. Ils regardent presque immobiles dans l'espoir de l'arrivée d'une solution.

C'est la première fois que dans un roman la couleur de la peau est retenue fondamentale pour faire partie de la vie politique.

Il [Séna] était de cette catégorie des citoyens qui ne sont ni noirs, ni mulâtres, ni griffes. C'était un alezan. Cette neutralité dans la couleur lui avait permis d'appartenir en même temps à tous les partis, ou au moins à toutes les factions.<sup>223</sup>

Cet extrait ne démontre pas seulement l'importance de la couleur dans la politique, mais aussi l'humour d'Hibbert. Dans la dernière phrase: « Cette neutralité dans la couleur lui avait permis d'appartenir en même temps à tous les partis, ou au moins à toutes les factions », nous pouvons comprendre la réalité politique haïtienne: une politique corrompue, où la fausseté et le changement de parti sont prédominants.

---

<sup>221</sup> *Id.*, *Marilisse*, cité, p. 88.

<sup>222</sup> Hibbert, *Simulacres*, cité, p. 34.

<sup>223</sup> *Id.*, *Séna*, cité, p. 23.

Marcelin décrit aussi « l'homme de gouvernement » :

Et qu'est-ce qu'un homme de gouvernement! C'est celui qui, dans l'idée supérieure de ne jamais priver le pays de ses lumières est toujours au service des différents régimes qu'il plaît de se donner. Les gouvernements passent; il demeure dans l'immuabilité de son principe.<sup>224</sup>

Dans ce passage nous voyons un autre exemple de satire, qui se base sur la fausseté. Les hommes du gouvernement sont ceux qui sont au service de tous les régimes. Ils ne suivent pas une seule idéologie politique, mais la changent avec le gouvernement. En effet cet extrait fait une critique aux contradictions politiques haïtiennes.

## 9.2 LA POLITIQUE INJUSTE, CORROMPUE, FAUSSE

Le tableau qui sort de la description de la situation politique est celui d'une politique fausse, corrompue et injuste. Cette idée nous la retrouvons dans l'extrait suivant :

De porte en porte, on se communiqua la nouvelle: on déménage la banque d'État, environ deux millions, que le président, ayant décidé le transfert du gouvernement aux Cayes, tenait d'y faire passer. Tout le monde, à ce cri, sortit. On arrêta les cabrouets, on déchargea les caisses qui furent mises au bureau du port, sous la sauvegarde de la Nation. Naturellement, pendant la nuit elles disparurent toutes. C'est étrange, chaque fois qu'on met quelque chose sous la sauvegarde de la Nation, argent ou liberté, cette chose-là disparaît.<sup>225</sup>

On comprend parfaitement l'humour de Marcelin, qui nous dit qu'il faut se méfier de l'État.

L'ironie est présente par exemple dans les affirmations des politiciens, qui affirment des mensonges avec un ton calme, pour souligner leurs convictions.

---

<sup>224</sup> Marcelin, *Thémistocle*, cité, p. 154.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 74.

Nous pouvons commencer par Marcelin, qui nous donne une image de la fausseté politique.

Cet attentat à la pensée – car vous n’avez été incorporé, en dépit de la loi qui vous protégeait, que parce que vous êtes en communion d’idées avec moi – aura sa répercussion dans le pays tout entier. Vous n’êtes persécuté que parce que vous avez usé du droit imprescriptible, constitutionnel de dire la vérité. Combien doivent vous envier! Et faut-il être aveugle pour ne pas voir que jamais la persécution n’a empêché l’éclosion de la pensée! ce n’est pas sur vous, victime d’une heure, vainqueur de demain, qu’il faut pleurer. C’est sur eux, c’est sur leur aveuglement, sur leur incorrigible aberration!<sup>226</sup>

Dans cet extrait du roman *Thémistocle-Epaminondas Labasterre* nous comprenons que la liberté de la pensée est un problème en Haïti. Comme nous l’explique Thémistocle, il est persécuté parce qu’il a utilisé « le droit de dire la vérité » et dans un pays comme Haïti la vérité peut devenir un problème.

Dans le même roman, le nouveau Président affirme que l’emprisonnement ne doit pas être considéré comme une punition mais un remède:

Aux partisans de l’ancien régime qu’on [sic] pu trouver ou aux citoyens qu’on soupçonna tièdes envers le nouveau, on appliqua une même mesure uniforme: l’emprisonnement. On leur déclara que c’était pour leur propre sûreté, car on ne pouvait répondre de l’exaltation patriotique du peuple, dans la revendication de ses droits méconnus.<sup>227</sup>

En lisant cet extrait le lecteur s’aperçoit tout de suite que l’emprisonnement n’est pas une protection pour les partisans du vieux régime, mais une forme de punition. L’ironie de Marcelin se trouve dans le fait que les citoyens aussi qui sont tièdes envers le gouvernement seront emprisonnés. Puis l’utilisation du verbe « on leur déclara » souligne la fausseté de l’affirmation. L’emprisonnement n’est pas pour leur propre sûreté, mais pour effacer un problème du gouvernement.

---

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 176.

Dans l'exemple, qui suit, le nouveau Président souligne sa bonté envers les opposants, mais nous comprenons que cette bonté en fait n'existe pas.

- Voyons, mon ami, ne discutons pas. Nous risquerions de ne pas nous entendre et je veux, dans votre intérêt, m'entendre avec vous...

[...]

- Vous méritiez que j'accepte votre offre et que je vous joue le tour que vous avez joué au défunt gouvernement.

- Oh! Avec moi ce jeu, comme vous dites, ne se renouvellera pas. Je prends mes précautions. C'est bon pour les maladroits... Moi, tous mes élus resteront dans ma main. D'ailleurs, leur intérêt est leur commande. Je suis juteux, moi. Je ne suis pas un égoïste. Je vous permets la réticence... Acceptez-vous mon offre?<sup>228</sup>

Le lecteur déjà au début arrive à entendre le pouvoir du Président quand il affirme « dans votre intérêt » ou bien « mes élus resteront dans ma main ». Il y a une série de menaces voilées qui se cachent à l'intérieur de son discours, par exemple: « dans votre intérêt » est une menace, l'interlocuteur comprend que le Président peut l'arrêter s'il n'accepte pas son discours; « je prends mes précautions » est une autre menace. Les précautions sont les emprisonnements des citoyens. Marcelin ironise aussi avec le mot « réticence ». La réticence qui est l'attitude d'une personne qui hésite à dire expressément sa pensée, en ce cas-ci est le doute envers la politique du gouvernement.

Voici un autre exemple de menaces :

Mais les journaux qui s'y feront représenter seront fermés, les citoyens qui y assisteront seront enrégimentés. Je ne parle pas des fonctionnaires, car je ne soupçonne même pas qu'un fonctionnaire puisse concevoir seulement la pensée de s'y rendre. À part cela je le redis, chacun est libre d'y aller.<sup>229</sup>

On peut comprendre que les citoyens ne sont pas du tout libres. Dans un régime comme celui du nouveau Président, personne ne peut vivre tranquillement en exprimant ses idées. La satire de Marcelin se trouve dans

---

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 184-185.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 199.

l'utilisation du mot « à part cela » dans la dernière phrase « je le redis, chacun est libre d'y aller ». En fait les personnes ne sont libres que d'appuyer le Président.

Le même exemple d'injustice sociale nous le retrouvons dans l'extrait qui suit :

- Mais, général, la constitution garantit la liberté de la presse et la liberté individuelle. On n'a pas le droit d'emprisonner mon fils.
- Taisez-vous, Madame. N'aggravez pas votre cas en attaquant l'autorité, car c'est l'attaquer que de critiquer ses actes.<sup>230</sup>

La satire est due au fait que la liberté individuelle et la liberté de la presse garanties par la constitution ne sont pas respectées par le gouvernement.

Dans la dernière page du roman, pendant l'homicide de Thémistocle, nous retrouvons une autre exemple d'humour sur la bêtise des politiciens :

- Pourquoi a-t-il crié: À bas la Bastille le président ne s'appelle pas la Bastille?
- Mais l'officier ne répond pas. Un peu plus loin, comme on va rentrer, le sergent radieux s'écrie:
- Ah! J'y suis. J'avais mal entendu. Il parlait de lui, le pauvre!... À bas Labasterre! Je suis fichu, je suis à la terre, à bas! – C'est à lui qu'il faisait allusion!<sup>231</sup>

Cette dernière partie du roman, selon le critique Yvette Gindine, est un mélange d'ironie et mélodrame, de satire et solidarité. Quand Labasterre prend dans sa poche un exemplaire de la Constitution, ce geste est interprété par l'officier comme une geste de résistance et pour cette raison il le tue devant le banquet qu'il avait créé comme geste d'opposition au régime. En outre, selon le critique, l'auteur veut mettre les jeunes lecteurs haïtiens en garde contre les jeux politiques.<sup>232</sup>

---

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>232</sup> Yvette Gindine, *Satire and the Birth of Haitian Fiction*, *Caribbean Quarterly*, 1975, p. 32.

Dans cet État, on n'a rien pour rien. Marcelin et Hibbert nous expliquent cette caractéristique. Marcelin dans le roman *Marilisse* souligne comment un politicien cherche à obtenir un consensus de plus en plus grand par n'importe quel moyen: « Fils du peuple, il épousait une fille du peuple: il donnait un fortifiant exemple à la démocratie ». <sup>233</sup>

Hibbert nous donne l'exemple de M. Caton. Quand il arrive à comprendre que les Américains n'appuient pas sa candidature à la présidence de la République, il redevient patriote:

Mais quand il se rendit compte que les Américains ne pensaient pas à lui pour la présidence de la République, il se mit à dégonfler lentement, redevint patriote et se remit à voir M. Brion, qui l'accueillit avec son sourire, fait de bonté et de douce ironie. <sup>234</sup>

L'utilisation du verbe « dégonfler » souligne cette réaction due aux Américains. M. Brion, lui-aussi, comprend l'absurdité de la situation et il décide de l'accueillir avec un sourire ironique.

Les auteurs nous décrivent aussi une politique injuste. Dans l'exemple qui suit, la justice décrite en réalité est un ordre d'arrestation.

- Eh bien! je vais donner l'ordre d'arrêter pour commencer, ce Diaquoï! Vous avez vu la façon dont il pérorait! Son équité, sa justice... Je vais lui donner de l'équité, de la justice... <sup>235</sup>

L'équité et la justice données sont l'emprisonnements.

Marcelin dans le roman *La confession de Bazoutte* utilise une série de métaphores pour représenter la politique et surtout ses conséquences :

Car, dans les multiples façons de quitter la vie, l'Haïtien a fait une part prépondérante à ce triste lot: conspiration, intention de conspiration, opposition, différence d'opinion, qu'il englobe sous cette appellation: *la politique!* Et de toutes ces fleurs, il forme un cadavérique bouquet, le bouquet de la guerre civile. Et c'est alors

---

<sup>233</sup> Marcelin, *Marilisse*, cité, p. 261.

<sup>234</sup> Hibbert, *Simulacres*, cité, p. 23-24.

<sup>235</sup> Marcelin, *Mama*, cité, p. 23-24.

que la grande tueuse, la tueuse par excellence, la tueuse anonyme prend ses magnifiques ébats...  
Elles sont nombreuses, grâce à la politique, les familles en noir qui, le dimanche, et dans le pays entier, s'acheminent à la messe...<sup>236</sup>

La politique est décrite comme un ensemble de conspiration, d'intention de conspiration, d'opposition et de différence d'opinion. Le sarcasme de Marcelin dans cet extrait devient plus subtil et amer. Il décrit les conséquences désastreuses de ce type de politique: la mort. Les familles en noir, qu'il décrit, ce sont les familles qui vont aux funérailles des leurs parents tués par la politique. Le sarcasme dans ce passage provoque dans le lecteur un sourire amer, aggravé par l'utilisation de mots, comme « cadavérique bouquet » qui soulignent les conséquences dramatiques de ce type de politique.

Un autre exemple de fin humour, ce sont les coups de bâtons à deux hommes, décrits dans le roman *La famille des Pitite-Caille*:

On n'eut seulement à enregistrer qu'un incident assez banal, assez...insignifiant: le *nettiage* de deux hommes dans une petite commune; ils avaient osé dire au chef de l'endroit qu'ils n'accorderaient leur vote qu'aux candidats de leur choix. C'était de l'audace: on ne parle pas ainsi aux autorités.<sup>237</sup>

L'humour de Lhérisson se base sur l'utilisation des mots « incident assez banal, assez insignifiant » pour décrire les coups à deux hommes. On comprend aussi que l'utilisation du verbe « oser » souligne la négation de chaque liberté. L'explication officielle de ce *nettiage* est le ton qu'ils avaient utilisé pour parler au chef de l'endroit; toutefois le lecteur comprend parfaitement que la faute des hommes est celle d'avoir osé changer le vote et de l'avoir donné au candidat de leur choix.

Pourtant en Haïti, le problème le plus grave dans la politique est la corruption. Voici toutes les affirmations qui soulignent ce genre de politique. Hibbert nous donne des exemples de corruption politique:

---

<sup>236</sup> Marcelin, *Bazoutte*, cité, p. 269.

<sup>237</sup> Lhérisson, *Pitite-Caille*, cité, p. 48-49.



Latuille, Cambronne Latuille, qui était Ministre des Travaux Publics, me tenait en échec devant le Grand Corps parce que le contrat lui semblait trop obscur. Obscur! Un contrat de distribution de l'eau! Le couteau sur la gorge, je dus signer un bon de cinq mille dollars à Latuille, qui trouva aussitôt le contrat aveuglant de clarté.<sup>238</sup>

Dans cet exemple, nous comprenons que seulement avec un pot-de-vin le contrat a été accepté. Le comique, au-delà de la situation, se trouve aussi dans cette opposition entre « obscurité » et « clarté » et la manière hyperbolique dont cette dernière est présentée.

La corruption est décrite aussi dans l'extrait qui suit :

Mais tout cela, ce sont des façades; la vraie liste, c'est la troisième, la secrète, la bonne, celle qui est triée avec soin des deux autres et où se trouvent les noms de ceux qui *doivent* être élus par le Sénat, la *petite liste*, comme on dit – mais ce sont là de ces perfectionnements renversants apportés au régime électif par la finesse de nos machiavels et qui font sourire de nous, comme peuple libre, à l'étranger...<sup>239</sup>

Il ne s'agit pas de vrai humour, mais de satire. Ce qui ressort en lisant cet extrait est un sourire amer pour la situation réelle. La corruption est si forte qu'il y a la création d'une liste secrète avec les noms déjà décidés. L'utilisation de l'italique dans le verbe « devoir » souligne cette corruption. Dans l'exemple ci-dessous, le comique nous le retrouvons déjà dans la première phrase, où le fait d'avoir beaucoup voyagé et, par conséquent, d'avoir vu le Beau dans le monde, permet à M. Désiré d'obtenir la création et la direction d'un département des Beaux Arts.

M. Désiré a voyagé , il a vu le beau, est-ce qu'on n'aurait pas dû créer un département des Beaux-arts avec des bourses de voyages et placer M. Désiré à la tête de ce service!!!

Altidor jeta son cigare, prit une attitude plus humaine et dit avec un sourire sympathique.

- Vous avez raison, mon cher Cambronne, on n'apprécie pas les hommes de valeur dans notre pays.

Latuille reprit:

---

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>239</sup> Lhérisson, *Pitite-Caille*, cité, p.67.

- est-ce qu'un homme de la compétence du Sénateur Rorotte ne serait pas plus à sa place au Ministère de l'Intérieur que dans une assemblée politique quelconque, je vous le demande?

Séna cessa de siffloter et de tambouriner et dit avec bienveillance :

- Cambronne, *mon chère*, ce que vous dites là, c'est la vérité même, on n'utilise pas les hommes de valeurs dans notre pays. Seulement, il faut que nous nous soutenions entre nous, que nous marchions la main dans la main. Et je vous promets, mon cher Cambronne, de parler de vous en haut lieu aujourd'hui même. Vous acceptez bien un grog?

- Comment donc!

Et l'on entra prendre un rhum ou deux!<sup>240</sup>

L'humour de Hibbert se trouve aussi dans le fait que après avoir affirmé que Séna méritait un poste plus important, Séna lui-même intervient pour réaffirmer cette idée. Un autre exemple de corruption est le fait que puisque Cambronne a bien parlé de lui, Séna lui promet de parler de lui en haut lieu le jour même.

### 9.3 LES PRINCIPES DE LA POLITIQUE

Les romanciers nationaux nous donnent aussi quelques indications sur les principes des hommes de pouvoir.

Nous commençons avec un principe, que Télémaque, dans le roman *Thémistolce-Epaminondas Labasterre*, retient fondamental: l'improvisation.

- Nous calquons trop servilement l'étranger, concluait-il. Nos institutions, nos lois n'ont aucun caractère national. Notre armée même sauf quand on ne l'habille pas du tout, ce qui est souvent le cas sous les accoutrements ridicules des troupes européennes n'a aucune originalité. Eh bien! Sauvons au moins notre cerveau, l'âme des jeunes générations en ne la confiant qu'à des professeurs indigènes. Pour cela il faudrait aux affaires un ministère animé du souffle des ancêtres, un vrai ministère de défense nationale. Où est-il? On n'a pas besoin d'être prophète pour affirmer que le choix des antipatriotes qui nous gouvernent est déjà fait pour remplacer le défunt: à l'étranger succédera

---

<sup>240</sup> Hibbert, *Séna*, cité, p. 78.

l'étranger. En attendant, des Haïtiens, au mérite transcendant, meurent de faim. En vérité, il est grand temps que le peuple ouvre les yeux et comprenne mieux ses intérêts.

- Mais, objecta Epaminondas, un professeur ne s'improvise pas. On étudie pour cela. C'est une carrière.

- Oh! La carrière! Quelle blague! Vous oubliez donc que nous avons improvisé une armée qui a fait quelque besogne, puisqu'elle a conquis notre indépendance. Il n'y a rien d'impossible à la démocratie. Nous improviserons des instituteurs nationaux.<sup>241</sup>

En lisant cette conversation, nous comprenons quelle est la technique de Marcelin. Quand un personnage affirme une idée correcte «Il n'y a rien d'impossible à la démocratie », tout de suite il en affirme une autre qui détruit la précédente: «Nous improviserons des instituteurs nationaux ». Déjà au début de la conversation, Télémaque soutient la nécessité d'avoir des professeurs indigènes, mais seulement à la fin l'humour de Marcelin se révèle ouvertement: ils improviseront des instituteurs nationaux parce que la carrière n'est pas importante et parce que les Haïtiens avaient déjà improvisé avec succès l'armée révolutionnaire. Le comique se trouve aussi dans le verbe « improviser » incompatible avec le travail sérieux d'une formation d'enseignant. L'humour de Marcelin est présente aussi dans l'affirmation que l'armée haïtienne n'est pas souvent habillée et aussi à la fin quand les Haïtiens, au mérite transcendant, en réalité meurent de faim.

Dans ce roman de Marcelin, nous pouvons lire aussi un discours qui invite à changer la situation:

Améliorez vos gouvernements, renversez-les le moins possible.

[...]

Non, encore une fois, n'imitiez pas vos aînés. Pas de propagande par le fait; combattez par l'idée, par la plume, par le journal. Et surtout, par une conduite incorrecte n'alimentez pas le soupçon que cette propagande ne sert qu'à masquer l'autre: la propagande par le fait pour déposséder ceux qui tiennent, pour les remplacer et faire plus mal qu'eux.<sup>242</sup>

---

<sup>241</sup> Marcelin, *Thémistocle*, cité, p. 148-149.

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 86.

Après ce discours juste, Marcelin reprend avec sa critique :

Certes, personne plus que moi ne convient que jusqu'à ce jour toutes nos révolutions n'ont eu qu'un but: l'intérêt personnel et jamais celui du peuple. [...] Et cette Bastille, là, fille de l'ignorance et de la cupidité, n'est pas plus inexpugnable que son aïeule!  
[...]  
C'est vos gouvernements qu'il faut réformer, non par la force brutale, mais par la force de l'idée, sans réticence, sans arrière-pensée...<sup>243</sup>

Il affirme que les révolutions n'ont jamais amené à la salut du peuple mais à améliorer l'intérêt personnel.

La satire frappe dans presque tous les romans de Marcelin; par exemple dans *La confession de Bazoutte*, il écrit :

Qui est influent dans les affaires publiques? On vous répond:  
- C'est X, c'est Z, c'est V, c'est...etc., etc. Faites-vous montrer X,Z,V et les *et cætera*, si vous avez le temps, car ils sont nombreux ceux qui, actuellement, ont de l'influence. Alors, s'il vous reste quelque fibre dans l'âme, vous rougirez...  
[...]  
La faveur – et rarement le talent – a toujours disposé de nos fonctions publiques.<sup>244</sup>

Encore une fois, le comique de Marcelin, est présent dans l'écriture en italique: « et cætera », qui souligne l'idée que toute la politique se base sur la faveur.

Le comique d'Hibbert se base aussi sur des affirmations ridicules.

- Il cherche à se débrouiller et a des tas de projets. Il vous plairait beaucoup, car il déteste le Gouvernement et abhorre les Américains.  
- C'est donc un homme de cœur.<sup>245</sup>

---

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 126-127.

<sup>244</sup> *Id.*, *Bazoutte, cité*, p. 198-199.

<sup>245</sup> Hibbert, *Simulacres, cité*, p. 30.

Un homme de cœur donc est celui qui déteste le gouvernement et les Américains.

Une situation pareille arrive dans *Romulus* :

- Ne dites pas « pauvre Romulus », du moment que les principes de la Révolution triomphant, c'est là l'essentiel.

- Quels sont-ils, les principes de la Révolution? demanda M. Trévier, malicieusement.

L'ancien Commissaire chercha une minute, fit quelques grimaces, et finalement, garda le silence.

IL NE SAVAIT PAS.<sup>246</sup>

Les personnages décrits ne savent ce qu'ils affirment, mais la situation est aggravée par le fait que le personnage est un ancien commissaire, donc un fonctionnaire de rang élevé. Le sarcasme est souligné aussi par l'écriture en majuscules.

#### 9.4 LA POLITIQUE ET LA CUISINE

Ce chapitre est entièrement consacré à la pièce de Hibbert *Le caïman*. Dans cette pièce la cuisine joue un rôle fondamental. Toute la pièce tourne autour d'un plat typique haïtien: le caïman, qu'un politicien a mangé chez Madame Damestois. En effet un officier lui dit :

À propos... Vous savez, Madame Damestois que le Président en énonçant certaines idées de Damestois qu'il compte mettre à exécution, a encore parlé du fameux caïman que vous lui fîtes manger l'été dernier.<sup>247</sup>

Ou bien :

À moi, il le rappelle à chaque rencontre. Et d'autre part, je sais qu'il en parle souvent à des amis. Je crois qu'il avait ignoré jusque-là l'existence de ce plat haïtien. Et puis ce nom de caïman l'amuse et

---

<sup>246</sup> Id., *Romulus*, cité, p. 63.

<sup>247</sup> Hibbert, *Théâtre*, cité, p. 167.

l'étonne. Et l'étonnement qu'un plat ainsi dénommé lui a fait éprouver, il veut provoquer chez les autres.<sup>248</sup>

La satire de Hibbert se base sur le fait que la conséquence de ce plat a été l'élection en politique de Monsieur Damestois, en effet le Président dit: « Je lui [à M. Damestois] confie les Finances. C'est ailleurs un garçon que j'apprécie infiniment depuis que j'ai mangé chez lui UN CAIMAN ». <sup>249</sup> Tout le plat lui plaît, le nom compris, qui l'amuse et l'étonne, tant qu'il veut provoquer chez les autres le même étonnement qu'il éprouve.

Hibbert nous donne aussi la recette: « Le caïman, mon cher, est un plat composé de tous les déchets d'un mouton, d'une macédoine de légumes, le tout enveloppé d'une fressure de mouton et cuit au bain-marie, c'est très bon ». <sup>250</sup> Cette recette devient très importante si on pense que pendant toute la pièce, elle a été toujours accompagné par des discussions ou des affirmations politiques. Nous pouvons donc unir la recette et la situation politique haïtienne. Les déchets de mouton peuvent représenter les politiciens, et comme le mot « déchet » le souligne, ils représentent quelqu'un qui n'a pas de mérite. La macédoine représente la classe dirigeante, un ensemble de personnes qui se retrouvent tous ensemble à gouverner rassemblés sans un critère rigoureux. Enfin, la fressure représente le président qui unie tout cet ensemble incohérent, et, par conséquent, il n'est pas un politicien à la nature noble.

Toute la pièce souligne l'importance de la cuisine. Pour critiquer un homme, le président fait une comparaison avec la pâte:

J'avoue que je n'aime pas ces tergiversations. Vilmoret débute fort mal. Je vois en lui un homme qui n'était nullement préparé à gouverner le pays. Son esprit me fait l'effet d'une pâte que n'importe quelle main pétrit à sa façon par l'avenir. <sup>251</sup>

---

<sup>248</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>251</sup> *Ibid.*, p. 145.

L'humour est représenté par cette façon de critiquer un homme: il est comme « une pâte que n'importe quelle main pétrit ».

## 9.5 LES PRISONS

Les romanciers nationaux s'occupent aussi des prisonniers. En effet dans presque tous les romans, un ou plusieurs personnages sont arrêtés. Le traitement à l'intérieur des cachots est très violent; les prisonniers subissent beaucoup de violences physiques ou psychologiques.

L'absence de lois et de justice est soulignée par Marcelin dans son roman *La confession de Bazoutte* :

Il fut incarcéré, sans qu'on eût rien à lui reprocher, quelques jours avant la fin de l'année, presque à la vielle des fêtes... Dans l'intervalle arriva l'affaire X. – Il arrive toujours une affaire X...quand on est en prison. –

[...] Et encore il fallait se féliciter quand le bâton des argousins, et c'était le cas pour beaucoup, ne manœuvrait pas sur votre dos...

[...]

- C'est fini. La farce est jouée. On nous a dit qu'il n'y a pas d'appel: demain à neuf heures nous serons exécutés avec les autres.<sup>252</sup>

Le comique de Marcelin est transformé en sarcasme après la lecture de ce passage. Dans cet extrait la phrase «Il arrive toujours une affaire X...quand on est en prison » souligne l'absurdité de la situation haïtienne. Cette idée du comique est représentée aussi par l'utilisation du mot « farce », qui est un genre théâtral qui a comme but celui de faire rire, et qui a des caractéristiques grossières et bouffonnes. Mais en ce cas-ci la farce ne provoque pas le rire, mais la mort d'un homme.

Ce genre de violence physique est décrite parfaitement par Hibbert dans son roman *Romulus*, où la violence sur un homme qui a fait une tentative de suicide est vue comme la solution pour lui faire aimer sa vie :

Lors du suicide manqué de Ti-Bita, c'est là encore qu'il eût fallu voir notre commissaire! Ti-Bita, ancien canotier du port, dégoûté

---

<sup>252</sup> *Id.*, *Bazoutte*, cité, p. 237-241.

de la vie, avait eu « l'inconséquence » de se perdre; secouru à temps Ti-Bita dut revenir à l'existence. Romulus le réprimanda sévèrement puis le fit conduire en prison.

- Rafrichissez-le, sans soulever son orgueil! ordonna secrètement Romulus à ses agents.

Et tout le long de la route, des coups des cocomacaque appliqués au bon endroit, firent comprendre à Ti-Bita à quel point il avait été « inconscient ».

Enfermé dans un cachot, le malheureux se vit mettre les deux pieds aux fers – tout cela pour lui inculquer l'amour de la vie sans doute.<sup>253</sup>

L'humour se trouve dans l'intervention de l'État dans une tentative de suicide. En outre Romulus ne fait pas seulement arrêter Ti-Bita, il le fait frapper pour lui enseigner l'amour pour la vie et éviter une autre tentative.

Le comique des événements à l'intérieur des cachots, nous le retrouvons à nouveau dans *La confession de Bazoutte* :

Mais, comme il [Taczac] appelait le guichetier pour ouvrir les fers, quelqu'un vint lui parler à l'oreille. Il sortit. L'homme hélé entra après lui, farfouilla dans toutes les clefs. Aucune n'allait. Il cherchait et ne pouvait trouver. Pour lui, il l'avait égarée, cette maudite clef... Il s'en alla et ne revint pas. Les heures passaient. Le prisonnier, en attendant, vivait, - après son immense joie, - dans l'angoisse de ne pas pouvoir embrasser encore aujourd'hui sa femme et ses enfants.

[...]

Taczar se laissa convaincre et ordonna au guichetier de *retrouver* la clef.<sup>254</sup>

Le comique est représenté par la disparition de la clef pour faire sortir le prisonnier. Clef qui apparaît magiquement à la fin, quand Taczar ordonne de la retrouver. Déjà l'utilisation du verbe « trouver » et le fait de « parler à l'oreille » sont des indices du comique de la situation, qui devient claire grâce à l'utilisation de l'italique à la fin.

À l'intérieur des prisons au-delà des opposants du nouveau Président, des partisans du vieux régime, il y a aussi des vrais délinquants, voleurs,

---

<sup>253</sup> Hibbert, *Romulus, cité*, p. 22-23.

<sup>254</sup> Marcelin, *Bazoutte, cité*, p. 217-219.



assassins. Marcelin utilise l'ironie pour décrire la réaction de ces prisonniers à la libération des prisonniers politiques après la révolte:

On mit immédiatement en liberté les prisonniers politiques, seulement eux, car c'était l'ordre formel de M. Josilus Jean-Charles. Ils s'armèrent des fusils des soldats et se joignirent aux révolutionnaires... Les prisonniers de droit commun, apprenant qu'on ne les libérait pas conformément à l'usage, furent estomaqués et poussèrent des cris d'indignation. Ils maudirent cette Révolution singulière qui ne donnait pas la liberté aux assassins, aux faux-monnayeurs, aux incendiaires... Ils n'en augurèrent rien de bon au pays... On les verrouilla fortement dans leurs cellules.<sup>255</sup>

L'ironie de Marcelin se trouve dans l'affirmation: « Ils maudirent cette Révolution singulière qui ne donnait pas la liberté aux assassins, aux faux-monnayeurs, aux incendiaires... ». Les délinquants n'ont pas obtenu la liberté attendue comme quelque chose qui leur était dû.

Nous avons donc compris que dans un pays où la politique est corrompue et injuste, personne ne peut vivre tranquillement. Tout le monde est en danger d'arrestation, mais quelqu'un réussit à gagner un contact avec le Président. C'est le cas de Cresson, dans le roman *Les Thazar* :

- Comment! On vous avait mis aux fers, mais c'est épouvantable!  
- Pauvre chat! gémissait Cilotte.  
Et on le dorlota, on le fit manger, on le caressa, le pauvre chat, pour lui faire oublier les tortures si stoïquement supportées!  
En attendant, en Haïtien avisé, Cresson tira de sa mésaventure un avantage incontestable: il en profita pour entrer en relation avec le Chef de l'État à qui il alla présenter ses remerciements de ce qu'il avait été remis en liberté.<sup>256</sup>

Il réussit à trouver une conséquence positive dans son arrestation: entrer en relation avec le Président et la République.

Comme nous dit le critique Hoffmann, les romanciers nationaux sont « ironiques mais partageant le même souci didactique: la devise aurait pu

---

<sup>255</sup> *Id.*, *Mama*, cité, p. 256.

<sup>256</sup> Hibbert, *Les Thazar*, cité, p. 32-33.

être celle de la Comédie: *Castigat ridendo mores*; et nous avons vu que les *mores* politiques sont celles qui ont le plus urgent besoin d'être corrigées. La leçon, pour ne pas dire le sermon, est prononcée soit par le narrateur omniscient dans une série d'interpolations, soit par un personnage secondaire qui lui sert de porte-parole ».<sup>257</sup>

---

<sup>257</sup> Hoffmann, *Littérature d'Haïti*, cité, p. 139.

## 10. CONCLUSION

Ce travail a pris en considération le regard ironique des romanciers nationaux sur beaucoup d'aspects sociaux et réalistes de la société haïtienne qui sont présents dans leurs romans.

En commençant par l'analyse de l'ironie, nous sommes arrivés à affirmer que l'ironie est une manière de se moquer en disant le contraire de ce qu'on pense. L'ironie peut attaquer, agresser, dénoncer quelqu'un ou quelque chose ou se moquer de quelqu'un. Nous avons vu aussi qu'elle se caractérise par cinq sous-espèces: la litote, qui permet de dire moins pour en faire entendre plus, l'hyperbole pour augmenter ou diminuer la vérité, l'ambiguïté dans l'utilisation d'un mot, la conséquence logique, c'est-à-dire qu'un certain fait peut provoquer un sentiment et l'interruption, c'est-à-dire communiquer un contenu par une interruption du discours. Nous avons pris en considération aussi d'autres genres « ironiques » comme l'allégorie, par laquelle on signifie autre chose que ce qui est dit, la parodie qui se caractérise par l'imitation, la satire qui porte un jugement négatif sur l'objet pour blesser ou mépriser, l'humour qui relève un aspect comique de la réalité et enfin le sarcasme qui est une variété agressive et amère d'ironie. Nous avons utilisé ces termes pour analyser les affirmations ou les descriptions drôles dans les œuvres de ces auteurs. Nous pouvons affirmer que tous les textes des romanciers nationaux sont imprégnés d'ironie.

Nous avons commencé notre analyse en prenant en considération la coutume haïtienne de donner aux enfants un nom grec ou romain pour souligner l'érudition de l'enfant ou des noms ridicules, emprunts au calendrier, aux saints, à la géographie. Les romanciers nationaux reprennent cette étrange attitude et ils enrichissent leurs textes de critiques et de moqueries envers cette tradition, en soulignant surtout la sensation de se trouver dans un marché en Grèce ou à Rome, plutôt qu'en Haïti. Ils prennent aussi en considération les discours officiels et les éloges funèbres typiques de l'époque en soulignant les caractéristiques fondamentales: les gestes et le style pompeux des orateurs. Ils se moquent de cet aspect, mais surtout ils prennent en considération l'éloquence des discours en soulignant le vide

dans l'argumentation réelle. Comme nous dit Y. Tardieu Feldman, « les discours déclamés dans les plus grand sérieux se caractérisent par un humour irrésistible, un rire démystificateur, une grandiloquence greffée sur le vide, le triomphe de la non-signification et du contre-sens ».<sup>258</sup> Ils arrivent aussi grâce à l'utilisation de l'ironie et donc à son pouvoir de « amortissement » à critiquer de façon agressive la société et la politique. Ils donnent l'image d'une société malhonnête et dangereuse, où la vie des enfants et des femmes est toujours en danger. Une politique dans les mains d'hommes ignorants et hautains. Et comme la politique, la situation sociale n'est pas plus agréable. Ils décrivent une société gouvernée par l'ignorance et les fausses croyances. L'utilisation de l'ironie et de la satire permet de créer une critique plus « douce », même si l'image qui sort de ce travail n'est pas si légère et positive.

Nous pouvons donc affirmer, finalement, que les romanciers nationaux semblent s'amuser en se moquant de leurs compatriotes contemporains et des étranges habitudes haïtiennes. Ils semblent ridiculiser aux yeux étrangers et des lecteurs haïtiens la politique et la société de l'époque. L'ironie présente dans leurs œuvres semble voiler l'amertume et nous épargner des réflexions trop amères: les gestes comiques, les noms plaisants, les quiproquos sont utilisés comme moyens pour atténuer le dégoût devant le spectacle amer de la méchanceté des hommes et de la bêtise humaine. En effet ne serait-ce pas, comme l'a si bien noté Auguste Viatte, l'expression d'une pudeur, du besoin d'étouffer par le rire la tristesse ressentie par nos romanciers devant les scènes de la vie haïtienne?<sup>259</sup>

---

<sup>258</sup> Y. Tardieu Feldman, *De la colonie*, cité, p. 30.

<sup>259</sup> Cité dans Pradel Pompilus, *Fernand Hibbert, Justin Lhérisson et Antoine Innocent, romanciers réalistes*, Conjonction, n. 122-123, 1974, p. 18.

## 11. GLOSSAIRE

**Boròm** *n.* superman ou videur.

**Boute** *v. tr.* repousser.

**Bouzindrie** *n.* prostitution.

**Djol** *n.* homme.

**Douvajou** *n.* aurore.

**Glaou** *n.* yan.

**Kadejak** *n.* viol.

**Kaba** *v. tr.* terminer.

**Kabalè** *n./adj.* braillard, gueulard.

**Kalbenday** *n.* perte de temps.

**Kès** *n.* tirelire.

**Patassouel** *n.* gifle.

**Rorotte** *n./adj.* fruit qui n'est pas mûr.

**Thazar** *n.* poisson.

**Trabou(k)** *n.* espingole.

**Wose** *n.* révolte.

## BIBLIOGRAPHIE

### BIBLIOGRAPHIE ŒUVRES

HIBBERT, Fernand, *Recueil de pièces de théâtre*, P.-au-P., Deschamps, 1988.

HIBBERT, Fernand, *Scènes de la vie haïtienne. Les Thazar*, P.-au-P., Deschamps, 1988.

HIBBERT, Fernand, *Scènes de la vie haïtienne. Romulus*, P.-au-P., Impr. De l'Abeille, 1908.

HIBBERT, Fernand, *Séna*, P.-au-P., Deschamps, 1988.

HIBBERT, Fernand, *Simulacres*, P.-au-P., Deschamps, 1988.

INNOCENT, Antoine, *Mimola ou l'histoire d'une cassette. Petit tableau de mœurs*, Nendeln (Lichtenstein), Kraus Reprint, 1970.

LHÉRISSON, Justin, *La famille des Pitite-Caille*, Paris, Editions Caribéennes, 1978.

LHÉRISSON, Justin, *Zoune chez sa ninnaine*, Paris, Editions Caribéennes, 1978.

MARCELIN, Frédéric, *Autour de deux romans*, Paris, P. Taillefer, 1903.

MARCELIN, Frédéric, *La confession de Bazoutte*, Paris, Ollendorff, 1909.

MARCELIN, Frédéric, *La vengeance de Mama*; roman haïtien, Paris, P. Ollendorff, 1902.

MARCELIN, Frédéric, *Marilisse*, Paris, Ollendorff, 1903.

MARCELIN, Frédéric, *Thémistocle Epaminondas Labasterre*; petit récit haïtien, Paris, P. Ollendorff, 1901.

## **BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE**

ALLEMANN, Beda, « De l'ironie en tant que principe littéraire », *Poétique*: revue de théorie et d'analyse littéraires, novembre 1978.

BANGE, M. P., *L'ironie: essai d'analyse pragmatique*, *Linguistique et sémiologie n°2 L'IRONIE*, Lyon Cedex, Presses universitaires de Lyon, 1978.

DUPRIEZ, Bernard, *Gradus, Les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Union générale d'éditions, Paris, 1980.

FREUD, Sigmund, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris cedex, éditions Gallimard, 1974.

FOUCHARD, Jean, *Les marrons de la liberté*, P.-au-P., éditions Henri Deschamps, 1988.

GINDINE, Yvette, *Satire and the Birth of Haitian Fiction*, *Caribbean Quarterly*, 1975.

GLISSANT, Édouard, *Le quatrième siècle*, Paris, éditions Gallimard, 1997.

GOURAIGE, Ghislain, *Histoire de la littérature haïtienne: de l'indépendance à nos jours*, Genève, Slatkine, 2003.

GROUPE  $\mu$ , *Ironique et Iconique*, *Poétique*: revue de théorie et d'analyse littéraires, novembre 1978.

Haidu, Peter, « Au début du roman, l'ironie », *Poétique*, Firmin-Didot S.A., 1978.

Hébrard, Jean, *Esclavage et dénomination: imposition et appropriation d'un nom chez les esclaves de la Bahia au XIXe siècle*, Paris, Carolina Press, 2003.

Herring, Hubert, *Storia dell'America Latina*, Milano, Rizzoli Editore, 1971.

Hoffmann, Léon-François, *Haïti*, in *Littératures francophones. II. Les Amériques*, Paris, Editions BELIN, 1998.

Hoffmann, Léon-François, *Littérature d'Haïti*, Vanves, EDICEF/AUPELF, 1995.

Hoffmann, Léon-François, *Frédéric Marcelin: un Haïtien se penche sur son pays*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2006.

Hutcheon, Linda, *Ironie et parodie: stratégie et structure*, *Poétique: revue de théorie et d'analyse littéraires*, Paris-Mesnil, Firmin-Didot S.A., 1978.

Jendani, Aziz, *Ironie et poésie. Théorie et pratique de l'écriture oblique dans l'œuvre de Francis Ponge*, Thèse de doctorat en littérature française, Université de Lyon, 2011.

Jonassaint, Jean, *Des conflits langagiers dans quelques romans haïtiens*, *Etudes françaises*, vol. 28, 1992.

Kerbrat-Orecchioni, C., *Problèmes de l'ironie*, *Linguistique et sémiologie* n°2 L'IRONIE, Lyon Cedex, Presses universitaires de Lyon, 1978.

Morier, Henri, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961.

Pompilus, Pradel, *Permanence de Justin Lhérisson*, *Conjonction*, n. 143,



mai 1979.

POMPILUS, Pradel, *Fernand Hibbert, Justin Lhérisson et Antoine Innocent, romanciers réalistes*, Conjonction, n. 122-123, 1974.

TARDIEU FELDMAN, Yvette, *De la colonie à l'occupation: les étrangers chez Hibbert*, Conjonction, n. 122-123, 1974.

TROUILLOT, Hénoch, *Les origines sociales de la littérature haïtienne*, P.-au-P., Les éditions Fardin, 1986.

### **DICTIONNAIRES:**

TARGÈTE, J. et URCILOLO Rapahel G., *Haitian Creole – English Dictionary*, Kensington (USA), dp Dunwoody Press, 1993.

VALDMAN, Albert, *Haitian Creole – English bilingual dictionary*, Indiana University, Creole Institute, 2007.

*Le nouveau Petit Robert*, Paris, Lerobert, 2008.

### **SITOGRAFIE :**

<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/>

## ANNEXES



**Fernand Hibbert (1873-1928)**



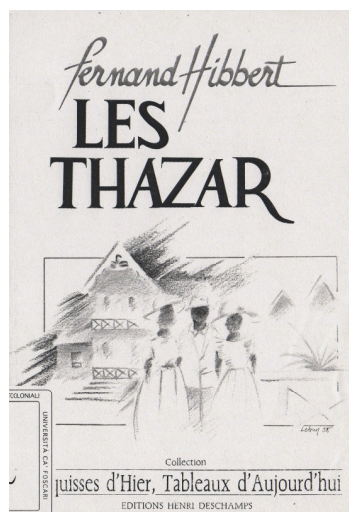
**Justin Lhérisson (1873-1907)**



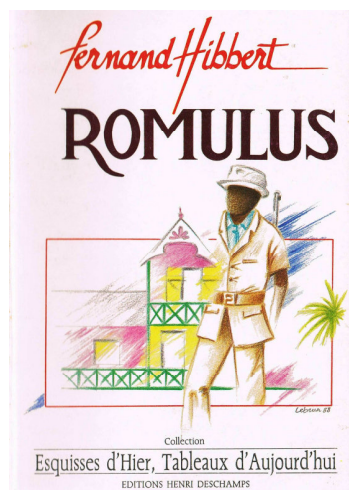
**Frédéric Marcelin (1848-1917)**



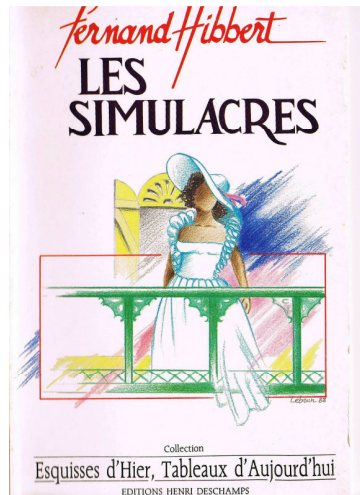
Fernand HIBBERT, *Séna*.



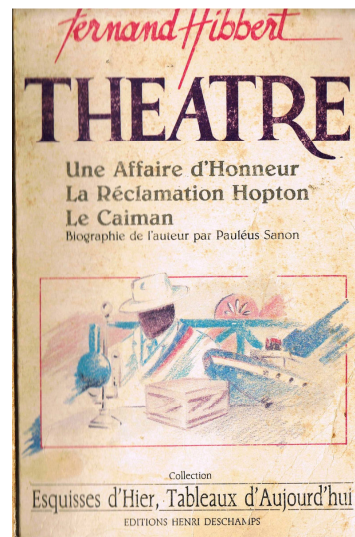
Fernand HIBBERT, *Scènes de la vie haïtienne. Les Thazar*.



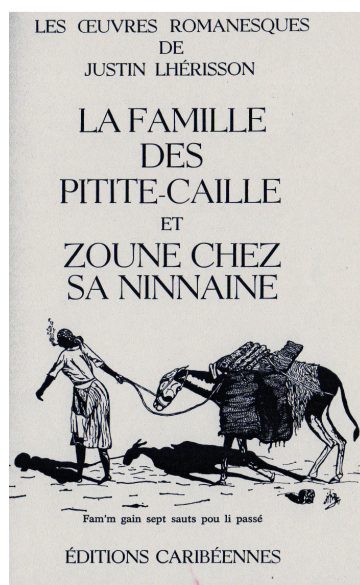
Fernand HIBBERT, *Scènes de la vie haïtienne. Romulus*.



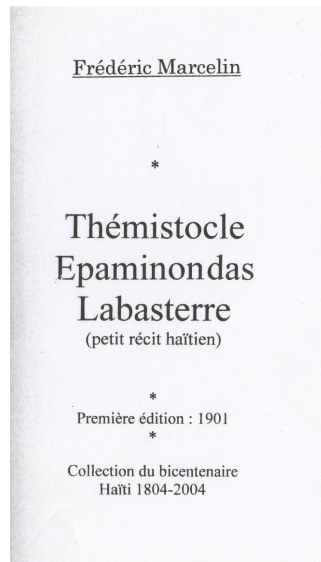
Fernand HIBBERT, *Les simulacres*.



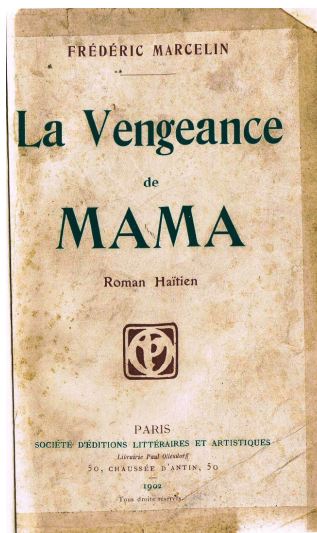
Fernand HIBBERT, *Recueil de pièces de théâtre*.



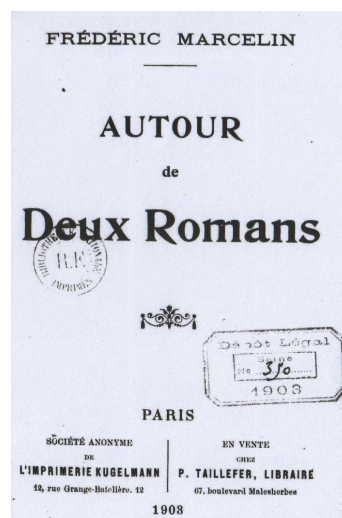
Justin LHÉRISSON, *La famille des Pitite-Caille et Zoune chez sa ninnaine*.



Frédéric MARCELIN, *Thémistocle Epaminondas Labasterre*.

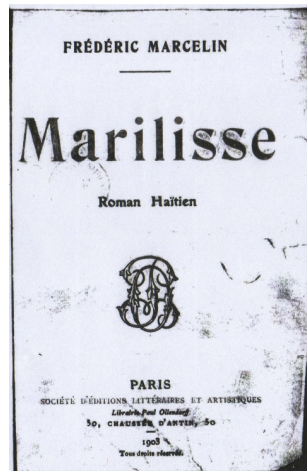


Frédéric MARCELIN, *La vengeance de Mama*.

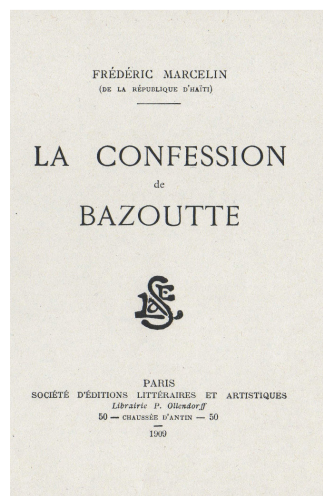


Frédéric Marcelin, *Autour de deux romans*.

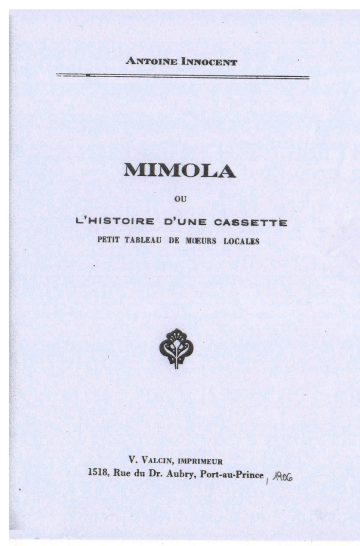




Frédéric MARCELIN, *Marilisse*.



Frédéric Marcelin, *La confession de Bazoutte*.



Antoine Innocent, *Mimola ou l'histoire d'une cassette*.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>1. INTRODUCTION.....</b>	<b>4</b>
<b>2. UNE ÉTAPE FONDAMENTALE DANS L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE HAÏTIENNE: LES ROMANCIERS NATIONAUX (1901-1910) .....</b>	<b>6</b>
<b>3. LE COMIQUE: IRONIE, SATIRE.....</b>	<b>10</b>
<b>4. ONOMASTIQUE COMIQUE.....</b>	<b>20</b>
4.1 LES NOMS GRECS ET ROMAINS.....	21
4.2. LES NOMS RIDICULES.....	24
<b>5. L'HUMOUR DANS LA DESCRIPTION DES PERSONNAGES.....</b>	<b>29</b>
5.1 LE CARACTÈRE ET L'ASPECT PHYSIQUE.....	31
5.2 LA FAUSSETÉ ET LE LANGAGE.....	37
5.3 LES DISCOURS PARMIS LES PERSONNAGES.....	39
<b>6. LE COMIQUE DANS LE LANGAGE.....</b>	<b>41</b>
6.1 LA LANGUE PARLÉE EN PRIVÉ.....	42
6.2 LA LANGUE PARLÉE EN PUBLIC.....	45
6.3 LES RÉPÉTITIONS.....	47
6.4 LA GRAMMAIRE ET LA PRONONCIATION.....	49
6.5 LES DISCOURS OFFICIELS POMPEUX.....	52
<b>7. LA CULTURE: SARCASME ET IRONIE.....</b>	<b>80</b>
7.1 L'IGNORANCE.....	80
7.2 LES FAUSSES CROYANCES.....	83
7.3 CROYANCES RELIGIEUSES.....	86
<b>8. LE COMIQUE DANS LA SOCIÉTÉ.....</b>	<b>90</b>
8.1 LES CLASSES SOCIALES.....	91

8.2 LES CARACTÉRISTIQUES SOCIALES.....	94
8.3 LES CRITIQUES ENVERS LA SOCIÉTÉ.....	98
<b>9. LA POLITIQUE COMME UNION DU VICE ET DE L'IGNORANCE.....</b>	<b>100</b>
9.1 LA SITUATION POLITIQUE HAÏTIENNE .....	102
9.2 LA POLITIQUE INJUSTE, CORROMPUE, FAUSSE.....	106
9.3 LES PRINCIPES DE LA POLITIQUE .....	113
9.4 LA POLITIQUE ET LA CUISINE.....	116
9.5 LES PRISONS.....	118
<b>10. CONCLUSION.....</b>	<b>122</b>
<b>11. GLOSSAIRE.....</b>	<b>124</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>125</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>129</b>